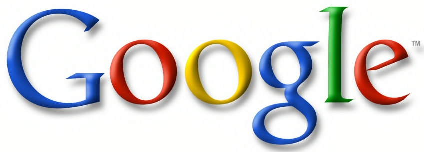


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

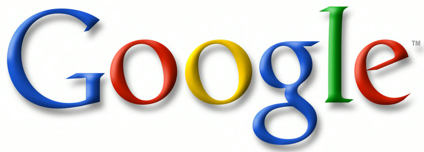
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

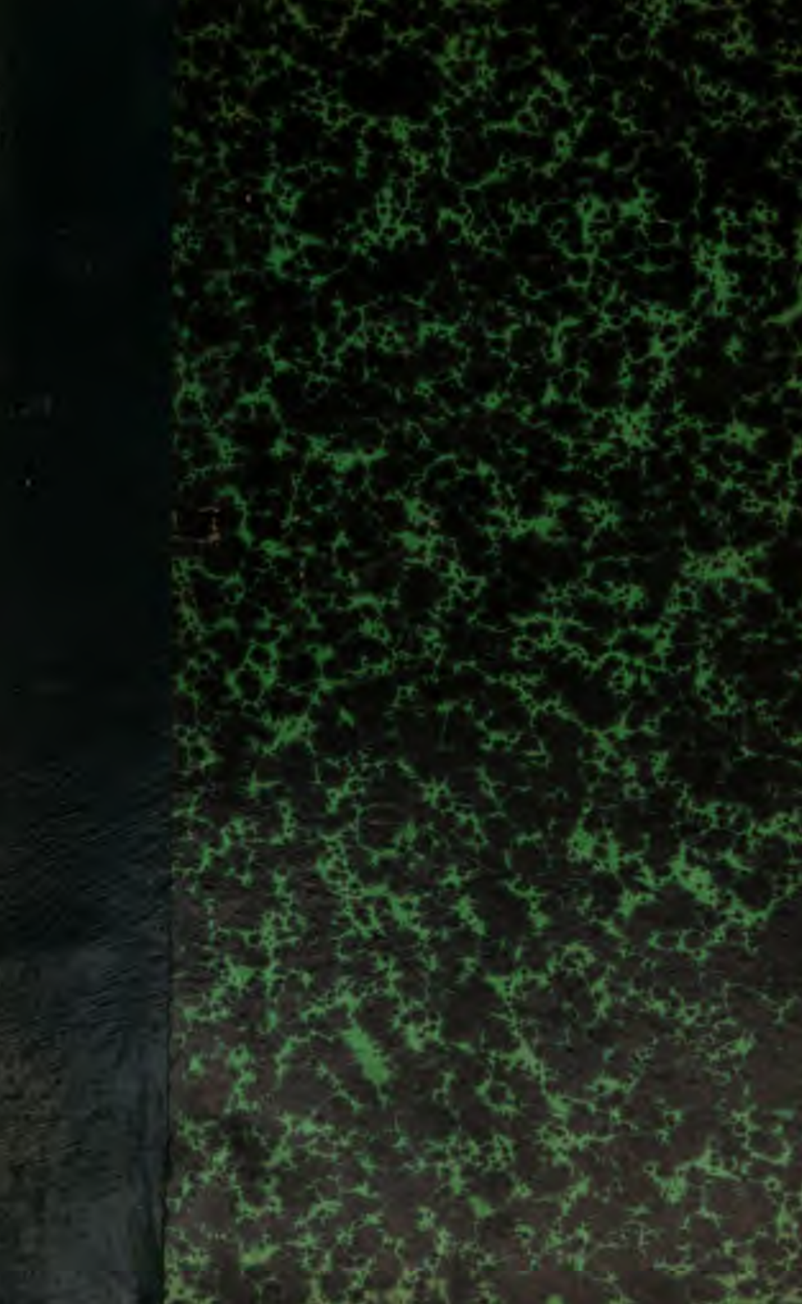
Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



NS. 109 E. 30



Vet. Fr. III B. 390



AUTEURS ET LIVRES

DU MÊME AUTEUR

LA DIVINE COMÉDIE DE DANTE, traduite en vers, tercet par tercet, avec le texte en regard. Ouvrage couronné par l'Académie française (prix Montyon et prix Bordin de haute littérature).

L'Enfer. 4e édit., 2 vol. in-18.

Le Purgatoire. Nouv. édit., 1 vol. in-18.

Le Paradis. Nouv. édit., 1 vol. in-18.

LA COMÉDIE ENFANTINE. Ouvrage couronné par l'Académie française. 9e édition, in-8° et in-18.

LES FIGURES JEUNES. 1 vol. in-8°.

HÉRO ET LÉANDRE, drame antique en vers représenté au Théâtre-Français. 2e édit., 1 vol. in-18.

AU PRINTEMPS DE LA VIE. 1 vol. in-32.

IMPRESSIONS LITTÉRAIRES. 1 vol. in-18.

MORTS ET VIVANTS (nouvelles impressions littéraires). 1 vol. in-18.

COULOMMIERS. — Typographie A. MOUSSIN.

AUTEURS
ET LIVRES

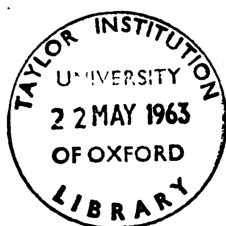
VARIÉTÉS LITTÉRAIRES

PAR

LOUIS RATISBONNE



PARIS
AMYOT, ÉDITEUR, 8, RUE DE LA PAIX
MDCCCLXVIII


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
22 MAY 1963
OF OXFORD
LIBRARY

LES ÉPITAPHES

LES ÉPITAPHES

Si le lecteur veut me suivre, j'userai du lendemain de ce jour consacré aux morts pour le promener dans un coin de littérature négligé on peut dire omis par la critique, et je ne sais pourquoi, car l'intérêt n'y manque pas : je le conduirai aux épitaphes.

Quand l'inscription funéraire ne consiste que dans un nom et une date, ou quand elle se borne à rappeler simplement des faits authentiques, elle échappe à la critique littéraire. Mais le plus souvent elle renferme autre chose ; elle est un abrégé d'oraison funèbre, et l'on dit : « Menteur comme une épitaphe. » Or le mensonge est une œuvre d'imagination. Il y a plus : beaucoup d'épitaphes, et des plus intéressantes, n'ont pas été, comme on

sait, gravées en réalité sur des tombeaux; elles ont été composées par fantaisie poétique ou satirique, comme une pièce qui n'est pas faite pour être représentée, fleurs d'anthologie plutôt que de cimetière, et celles-là, il y a naturellement un intérêt littéraire à les parcourir.

On trouverait bien un sujet de curieuse étude, étude morale autant que littéraire, féconde en réflexions comme en divertissement, dans les inscriptions réelles de nos modernes cimetières; mais le sujet se dérobe à la critique par les convenances les plus respectables, et il y aurait un inconvénient sérieux à les enfreindre. En vain le critique supprimerait ou changerait les noms; on les chercherait et on les trouverait toujours, fiez-vous-en à la curiosité et à la malignité humaines, qui n'ont même pas besoin de clef, et pour qui la dernière page des *Jeudis de madame Charbonneau* était inutile.

Que les bonnes gens donc se rassurent qui ont orné en toute conscience les mausolées de leurs parents et de leurs proches de beaux regrets suivant la formule, de louanges banales ou prétentieuses, et quelquefois, pour changer, de traits saugrenus, de coq-à-l'âne ridicules. Que de fautes d'orthographe, de bon sens, d'esprit, souvent de cœur! N'importe : sur la moins littéraire de ces

tombes quelqu'un vient peut-être s'agenouiller. Je ne les dénonce qu'en masse. Vraiment, à lire la plupart des légendes de ces marbres et de ces pierres funéraires, où la prud'homie bourgeoise s'étale souvent avec une si plaisante naïveté, où percent encore la vanité, l'intérêt et les plus misérables passions de la terre, on serait tenter d'invoquer des mesures restrictives pour la liberté de la presse au cimetière. Cette liberté n'a pas toujours existé en France. Le droit de mettre des épitaphes était réservé autrefois aux nobles et aux seigneurs. Les bourgeois ne pouvaient l'exercer qu'avec permission du marguillier dans les églises paroissiales. Je ne suis pas de ceux qui se figurent s'anoblir en regrettant le vieux temps avec les nobles, et je ne demande pas qu'on fasse du droit à l'épitaphe un privilége de la naissance. Je voudrais seulement que, dans l'exercice de ce droit, il fût défendu de compromettre la sainteté du lieu funèbre. On connaît, il est superflu de les rappeler, ces inscriptions sépulcrales où le deuil éploré se marie à la réclame échevelée dictée par le commerce; il y en a d'autres plus naïves, mais d'une bouffonnerie aussi achevée et qui forcent le rire là où il devrait être impossible. Comment, par exemple, et je vous suppose perdu dans les pensées de la mort, vous défendriez-vous d'un

sursaut d'ironie profane, si tout à coup, au détour d'une allée funèbre, vos yeux rencontraient quelque inscription comme celle que je trouvai un jour sur une tombe : ***, RENTIER ! Et ce mot de rentier, suivi de son point d'admiration, était gravé en repoussé, en énormes lettres d'or. Je signale par exception, en la donnant comme authentique, cette épitaphe grotesque. Si je choque une douleur, je lui demande pardon. Mon excuse, c'est que je ne me représente pas bien, je l'avoue, noyés dans leurs larmes, les survivants de ce mortel dont la valeur terrestre a été résumée dans un seul trait pour eux le plus frappant et le plus admirable : rentier ! Rentier : quelle concision expressive et quelle noblesse dans la simplicité ! Rentier : quel passeport pour le ciel !

En général, pourtant, les inscriptions de nos cimetières ne brillent pas, tant s'en faut, par cette modération dans l'éloge ou dans l'expression des regrets. La belle opinion on aurait de la nature humaine et de la force de nos deuils, si l'on s'en rapportait à la peinture magnifique qu'on en voit sur les tombes ! Hélas ! l'araignée tranquillement fait sa toile au milieu de « ces regrets éternels, » et que de morts d'avant-hier, dont le sépulcre reste orné d'une « inconsolable douleur, » sont tués déjà pour jamais par l'incurable oubli. Et

quel contraste aussi quand vous quittez ces populations qui ne sont plus de bons pères, d'époux admirables, de femmes exemplaires, de grands citoyens, et que, sorti du Père Lachaise, vous rentrez dans la grande fourmilière des vivants! Là, tant de nobles vertus, tant de richesses morales enfouies dans la terre! Ici, tant d'égoïsme vulgaire au soleil, tant de créatures insupportables, tant de cupidités, de bassesses, de trahisons! Un enfant, après avoir épelé les épitaphes d'un cimetière, demandait naïvement : « Où sont donc enterrés les Pères méchants? » Ah! qu'il ferait bon vivre avec ces morts s'ils avaient tous vécu comme ils sont représentés là! Il faut bien le reconnaître, l'épitaphe les a étrangement transfigurés. On est toujours sûr de l'être ainsi un jour ou l'autre. La condition, c'est de mourir. La douleur apparemment nous voit à travers un prisme, et, quand ce n'est pas la douleur, c'est la joie reconnaissante causée par notre perte « à jamais regrettable. »

Il y a sans doute, heureusement, des morts qui méritent leur épitaphe, et des tombes où elle a été écrite avec des larmes. Seulement, celles-ci sont plus rares que les autres. J'en veux citer une au moins qui soit touchante, puisque j'en ai rapporté une qui était grotesque. Je l'ai recueillie dans je ne sais plus quel cimetière. — C'était une petite

tombe déjà ancienne, mais qu'entouraient, comme pour la caresser, des fleurs toutes fraîches. De ces fleurs, les unes, plantées dans la terre, semblaient avoir fleuri sous la rosée des larmes; les autres étaient liées en bouquets et en guirlandes, floraisons toutes fraîches aussi, et, on le voyait, renouvelées chaque jour comme la douleur qui les offrait. La tombe portait : « Esther, âgée de six ans, l'âge où ces petits êtres sont justement les plus aimés. » Entendez-vous ce cri de la mère et l'émouvante ingénuité de sa douleur. L'âge où ces petits êtres sont le plus aimés ! Pauvre femme, à quelque moment qu'il te fût ravi, ton enfant, c'eût été toujours celui où tu l'aimais le plus. Si le regret éternel est quelque part, il est dans ces cœur maternels.

Elles sont rares les incriptions où l'âme jette une pareille note. En général, ce qui domine dans les inscriptions de nos cimetières, c'est la banalité. Si l'on y cherchait des chefs-d'œuvre, on ferait un maigre bouquet. Les plus éloquentes sont peut-être quelques pensées tirées des livres saints ; telle celle-ci, sublime comme la suprême espérance :

In te, Domine, speravi; non confondar in æternum,

que demanda pour sa tombe l'illustre père de M. de Sacy.

La critique littéraire trouve davantage à mois-

sonner dans les épitaphes anciennes. Il y en a de charmantes citées çà et là par les auteurs. J'ai eu dans le temps entre les mains un recueil d'épitaphes anciennes et modernes qui venait de la Bibliothèque impériale. Dans ce livre, j'en ai noté plus d'une digne d'être retenue. Il y en a en vers et en prose, de philosophiques, de flatteuses, de sarcastiques, de tendres, de poétiques, d'excentriques. Ont-elles décoré de vraies tombes? Sont-elles de purs caprices d'imagination? Il est parfois assez difficile de le démêler. Ce qu'on peut affirmer sans viser à l'érudition, c'est que l'antiquité grecque en faisait un grand emploi. Les Grecs plaçaient des colonnes de pierre près de chaque sépulture. On les couvrait d'inscriptions en vers contenant les noms, vertus, actions remarquables du mort. Parmi ces inscriptions recueillies de l'antiquité, il en est qui, outre leur mérite poétique, ont un intérêt de mœurs et jettent du jour sur les croyances religieuses du temps. Celle-ci, par exemple, qui décrit tout au long le séjour des bienheureux :

« Tu n'as pas cessé d'exister, ô jeune fille! mais tu es seulement passée dans des lieux plus agréables. Tu es au sein des plaisirs dans les îles fortunées. Exempte de tous les maux, tu te livres à la joie sur les douces fleurs qui naissent dans les

champs Elyséens. Tu n'as plus à craindre ni les chaleurs de l'été ni l'intempérie des hivers. Ta santé ne saurait être altérée. Tu n'es sujette ni à la faim ni à la soif; la vie humaine n'a plus rien de désirable pour toi, puisque tu vis sans chagrin et sans inquiétude dans une lumière toujours pure et voisine de l'Olympe radieux. »

C'est le paradis de la santé et du corps. On y voit ces beaux corps grecs nageant dans une lumière plus belle encore que celle qui descendait du ciel bleu sur l'Attique. Mais l'âme? Voilà donc son état après la mort. Elle est affranchie de soucis et de chagrins. Est-ce assez pour être heureuse? Aime-t-elle toujours? Se souvient-elle encore? On en peut douter. L'épitaphe suivante, plus tendrement émue que la première, donnerait à entendre que cela dépend de l'âme envolée qui peut refuser de tremper ses lèvres dans l'eau du Léthé :

« Je t'aimerai toujours, mais toi, chez les morts ne bois pas, je t'en prie, à cette coupe qui te ferait oublier tes anciens amis. »

D'autres épitaphes grecques, sans se préoccupe de la vie future, n'invoquent pas autre chose que le sommeil et la terre légère, comme celle-ci, à bon droit célèbre pour sa grâce ravissante, sur la tombe d'une petite fille :

« Terre, ne pèse pas sur elle : elle a pesé si peu sur toi ! »

D'ordinaire, l'épitaphe grecque a cette brièveté lapidaire. C'est de l'esprit attique concentré dans une goutte. Cette goutte ne ressemble pas assez souvent à une larme, c'est tout ce qu'on peut lui reprocher. Voici un modèle de genre :

« Passant, approche en silence du tombeau d'Archiloque, de peur de réveiller les guêpes qui habitent sa tombe. »

L'épitaphe elle-même est une guêpe au fin aiguillon. On en grava une sur la tombe d'Eschyle qu'il avait composée lui-même. Dans celle-là, ne cherchez point d'esprit. Le sentiment qui l'a inspirée était sublime : c'est peut-être assez :

« Ci-gît Eschyle, fils d'Euphorion, né dans l'Attique. Les Perses et les bois de Marathon attesteront sa valeur. »

Et le poète? Il n'en dit rien. Il l'oublie, pour ne parler que du citoyen inspiré par cette muse qui s'appelle : Amour de la patrie. On dit que les triomphes de Sophocle avaient troublé le cœur d'Eschyle. Comment le croire? Il devait être au-dessus des tourments de l'envie, le fier soldat et le modeste poète qui cachait ainsi sur sa tombe ses

couronnes olympiques sous les lauriers de Marathon.

A Sparte, le courage patriotique pouvait seul conquérir une épitaphe. Et, d'après Lycurgue, au dire de Plutarque, il n'était permis d'inscrire sur les tombeaux que les noms des guerriers morts sur le champ de bataille ou des femmes mortes en couche. Je ne sais pas même si l'on avait ajouté les noms à cette épitaphe sublime comme les Thermopyles :

« Passant, va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses lois. »

On trouverait difficilement l'équivalent de cette légende héroïque dans les inscriptions anciennes ou modernes. Celle-là pourtant est à citer qu'on écrivit sur le tombeau de Mercy après la bataille de Nordlingen :

Sta viator, heroem calcas.
Arrête, passant : ton pied foule un héros.

On a bien fait celle-ci pour le maréchal de Rantzau, à qui il ne restait plus en mourant qu'un œil, qu'une oreille, un bras et une jambe :

Du corps du grand Rantzau tu n'as qu'une des parts.
L'autre moitié resta dans les plaines de Mars ;
Il dispersa partout ses membres et sa gloire.
Tout abattu qu'il fut, il demeura vainqueur,

Son sang fut en cent lieux le prix de la victoire,
Et Mars ne lui laissa rien d'entier que le cœur.

Mais cela est trop composé.

Elle est belle, sans effort et glorieuse pour le mort, cette inscription gravée sur le mausolée du maréchal de Dantzick au Père-Lachaise : « Soldat-maréchal. » Et plus belle encore celle-ci sur le mausolée du roi Léopold, à Pise :

« A Léopold 1er, quarante ans après sa mort. »

Elle a le plus rare mérite pour une épitaphe de roi : elle renferme une louange sincère, et cette louange tient tout entière dans une date ! Nous en aurions un peu moins, des statues et des colonnes, si, pour en ériger aux princes, on attendait pour l'ordinaire aussi longtemps. Ils ont bien raison de s'en dresser à eux-mêmes de leur vivant.

J'aime les épitaphes expressives qui couronnent ainsi le mort avec un seul mot. A quelle tombe s'appliquait celle-ci : *Dugete ; quiescit !* Pleurez, il se repose. Avec quelle éloquence, je m'en souviens, M. Saint-Marc Girardin s'en était emparé, et la commentait en recevant à l'Académie le successeur de Lacordaire ! Il montrait la grande voix frappée de silence, la main infatigable toute pleine encore de bonnes œuvres, forcée à l'immobilité par la mort. Il disait tout ce qu'on peut rêver sous cette

admirable louange : Pleurez, parce qu'il se repose!

Peut-être pourtant sa concision elliptique favorise un peu cette épitaphe, peut-être celui qui l'a faite l'entendait-il plus simplement, et, ne donnant pas tant de force au mot *quiescit*, aurait permis de traduire : « Pleurez ; il n'est plus, » ou il lui donnait peut-être une portée plutôt philosophique qu'apologétique : « Pleurez ; lui, il dort du grand sommeil ; il est à l'abri des larmes ; il repose. »

C'était une pensée philosophique du même genre qui inspira au prince de Tessin, appelé pendant sa vie le plus fortuné des hommes, de faire graver sur sa tombe ces deux mots : *Tandem felix!* Plus brièvement encore un époux écrivit sur la tombe de son acariâtre moitié : « Enfin ! » Mais ici nous tombons dans l'épitaphe satirique. Il y en a de nombreux modèles ; il y en a qui sont très-amusantes et pleines de spirituelle malice. Il est clair que celles-là on ne les trouve pas dans les cimetières. L'épitaphe est alors une forme d'épigramme attachée par les poètes sur le dos des morts et souvent sur celui des vivants.

Voltaire, de sa plume la plus profane, avait composé celle-ci pour le Pape Clément XIII :

Ci-gît des vrais croyants le mufti téméraire
Et de tous les Bourbons l'ennemi déclaré.
De Jésus sur la terre il s'est fait le vicaire :
Je le crois aujourd'hui mal avec son curé.

M. de la Rivière, évêque de Langres, avait légué cent écus à qui ferait son épitaphe. Quelqu'un apporta celle-ci :

Ci-gît un très-grand personnage,
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui posséda mille vertus,
Qui ne trompa jamais et qui fut toujours sage...
Je n'en dirai pas davantage ;
C'est trop mentir pour cent écus.

L'académicien Gomberville, ne laissant rien à faire à la satire, écrivait pour lui-même :

Ma naissance est fort obscure
Et ma mort l'est encor plus.

Beaucoup d'épitaphes visent à la facétie plutôt qu'à la satire. Un certain Arlotto, de Florence, avait fait mettre tout de bon celle-ci sur son tombeau :

Questa sepoltora la fece fare Arlotto per se et per chi ci vuole entrare.

Ce tombeau, Arlotto se l'est fait faire pour lui et pour qui aurait envie d'y entrer avec lui.

Est-ce une facétie ou une bonne naïveté belge qu'un certain anachorète de Louvain ordonnait de mettre à l'endroit où il serait enterré :

« Philippe Verteger a choisi ce cimetière pour lieu de sépulture, dans la crainte de profaner l'église et de l'infecter par des vapeurs malfaisantes. »

Les vers suivants du satirique Régnier sont d'une meilleure plaisanterie :

J'ai vécu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loi naturelle ;
Et je m'étonne fort pourquoi
La mort osa penser à moi
Qui ne songeai jamais en elle.

Le plus facétieux des écrivains, Scarron, s'en était composé une des plus mélancoliques :

Celui qui cy maintenant dort
Fit plus de pitié que d'envie,
Et souffrit mille fois la mort
Avant que de perdre la vie.
Passant, ne fais ici de bruit
Et garde bien qu'il ne s'éveille,
Car voici la première nuit
Que le pauvre Scarron sommeille.

Sur les vitraux de l'église Saint-Jean, de Dijon on a trouvé cette épitaphe assez plaisante du numismate Jean-Baptiste Le Ménestrier :

Ci-gît Jean Le Ménestrier.
L'an de sa vie soixante-dix,
Il mit le pied dans l'étrier
Pour s'en aller en Paradis.

La recherche de la rime a dû ici faire trouver la facétie. Même en croyant faire de la poésie sérieuse, on est aisément facétieux quand on veut rimer trop richement. Je ne dis cela pour aucun

poète en particulier. Que celui qui se sent la rime trop riche la mouche.

Nous n'avons pas encore donné d'exemples de tous les genres d'épitaphes. Il y a celle qui n'est qu'un ingénieux tour de force. Franklin, pour qui on en fit une fort belle :

Eripuit cœlo fulmen, sceptrumque tyrannis !
Il prit au ciel sa foudre et leur sceptre aux tyrans !

s'était, dans sa jeunesse, fabriqué celle-ci dans un moule que semblent affectionner les Anglais et les Américains :

« Le corps de Benjamin Franklin, imprimeur, comme la couverture d'un vieux livre déchiré qui n'a plus ni titre ni dorure, gît ici, nourriture des vers. Cependant il n'est pas perdu, car, à ce qu'il croit, il reparaîtra dans une nouvelle et plus belle édition revue et corrigée par l'auteur. »

En voici une semblable qui n'est pas moins bien réussie :

« Ici gisent les restes de L. Godge, imprimeur. Comme un caractère usé, il est retourné chez le fondeur, espérant qu'il sera refondu dans un moule meilleur et plus parfait. »

On peut imaginer des variantes à l'infini. Le défaut de ce genre d'épitaphes, c'est qu'il n'y a

que la première qui coûte. On peut s'y exercer comme aux bouts-rimés.

Si j'étais à court de citations épitaphiques, je sais bien où j'en trouverais et qui pourrait m'en fournir. Un impresario de journaux bien connu, le directeur aujourd'hui de l'*Autographe*, ouvrit dans le temps un concours pour une inscription à mettre sur un buste de Boileau. Les inscriptions vinrent en foule, mais aucune ne lui plut. Il avait reçu entre autres celle-ci, à laquelle il m'est doux d'accorder au moins ici une mention honorable :

Né d'aïeux avocats, Boileau, sa vie entière,
Dans des vers excellents ne plaida qu'un procès :
Le procès de Racine et celui de Molière,
La cause du bon sens et du bon goût français.
Le Cujas de la poésie,
L'ennemi des faux beaux esprits
Et la terreur des sots écrits,
Il avait la raison : il en fit du génie.

Plus tard, le même imagina de mettre au concours dans son journal une inscription pour la tombe de Mürger, le poète de la *Vie de Bohême* et des *Nuits d'hiver*. Il dut recevoir celle-ci :

La Jeunesse — ils s'étaient fiancés en Bohême —
Couvre de fleurs sa tombe et se pleure elle-même.
Sème, belle Jeunesse, au tombeau de Mürger,
Des roses pour les nuits d'hiver !

Le concours a été ouvert il y a deux ans et plus. Le jugement n'est pas encore prononcé, et si,

selon toute apparence, il ne l'est jamais, la critique devra admettre encore une nouvelle catégorie d'épitaphes, tout un genre dû à l'inventeur de ce concours : les épitaphes avec lesquelles on se fait seulement des autographes.

Il y a enfin l'épitaphe-hiéroglyphe avec calembour. A Langres, on voyait dans le cloître de Saint-Mammès celle d'un chantre formée par les notes *la mi la* entre deux têtes de mort, qu'on traduit facilement : La mort l'a mis là. Ce genre est la spécialité et fait la fortune du *Tintamarre.*

Arrêtons-nous; il est peut-être temps que je me résume. Voici ma théorie en matière d'épitaphe : Elle est souvent, on l'a vu, la forme la plus piquante de l'épigramme. La poésie peut étinceler dans ce cadre funèbre. la philosophie y enchâsser un mot juste et profond. Il est permis, pourvu qu'elle soit brève, de l'imaginer comme on voudra, enjouée, tendre, mordante, singulière, hiéroglyphique, macaronique, et elle figurera avec honneur dans un journal ou un recueil; mais s'il s'agit de composer une épitaphe destinée à être gravée en réalité sur un tombeau, il n'y a qu'une règle : il faut être sublime. Il s'était sans doute dit cela, en annulant ses concours, l'impresario dont je parlais tout à l'heure, et, ma foi ! je pense comme lui. Et que voulez-vous, si vous n'êtes pas

sublime, ajouter à la tombe ! Est-ce que le sépulcre muet n'est pas plus éloquent que celui qui est chargé de la plus belle inscription? Mettez celle-ci à la porte du cimetière, elle parlera pour toutes les tombes, pour tous les morts à tous les vivants : *Præteriti prætereuntibus,* « ceux qui sont passés, à ceux qui passent! » D'ailleurs une tombe dit tout aux amis ou aux parents qui pleurent ce qu'elle recouvre; elle n'a pas besoin de parler aux indifférents.

S'agit-il des hommes qui intéressent tout le monde? Mais ils sont célèbres ou ils ne le sont pas; ou bien ils ne méritent pas d'épitaphe ou bien ils n'en ont pas besoin. On l'a dit avec raison : L'épitaphe, c'est la dernière vanité de l'homme, et je suis de l'avis de Balzac qui se résumait ainsi en contemplant les tombes du Père Lachaise : « Il n'y a de belles épitaphes que celles-ci : La Fontaine, Masséna, Molière; un seul mot, qui dit tout et qui fait rêver. »

DAPHNIS ET CHLOÉ

DAPHNIS ET CHLOÉ [1]

« Il faut relire une fois par an *Daphnis et Chloé*,» disait le grand païen Gœthe, et il venait sans doute de le relire quand il écrivait *Hermann et Dorothée*. Le savant évêque d'Avranches, Huet, déclarait que le roman de Longus était licencieux par endroits et qu'il fallait être un peu cynique pour le lire sans rougir. Seulement le bon évêque ne pouvait se défendre de le relire sans cesse et avait même entrepris de le traduire.

Il nous sera donné cette année-ci, par la grâce d'un éditeur amoureux de beaux livres, de suivre la reçommandation de Gœthe, et de faire comme le sage évêque. Nous allons recommencer « les

(1) *Daphnis et Chloé*, traduction d'Amyot, complétée par P.-L. Courier. Quarante-trois compositions au trait par Léopold Burthe.

amours pastorales et bocagères de Daphnis et Chloé. » Nous les relirons dans une édition admirable, chef-d'œuvre de l'imprimeur Claye; que dis-je? nous les verrons jouer, en quelque sorte, ces belles amours, dans une suite de dessins « de merveilleux artifices » qui accompagnent d'un bout à l'autre l'incomparable traduction d'Amyot, complétée par Courier.

On s'intéressera encore plus à ce volume quand on en saura l'origine touchante. Un jeune peintre, Léopold Burthe, du talent le plus pur, le plus délicat, mais d'une nature retirée et timide, était enlevé naguère à l'affection et aux espérances de quelques parents dévoués et d'un petit nombre d'intimes, sans que la mort lui eût laissé le temps d'emporter aussi, comme il aurait mérité, l'admiration et les regrets publics. Sur son lit de douleur, ne pouvant plus se livrer à la peinture, le jeune malade esquissait au trait ce qui lui venait à l'imagination. « Chaque jour, nous dit M. Amaury Duval, son ami et son maître, tenant son album de la main gauche, on le voyait produire de nouvelles et charmantes compositions, et il avait fini par acquérir une telle habitude, une telle assurance dans le dessin, qu'on eût pu facilement croire qu'il travaillait avec toutes ses aises et que le secours du modèle ne lui avait jamais fait défaut. » Ces

dessins avaient conquis dans l'intimité le suffrage des artistes du goût le plus sévère ; mais quand on parlait à Burthe de les publier, il s'y refusait avec la pudeur ombrageuse d'un artiste soucieux de la perfection, en vrai fils de M. Amaury-Duval, en vrai petit-fils de M. Ingres, et disait qu'il n'y avait là que des matériaux.

Ce sont ces matériaux que sa famille et ses amis ont désiré voir publier pour en faire un monument à une chère mémoire. Ils ont été bien inspirés en confiant à un éditeur artiste les plus beaux des dessins laissés par Léopold Burthe, ceux qui figurent l'histoire de Daphnis et Chloé. C'est ce rêve d'amour, c'ést cette vision du ciel fleuri de la Grèce que le jeune peintre avait évoqués en dernier lieu à son chevet de mourant. Rien de plus délicieux que ces dessins ! De simples traits pourtant à la manière de Flaxman, mais avec plus d'étude et de fini. C'est léger, c'est pur, et frais, et nouvellement antique comme de l'André Chénier. On n'y trouve pas l'achèvement suprême que l'artiste donne à son œuvre quand il la destine au grand jour ; mais ici les négligences, les lacunes même sont une grâce, car il faut les reprocher à la mort qui a arrêté cette jeune main dans son œuvre charmante. Les éditeurs l'ont senti, et ils ont respecté jusqu'au scrupule l'œuvre de Léopold Burthe. Les dessins,

de dimension irrégulière, débordent parfois sur les marges du livre. On aurait craint, en les réduisant, d'en altérer le caractère.

Regardez : c'est charmant. Voici d'abord l'enfant trouvé, Daphnis, sur les genoux de Myrtale ébahie, et qui demande, en voyant la chèvre sa nourrice, « si les chèvres à cette heure mettent au monde les petits garçons. » Voilà les jeux enfantins de Daphnis et de Chloé. Les voilà sautant avec leurs agneaux ; voilà Chloé formant avec des joncs « un coffin à mettre des cigales. » Mais qu'elle est adorable ici à genoux et penchée sur l'épaule du petit berger qui souffle dans sa flûte pastorale ! La voilà qui « s'avise que Daphnis est beau, » et, pensant que c'est la musique qui le fait paraître ainsi, prend la flûte après lui « pour voir d'être belle comme lui. » Tournez la page, et regardez encore, vous êtes condamné si vous rougissez. Voilà les deux enfants, trop naïfs eux pour rougir, qui se précipitent à leur premier baiser. Un peu plus loin, c'est Dorcon, le rival de Daphnis, qui gît contre terre, percé par les brigands et « qui s'en va tout à l'heure mourir. » Ailleurs, comme autant de motifs de fresques et de bas-reliefs antiques, les travaux de la moisson et de la vendange, la chasse et la pêche, toutes les jolies descriptions de Longus, les sacrifices, les processions, les appari-

tions de Pan, de l'Amour et des nymphes, et les batailles à coups de pierre et de bâton contre les brigands qui s'enfuient, enfin tout le poème, et tout cela, et les compositions même les plus libres, pur naïf, plein de grâce.

Désormais quiconque pourra s'en donner le luxe ne voudra relire qu'avec ces dessins le fameux roman pastoral de Daphnis et Chloé. Au besoin les dessins pourraient tenir lieu de texte. Et pourtant je ne suis pas assez barbare pour ne pas priser à sa valeur le texte d'Amyot. C'est le seul traducteur qui n'ait jamais fait que du bien à son modèle. Comment ne pas aimer la vétusté toujours neuve de ce style expressif et simple, si clair et si riant, et qui a prouvé, bien mieux encore que la thèse d'Etienne, la conformité du langage français et du grec!

Quant à l'idylle elle-même de Longus, — si Longus est le nom de l'auteur, car les grammairiens anciens n'ont jamais parlé de lui, et ce que les critiques ont dit n'est que conjecture ; est-il du IVe, Ve ou du VIIIe siècle? — cette idylle, quelle qu'en soit la date, quel qu'en soit l'auteur, est le chef-d'œuvre des romans grecs. L'admiration l'a consacrée. A ceux en petit nombre qui ont pu l'admirer dans l'original se sont joints ceux qui ont appris à la connaître dans la classique

traduction d'Amyot, et puis la foule des enthousiastes à la suite, ceux qui admirent ce qu'on en a dit, et enfin ceux, en grand nombre aussi, dont l'imagination toute seule se forge l'idylle, mais qui ne l'ont pas encore lue. Que ces derniers mêmes se décident à confronter leur rêve avec l'œuvre, le charme ne sera point détruit. Seulement ils excuseront, je crois, certaines réserves que j'oserai imposer à ma propre admiration, au risque d'être lapidé par les fanatiques qui, par amour du grec, ne veulent pas reconnaître une seule tache dans Longus, à moins que ce ne soit la fameuse tache d'encre que Courier fit par malheur sur le manuscrit de Florence.

Nous avons dit que le roman de Longus est le meilleur des ouvrages de ce genre que nous ait laissés l'antiquité grecque. Dire cela, convenons-en, ce n'est pas dire beaucoup, c'est dire beaucoup moins qu'il ne mérite. Le roman est un genre qui fut et qui devait être inconnu aux belles époques de la Grèce. L'odyssée de la vie commune, la peinture des mœurs, l'analyse délicate des passions dont l'amour est la principale, c'est affaire à nous, modernes. Mais chez les Grecs, la vie et l'intérêt étaient en dehors, sur la place publique. La vie privée était murée et indifférente, la femme esclave. Les belles fictions mythologiques, les héroï-

ques légendes, les grands souvenirs consacrés par les grands drames patriotiques, voilà les récits qui échauffaient les imaginations, le seul aliment digne de les remplir. Devant Homère, devant Eschyle ou l'histoire surnaturelle d'Hérodote, quel roman n'eût pâli? Comment se laisser distraire aux aventures anonymes de simples particuliers, alors surtout que les horizons profonds de l'âme humaine avec ses tourments secrets se dérobaient à la lumière du jour païen, etqu'une des sources les plus fécondes d'intérêt romanesque, la lutte des passions et du devoir, semblait encore à découvrir?

Ce n'est qu'à l'époque de la décadence, à partir du IIe siècle, qu'on vit le roman, plante tardive et pâle, sortir artificiellement d'une terre épuisée, ni païenne, ni chrétienne. Alors vinrent au monde les contes libertins, comme les fables milésiennes, cypriennes, sybaritiques, les voyages imaginaires en des pays extravagants, au delà des limites de la géographie, alors les histoires amoureuses et sans intérêt, où les mœurs grecques s'étalent dans toute leur infamie. Expositions d'enfants, enlèvements par des pirates, naufrages, reconnaissances, voilà les ingrédiens ordinaires (passés, hélas! de l'antiquité dans la friperie moderne) de ces histoires dont l'amour est le nœud, coupées souvent de jolies descriptions et de dialo-

gues soit plutôt de plaidoyers spirituels où se complaît un art de sophistes. Nulle peinture de caractères. nulles couleurs locales, nul trait qui aiderait à connaître les mœurs du temps et leur donnerait aujourd'hui du moins un intérêt de curiosité. On cite et on peut lire tout au plus avec plaisir Théagène et Chariclée, dont Racine enfant s'était épris.

Mais, dans ce fatras, dans ces décombres d'une société qui se dissout, une fleur a surgi, une fleur des champs, mise en pot, à vrai dire, et cultivée par un fin jardinier : *Daphnis et Chloé*. Les principaux épisodes de ce roman poétique et pastoral sont puisés dans le fond commun dont je parlais tout à l'heure. Les deux enfants sont exposés, ils sont enlevés par des brigands, ils sont séparés, ils sont réunis et reconnus par leurs parents; rien de plus banal que les événements dont se composent les quatre livres de leur histoire. Et voulez-vous savoir pourquoi ils ont été exposés? Parce que leurs parents avaient déjà assez d'enfants; c'est ainsi qu'ils s'en excusent. Et voulez-vous savoir comment Daphnis et Chloé sont, en fin de compte, réunis à ces bons parents et mariés ensemble? C'est grâce à Pan, c'est par l'intervention surnaturelle des nymphes. Mais les incidents factices, les aventures banales et mêlées aussi de

quelques souillures antiques, disparaissent devant l'intérêt répandu sur les deux figures principales, chérubins champêtres, héros passionnés, héros ignorants de l'amour ingénu et nu. Assurément on doit penser comme M. Villemain, qui préfère à l'amour ingénu l'amour réglé par le devoir. Comparant Daphnis et Chloé à Paul et Virginie, il écrivait éloquemment :

« Quelle distance de cette passion sans combat et sans sacrifice, quelle distance de tout ce matérialisme d'amour à la sublime chasteté qui règne dans Paul et Virginie, à cette piété filiale, à cette active charité, à ces vertus religieuses groupées comme autant de compagnes inséparables autour d'une innocence qu'elles défendent et qu'elles embellissent ! Combien la naïve tendresse des deux amants est rendue plus intéressante par leur bonté pour les autres ! Que Virginie est touchante lorsqu'elle va demander à un maître barbare la grâce de la pauvre négresse ! Quelle sublimité dans cet héroïsme de la pudeur qui termine les jours de la jeune fille plus vierge encore qu'amante ! Il faut l'avouer, tous ces sentiments délicats et tendres sont prodigeusement supérieurs aux jolies descriptions du sophiste grec. C'est un nouvel ordre moral, c'est un monde meilleur. »

C'est un nouvel ordre moral, en effet; mais ce n'est pas la faute de Longus. On ne peut demander à son œuvre une autre civilisation que celle où elle s'est produite. Aussi n'est-ce pas le manque de vertu que je reprocherai à ses innocents; c'est, je ne dis pas toujours, mais assez souvent, le manque de naturel. Ils jouent chacun un personnage on ne peut plus naïf et qui ne reste chaste qu'à ce prix, et ils ont le tort de jouer trop spirituellement. Je conviens que le naturel et l'artificiel sont si adroitement travaillés et fondus ensemble qu'on s'y laisse prendre en plus d'un endroit. Par exemple, qui dira où finit la nature, où commence le raffinement dans ce passage où Chloé cherche à se rendre compte de la mystérieuse beauté de Daphnis et ne peut s'empêcher de la toucher avec la main, quand le poète nous la montre livrée aux premiers mouvements, *dubbiosi desiri*, de son cœur innocent, brûlée d'amour et ignorant même le nom de l'amour?

« De fois à autre elle tombait en une sorte de rêverie et toute seule discourait ainsi : A cette heure je suis malade et je ne sais quel est mon mal. Je souffre et n'ai point de blessure. Je souffre et je n'ai perdu pas une de mes brebis. Je brûle assise sous une ombre si épaisse! Combien de fois

les ronces m'ont égratignée, et je ne pleurais pas ! Combien d'abeilles m'ont piquée de leur aiguillon, et j'en étais bientôt guérie ! Il faut donc dire que ce qui m'atteint au cœur cette fois est plus poignant que tout cela. De vrai, Daphnis est beau; mais il ne l'est pas seul. Ses joues sont vermeilles; ainsi sont les fleurs; il chante; ainsi font les oiseaux. Pourtant, quand j'ai vu les fleurs et entendu les oiseaux, je n'y songe plus après ! Ah ! que ne suis-je sa flûte pour toucher ses lèvres ! Que ne suis-je son petit chevreau pour qu'il me presse dans ses bras ! O méchante fontaine qui l'as rendu si beau, ne peux-tu m'embellir aussi ! O nymphes, me laisserez-vous mourir !... O ma jolie cigale, que j'ai eu tant de peine à prendre, que te sert maintenant de chanter au chaud du midi ? Ta voix ne peut plus m'endormir sous les voûtes de ces antres. Daphnis m'a ravi le sommeil. »

Au milieu de ces traits de vive flamme, on en démêlerait bien, si l'on voulait, quelques-uns d'artificiels; mais ils y sont introduits avec un art si consommé qu'ils disparaissent dans l'épanchement de cette ravissante douleur. Ailleurs la recherche et l'esprit se marquent davantage. Ainsi Daphnis aime Chloé de ce même amour qu'elle a pour lui, amour si charmant parce qu'il s'i-

gnore; il ressent, lui aussi, ce trouble d'adolescent où les sens et l'instinct ont autant de part que le cœur. Et pourtant le poète s'amuse à lui donner justement l'instinct le plus obtus. Le pâtre est plus simple que ses agneaux; il cherche, trop longtemps pour être naturel, ce que suggère la nature. Et lorsqu'il retourne en toute hâte auprès de Chloé, de crainte, dit-il, d'oublier la leçon que vient de lui donner Lycénion, je ne puis reconnaître là un trait d'amour naïf, mais un trait d'esprit indécent. En général, la naïveté de Longus a été trop célébrée. Que Vénus apparaisse toute nue, mais qu'elle n'ait pas l'air d'avoir été déshabillée! Non, pour la naïveté, Longus n'est pas à mille lieues des pastorales italiennes, ni de Florian, ni de Gessner, de toutes ces idylles coquettes auxquelles il a servi de modèle. Ce qu'on n'a pas exagéré, c'est la belle grâce de Longus, c'est son esprit, c'est la richesse de son imagination descriptive. Il a trouvé, d'ailleurs, au milieu de ses affectations, la note vraie de la passion, celle qu retentit pour toujours. En vérité, j'ai presque regret de lui chercher des torts. Si le poète, comme je le crois, est moins grand par ce qu'il exprime que par ce qu'il donne à rêver, il est peu de conceptions comparables à celle de *Daphnis et Chloé*. Ces deux bergers voluptueux, qui s'étreignent sans

assouvir leur ignorante ardeur, ils sont l'image trop matérielle, mais vivante, de l'amour que rien ne contente dans ce monde et qui cherche toujours au-delà quelque chose, parce qu'il est infini. On jalouse cette divine innocence de Daphnis et de Chloé au-dessus du mal qu'ils ignorent et par conséquent au-dessus des combats de la vertu. C'est Adam et Ève dans un Eden où rien ne leur est défendu. Plus l'âge et la vie, plus les complications et les entraves de la société nous éloignent de la nature et de ces jeunes et heureuses amours qui n'ont d'autre barrière que leur ignorance, plus notre imagination y retourne avec ardeur et se délecte à leur peinture. Et qui sait? par un effet de ces contrastes, je ne serais pas étonné si l'on venait à découvrir que ce Longus inconnu était un pieux solitaire, contemporain de saint Basile et de Grégoire, quelque dur ascète maigri dans le jeûne et les austérités chrétiennes, et qu'un jour, ramené sur terre par une distraction sublime, il ne pût s'empêcher de décrire le bonheur de deux enfants païens qu'il avait vus passer librement sous le ciel grec, entrelacés par l'Amour tout puissant.

HÉGÉSIPPE MOREAU

HÉGÉSIPPE MOREAU

Le nom d'Hégésippe Moreau est beaucoup plus connu que son œuvre. Tantôt ce nom, comme celui de Malfilâtre, de Gilbert et de quelques autres, sert d'enseigne banale aux déclamations des impuissants, qui s'étonnent de ne pas glisser tout doucement vers la gloire sur une route en velours broché d'or, et qui accusent la société en frappant leur front vide. Ou bien ce nom d'un poète infortuné est l'épouvantail que la prudence bourgeoise oppose aux ferveurs poétiques de la vingtième année, sans réussir beaucoup à décourager la vanité, sans réussir davantage, heureusement, à intimider la vocation.

La publication d'une édition populaire des œu-

vres d'Hégésippe Moreau (l'édition la plus récente remonte à dix ans) nous fournit une occasion favorable pour essayer de donner, sans parti pris, sa signification véritable à ce nom d'un poète plus fréquemment cité pour son infortune que pour ses écrits.

Hégésippe Moreau naquit à Paris, le 9 avril 1810. Il fut amené en bas âge à Provins, où son père obtint une place de régent au collége, tandis que sa mère entrait en condition chez madame F... «Tous deux, dit M. Marcotte, l'ami et le biographe attendri du poète, traçant la route à leurs fils, allèrent à peu de distance l'un de l'autre mourir à l'hôpital.» Par les soins de madame F..., le petit orphelin fut placé gratuitement dans un séminaire, près de Fontainebleau. Il ne garda pas du séminaire un pieux souvenir, et il ne paraît guère qu'il eût la vocation sacerdotale, si l'on en juge par cette confession poétique que je tire d'un premier recueil satirique, *le Diogène*, publié par Hégésippe Moreau en 1833 :

Un ogre, ayant flairé la chair qui vient de naître,
M'emporta, vagissant, dans sa robe de prêtre,
Et je grandis captif parmi ces écoliers,
Noirs frelons que Montrouge essaime par milliers;
. . . .
. . . .
Je suais à traîner les plis du noir manteau;
Le camail me brûlait comme un *san-benito;*
Regrettant mon enfance et ma libre misère,
J'égrenais dans l'ennui mes jours comme un rosaire.

Oh! quand les peupliers, long rideau du dortoir,
Par la fenêtre ouverte à la brise du soir,
Comme un store mouvant, rafraîchissaient ma bouche,
Je croyais m'éveiller au souffle d'une bouche;
Devant le crucifix et le saint bénitier,
Profane! j'enviais le sort d'Alain Chartier!
Et quand le mois de mai, pour la reine des vierges,
Faisait neiger les lis et rayonner les cierges,
Priant avec amour l'idole au doux souris,
Je convoitais un ciel parfumé de houris.
Dans la forêt de pins, grand orgue qui soupire,
Parfois, comme un oracle, interrogeant Shakspeare,
Je l'ouvrais au hasard, et, quand mon œil tombait
Sur la prédiction d'Iphictone à Macbeth,
Berçant de rêves d'or ma jeunesse orpheline,
Il me semblait ouïr une voix sybilline
Qui murmurait aussi : L'avenir est à toi;
La poésie est reine; enfant, tu seras roi!
Vains présages, hélas! ma muse voyageuse
A tenté sur leur foi cette mer orageuse,
Où, comme Adamastor, debout sur un écueil,
Le spectre de Gilbert plane sur un cercueil.
J'ai visité Paris; Paris, sol plus aride
Au malheur suppliant que les rocs de Tauride;
Où l'air manque aux aiglons méditant leur essor;
Où les jeunes talents, *cahotés par le sort,*
Trébuchant à la fin, de secousse en secousse,
Contre la fosse ouverte où disparut Escousse,
N'ont plus en s'abordant qu'un salut à s'offrir,
Le salut monacal: Frères, il faut mourir!

Je ne voudrais pas défendre tous les traits d'âcre satire qu'on trouve dans ces vers; on en peut relever l'expression au point de vue du goût comme de la justice. « L'ogre flairant la chair qui vient de naître, » les « noirs frelons, » cela est excessif, cela manque de finesse et sent le poète au début qui

prend parfois la trivialité pour la force. il y a bien d'autres fautes de goût. « Les peupliers comparés « à des stores, » « les talents cahotés par le sort, » ne satisferont aucun aristarque. *Les houris* ne semblent pas non plus d'un sentiment très-délicat. Ces vers sont pourtant d'une facture souple et ferme, et ils m'ont paru intéressants à citer, moins encore pour donner une idée d'un talent qui s'accrut depuis et se corrigea, que parce qu'ils portent les traces des premiers rêves du poète. On n'y voit pas sans émotion, en songeant à sa triste fin, ces brillantes chimères déjà suivies de désillusions précoces et de funèbres pressentiments.

Ayant terminé ses études à quinze ans, Moreau entra en apprentissage chez un imprimeur de Provins. C'est dans cette maison que s'écoulèrent les quelques jours heureux de sa vie. C'est là qu'il connut la femme qu'il a aimée, une jeune fille au cœur naïf et tendre; celle qu'il a appelée « sa sœur » dans ses lettres et dans ses vers, et dont l'éternel souvenir fut une douceur toujours mêlée à sa coupe d'amertume.

Sur la foi de ces voix trompeuses dont il est question dans les vers que nous avons cités, poussé sans doute aussi par d'imprudents conseils, Moreau, qui n'avait encore rien publié, mais dont les amis se passaient déjà quelques vers gracieux

ou spirituels, quitta sa province et vint à Paris, où il entra en qualité de compositeur dans l'imprimerie de M. Firmin Didot.

C'était à la veille des journées de 1830. La révolution éclate. Moreau y prend part avec l'ardeur de ses vingt ans; puis il quitte assez étourdiment son imprimerie et se fait maître d'étude. Cette époque, de l'aveu même de son panégyriste, M. Marcotte, fut une mauvaise crise dans la vie de Moreau. Il se lia avec quelques jeunes gens libertins qui, charmés de son esprit, l'entraînèrent dans leurs folles parties. L'image « de la sœur » bien-aimée s'éclipse : adieu la pureté, la candeur, les illusions! Le poète, pauvre et mécontent de lui-même, s'aigrit contre les autres. Il aime le plaisir et il n'a pas toujours le pain. A cette époque, et donnant cet exemple à l'infortuné Gérard de Nerval, il errait souvent la nuit dans les rues de Paris, sans feu ni lieu, couchant dans un bateau amarré sur la Seine ou sous un arbre du bois de Boulogne; surpris parfois par une ronde de nuit et conduit comme un vagabond à la préfecture de police. Il écrit à son amie « Ah! pourquoi vous ai-je quittée? Pourquoi m'avez-vous laissé partir? » Le choléra de 1832 désole Paris. Moreau en profite pour se faire admettre à l'hôpital. C'est toujours un gîte, et le lit contagieux d'un cholérique sourit

à la sombre espérance du poète malheureux. Il écrit son élégie : *Un souvenir à l'hôpital.*

J'ai bien maudit le jour qui m'a vu naître,
Mais la nature est brillante d'attraits,
Mais chaque soir le vent, à ma fenêtre,
Vient secouer un parfum de forêts.
Marcher à deux, sur les fleurs et la mousse,
Au fond des bois, rêver, s'asseoir, courir,
Oh ! quel bonheur ! oh ! que la vie est douce !
Pauvre Gilbert, que tu devais souffrir !

Gilbert ! ce nom se plaçait de lui-même sous sa plume et y revint plus d'une fois. Après deux ans de souffrances et de déceptions de toutes sortes, Hégésippe Moreau retourne un jour à pied à Provins. Il y entreprend, avec le concours de quelques bienveillants souscripteurs, une publication périodique en vers à la façon de la *Némésis* de Méry et Barthélemy, qu'il intitula *le Diogène*. La verve et la vigueur ne manquaient pas à ces satires politiques, satires libérales et même républicaines, je n'ai pas besoin de le dire. Après juillet 1830, comme après la révolution de 1848, Charles X et Louis-Philippe sont des tyrans pour les jeunes Spartiates qui sortent des bancs, sans qu'on puisse en faire un reproche à personne. Et si le monde n'a pas souri au jeune homme, s'il est malheureux, s'étonnera-t-on que la société lui semble mauvaise et qu'il rêve l'âge d'or dans une république? Lui en voudra-t-on de quelques injustices, de quelques

amertumes, de quelques déclamations plus ou moins factices tombées de sa plume?

Des hostilités ou des rancunes de petite ville forcèrent pourtant Moreau de renoncer bientôt à son œuvre. Au bout d'un an il revient à Paris recommencer contre la destinée le combat où il devait succomber. Il rentre dans une imprimerie; mais le poète est distrait, son travail de compositeur ne vaut rien; on le remercie. Il essaie encore de ce cruel métier de maître d'étude dans un collége, qu'on a eu l'utile pensée de relever dans ces derniers temps. Moreau trouve encore à compiler des journaux pour une revue nouvelle. Mais ces divers expédients pour vivre lui échappent successivement. Le dégoût, la lassitude les lui font souvent résigner de lui-même. Faible de caractère et de complexion, il n'était pas fait pour les obstacles. Il s'irritait contre eux, sans essayer ni de les franchir ni de les tourner, et cherchait, sans y réussir, à se prendre à la vie positive. Il essaie, à cette époque, du travail littéraire proprement dit. Il fait, hélas! un vaudeville avec circonstances atténuantes ou aggravantes, comme on voudra, de collaboration; il écrit dans une revue périodique quelques nouvelles, et d'une plume fine et charmante qu'on dirait trempée dans l'écritoire de Nodier. Mais le travail littéraire régulier, le métier, lui répugne bientôt. Il ne

se sent bon qu'à faire des vers. Et des vers, qui en veut? « A moins d'être signés Victor Hugo ou Lamartine, écrit-il à sa sœur, les vers ne se vendent pas. » C'est encore un peu comme cela aujourd'hui. Cependant, et tandis qu'Hégésippe Moreau mourait de faim, un poète qui ne se nommait ni Hugo, ni de Vigny, ni Musset, ni Lamartine, ni Barbier, ni Béranger, faisait des vers qui s'achetaient bel et bien au poids de l'or, et qu'on se passait de main en main depuis la Chaussée-d'Antin jusqu'au noble faubourg; les chansons de ce poète étaient ineptes, mais l'auteur les écrivait les mains teintes de sang; c'était Lacenaire. Ce succès du poète assassin inspira au pauvre Moreau un cri de désespoir éloquent :

Ah! sur tes échos sourds, la lyre est sans pouvoir!
Il faut des condamnés à mort pour t'émouvoir,
Paris! Eh bien! écoute : ici, comme à Venise,
Un peuple condamné sous les Plombs agonise.
Le malheur, les prenant tombés du sein natal,
Marque ces giaours de son cachet fatal.
Chaque jour les condamne, et, comme au roi qui passe,
A chaque lendemain ils demandent leur grâce.
L'Espérance, avocat à la magique voix,
Les traîne ainsi longtemps de pourvois en pourvois.
Mais, pareil au bourreau, qui vient et frappe à l'heure,
Le suicide enfin les prend... et nul ne pleure;
Nul ne mène le deuil vers le champ du Potier,
Et le poète mort gît là, mort tout entier.....
Arrêtez-vous au bord de la fosse d'Escousse,
Enfants vieux de douleurs, que son étoile y pousse.

Plus de chant, plus d'espoir : sur votre muse en deuil
Comment des éditeurs appeler le coup d'œil ?
Pour y saisir au vol une chanson, peut-être
Tous veillent maintenant au guichet de Bicêtre,
Et le public, sans foi, dans vos noms sans crédit
S'abonne chez Darmaing au scandale inédit...
Mais votre impatience en frémissant m'écoute ;
Vous paieriez, sans murmure, un grand nom, quoi qu'il coûte ;
Eh bien, pour éblouir et fixer le regard,
Secouez devant vous les éclairs d'un poignard ;
Marchez, frappez, d'un meurtre ensanglantez les rues ;
Devant la Renommée et la garde accourues,
Fiers, et pour piédestal prenant un corps humain,
Relevez-vous alors, des chansons à la main !

Enfin, pourtant, un de ses camarades lui offre d'éditer ses œuvres. Il touche cent francs et quatre-vingts exemplaires ! Mais cette misérable somme se dore d'un peu de gloire. Le volume réussit. Le nom de Moreau retentit dans les journaux. *Le National*, par la plume de M. Félix Pyat, fait un véritable dithyrambe en son honneur. Latouche va trouver Béranger et lui dit avec la brusquerie qui le caractérisait : « J'ai trouvé un garçon qui est plus poète que vous. » Un rayon de bonheur éclaire l'âme si longtemps désolée d'Hégésippe Moreau ; mais il ne s'abuse pas outre mesure, et, dans une lettre à celle qui a cru en lui quand personne n'y croyait et qui pouvait maintenant se parer de son amour et de ses vers, il écrit : « Je ne me crois pas un grand poète, tant s'en faut, mais Dieu m'est témoin que je suis un vrai poète ; malheureusement

je ne suis que cela. » Et il écrivait encore : « Ces gens-là me laisseront mourir de faim et de chagrin ; après quoi ils diront : « C'est dommage ! et me feront une réputation pareille à celle de Gilbert. » Les sinistres pressentiments d'Hégésippe Moreau devaient bientôt se vérifier. Sa santé allait décroissant. Il reprit le chemin connu de l'hôpital. Il voulait y passer l'hiver : au bout d'un mois il en sortit pour être conduit au cimetière.

Cette mort à l'hôpital fut, comme le poète l'avait pressenti, son plus grand bonheur littéraire. Elle lui suscita un torrent de regrets, d'amitiés et de louanges posthumes. Il ne laissait après lui qu'une petite gerbe de vers qui méritait bien d'être recueillie ; mais elle a été trouvée plus charmante encore et plus amoureusement dorée par le soleil de la poésie parce que le moissonneur lui-même avait été fauché misérablement sur cette gerbe, sans avoir eu seulement le temps de la lier. Il avait fait un bouquet de myosotis ; la pitié, une pitié tardive, plutôt que l'admiration, lui a tressé avec ce bouquet une couronne d'immortelles.

L'aptitude poétique d'Hégésippe Moreau n'est pas susceptible de contestation ; mais il n'avait pas eu le temps d'arriver à la pleine possession de son talent ; je devrais dire plutôt au complet développement de son âme. Il fait au hasard des satires,

des chansons, des élégies ; les satires rappellent Barthélemy, les chansons imitent Béranger. Il est plus personnel dans ses vers élégiaques que parfume un souvenir d'amour innocent, et où sa détresse éclate parfois en notes d'une poignante amertume, comme dans *l'Isolement, l'Oiseau que j'attends*, et surtout la tendre et ravissante pièce de *la Voulzie.* Il a de l'esprit et de la grâce dans l'invention ; sa forme, sans être toujours pure, est soignée avec un goût d'artiste. Ce sentiment délicat et vraiment attique de l'art, il l'a déployé aussi dans les *Contes à ma sœur*. Parmi ces nouvelles en prose, il en est une qu'il est impossible de lire sans attendrissement, c'est *le Gui de chêne*. La voici en quelques mots, cette histoire, qui peut bien passer pour l'élégie personnelle du poète et de ceux qui lui ressemblent.

Ixus, le gui chétif enté sur les grands chênes, est un frère souffreteux des robustes fils d'Hercule ; il est amoureux chastement de sa sœur, la douce Macaria. Un jour qu'il dormait abandonné dans son berceau, Apollon souffla sur les lèvres de l'enfant débile et délaissé. Ses lèvres en devinrent à jamais harmonieuses; mais l'haleine du dieu avait glissé brûlante jusque dans la poitrine. Depuis ce temps le cœur palpitait toujours, et une flamme intérieure consumait le pauvre enfant. Ses frères lui disaient:

Sois bon à quelque chose, apprends à faire des autels et des statues. Mais le ciseau et le marteau étaient trop lourds. Puis une vision s'interposait entre le dur Paros et la main du sculpteur; ses lèvres murmuraient le nom d'une femme, et il restait à rêver. Il s'essaie alors à lire dans le ciel, à s'instruire dans la science fructueuse des vieillards de la Chaldée; mais il ne voit dans les étoiles qu'une image et qu'un nom : celle qu'il aime, et il rêve. Il veut chasser comme ses frères: les oiseaux des bois se posent en chantant sur son carquois inoffensif! Ses frères alors le battent. Ils ont bien raison : Ixus n'est bon à rien, qu'à mourir au premier coup de vent. Il succombe en effet à l'excès de sa joie en apprenant qu'il est aimé.

Hégésippe Moreau est cet enfant débile qui porte un souffle divin dans sa poitrine; non pas le grand souffle qui s'échappe de la bouche en paroles puissantes et sonores et qui soulève la multitude, mais ce petit souffle qui brûle tout doucement les cordes du cœur dont il tire sans grand éclat quelques sons harmonieux et touchants. Vienne la bise, vienne surtout, hélas! la tempête de la douleur, et les cordes, minées par le feu intérieur, se brisent, et, comme dans le refrain de la chanson, on peut dire alors en frappant au nom du poète à la porte du public:

« Ouvrez, c'est le pauvre gui de chêne qu'un coup de vent a fait mourir ! »

Il y a en effet des âmes pour qui la poésie est à la fois une supériorité et une infirmité. Ce qu'elles ont de poésie appartient moins à l'imagination qu'à la sensibilité, une sensibilité plus délicate que celle du commun des hommes et en quelque sorte maladive. Ce qu'elles ont de fécondité dans l'imagination est tourné surtout contre elles-mêmes et sert à les désespérer en leur grossissant les peines de la vie. Ames mobiles, accessibles au plaisir, ayant surtout la vocation de la tendresse et de l'amour, pleines d'aspirations vers le bien et vers le beau, passant de fièvres subites à d'inexprimables défaillances, elles sont incapables d'une énergie active et suivie. Elles s'abandonnent à elles-mêmes et, pour ainsi dire, se regardent brûler. Elles ne peuvent se prendre à la vie positive; en dépit de leurs efforts, un voile se place entre elles et la réalité. Leur pensée est un rêve et ne peut se fixer, même dans l'art, par des créations de longue haleine. Ces malades ne sont pas capables d'une profession, pas plus du travail de l'homme de lettres que de tout autre; ils ne sont bons qu'à écrire des vers à l'heure où vient la Muse; encore leurs vers mêmes se ressentent des faiblesses et des incertitudes de l'âme, et n'éveillent qu'un douteux écho.

Malheur à eux, alors si la fortune ne leur a pas été clémente à leur arrivée dans le monde! Je ne dis pas qu'ils ont besoin d'être riches, mais d'avoir du pain. Habitant de ses rêves, tout poète vit dans le luxe, — pourvu qu'il ne meure pas de faim. Malheur à eux encore s'ils ne sont pas venus dans un temps favorable à la poésie! Ah! ils sont loin de nous les jours où un Sophocle gagnait son procès en lisant une tragédie à ses juges. Je ne sais pas si cette tragédie prouvait, comme il le voulait, qu'il fût capable d'administrer son bien; mais je sais bien qu'un Sophocle, aujourd'hui, ne trouverait plus de tribunal pour lui donner gain de cause sur la simple lecture de son chef-d'œuvre. Peut-on s'étonner alors que ceux qui ne sont pas des Sophocles, que les poètes de second ordre soient abandonnés à leur malheureux sort, que nos affairés d'aujourd'hui laissent ces « giaours, marqués du sceau fatal », élever dans le désert leurs notes plaintives et mourir de faim?

Dans les époques, même les moins favorables à la poésie, il y a des moments qui le sont plus ou moins. Quelques poètes bien dépassés par des poètes plus récents dont le talent reste ignoré, vivent encore sur la réputation qu'ils se sont faite à la remorque des grands noms et à la suite du beau mouvement littéraire qui signala les dernières an-

nées de la Restauration et les premières du gouvernement de Juillet.

Hégésippe Moreau était arrivé au moment de la dispersion, et il n'avait pas assez d'éclat pour monter tout seul et d'emblée à la renommée. Il avait raison quand il disait : « Je ne me crois pas un grand poète, mais Dieu m'est témoin que je suis un poète ; malheureusement je ne suis que cela. » Mais cela, ce qu'il était réellement, suffit pour justifier la pitié posthume qui a fait lever une fleur de gloire de la paille de son grabat ; cela est assez pour que ce jeune homme infortuné n'ait pas écrit en vain en tête de son œuvre inachevée : *Myosotis*, ne m'oubliez pas !

SAINTE-BEUVE

SAINTE-BEUVE

Le sixième volume des *Nouveaux Lundis*, de M. Sainte-Beuve, vient de paraître. « Nouveaux », les anciens qu'on a lus ne le sont-ils pas autant que les derniers? N'ont-ils pas gardé leur fraîcheur? Ne les relit-on pas comme tout ce qui est sorti de cette plume prestigieuse et infatigable depuis plus de trente ans? Admirer cette force, cette activité, louer cet esprit si libre, si souple, si curieux, d'une sagacité si aiguë, délicat et sûr à la fois, quoique sensible aux changements de temps, ouvert aux idées de tous les ordres, qui, a voyagé au nord et au sud, à l'est et à l'ouest, exploré tous les coins et recoins du monde littéraire, qui de la littérature passée et présente, a écrit avec tant de charme l'histoire et les mémoires après avoir créé

aussi en quelque manière, comme poète et comme romancier : cet éloge de M. Sainte-Beuve n'est plus à faire; c'est presque un lieu commun.

On ne peut s'empêcher de le regarder avec un sympathique étonnement continuer sans faiblir, avec une force accrue, au contraire, ce travail d'analyse des œuvres et des hommes, peintre et anatomiste tout ensemble, plus familier qu'autrefois, trop subtil cependant pour être simple. Ecrivain original, plein d'art et d'artifice, de demi-mots et de sous-entendus, de finesses voilées, de nuances infinies, son style a des dessous, sa phrase des plis pleins de secrets, et dans tout ce qu'il écrit court un charme insinuant qui révèle une force cachée.

Je l'ai dit sensible aux changements de temps. Ce n'est pas tout à fait une critique. Il n'y a point de vérité qui ne soit susceptible d'excès ou d'altération, qu'une autre vérité ne modifie et ne corrige ; l'ouverture de son esprit le dispose à toute nouveauté, comme sa finesse le garde d'aveuglement crédule. C'est ainsi que poète romantique et héraut éclatant du romantisme, il a pu, sans se déjuger, sourire à la réaction du bon sens contre les abus du lyrisme et de la couleur, et plus tard encore saluer dans quelques romans trop crus l'observation plus forte et plus vraie de la réalité. On peut signaler des mouvements de terrain, des mon-

tées ou des descentes, des ondulations dans sa critique ; mais il n'y a pas solution de continuité. Sans se piquer d'infaillibilité et d'absolue constance, il ne voudrait pas être accusé de versatilité. Même quand il revient sur d'anciens portraits, il s'applique à faire en sorte que les *repeints* ne soient pas trop visibles, que les raccords aient l'air naturel. Il y met de l'art et aussi, disons-le, de la probité.

Il y aurait une étude curieuse à faire sur le peintre lui-même de cette immense galerie de figures, portrait délicat entre tous à nuancer et à composer, que lui seul pourrait bien réussir, et qu'il devrait peut-être aussi recommencer plusieurs fois pour rendre l'homme à ses différents âges, comme il l'a fait pour plusieurs des illustres à l'illustration desquels son pinceau a ajouté. A quel âge de sa vie vaudrait-il mieux le peindre ? à l'heure matinale où, poète, il nous disait l'élégie amoureuse de *Joseph Delorme* et les *Consolations*, veine nouvelle de poésie subtile et familière ? ou un peu plus tard, quand il dépeignait dans un roman célèbre les chutes de la volonté noble et de l'amour élevé, le combat et la défaite d'un esprit en goût de mysticisme contre un tempérament en goût de *volupté* ? ou bien sous ses traits d'aujourd'hui, Delorme depuis longtemps consolé, élégiaque changé tout doucement en sceptique, se distrayant par une im-

mense et pénétrante curiosité, de Werther enfin passé Gœthe et critique régnant sur la littérature contemporaine? Pour se représenter lui-même sous ses traits les meilleurs, se montrer dans son jour le plus sympathique, je lui conseillerais de choisir l'époque intermédiaire de sa vie où, en même temps qu'il commençait l'histoire de Port-Royal et achevait son tableau de la poésie française au seizième siècle, il peignait ses premiers portraits exposés dans l'ancienne *Revue de Paris* ou à la *Revue des Deux Mondes,* quand Victor Hugo, Lamartine, Alfred de Vigny lui servaient pour la première fois de modèles. Le cœur alors était de la partie. Les figures amies qu'il rendait à cette époque avec tant d'accent et de si belles couleurs n'étaient pas, si l'on veut, étudiées d'aussi près qu'il l'a fait plus tard, quand il y est revenu effaçant ici, appuyant là, marquant un trait oublié ou survenu, fût-ce une grimace ou une ride; mais une sympathie compréhensive leur a donné le mouvement et la vie, et il y a dans ces esquisses d'alors, dans ces images, souvent flattées et incomplètes, plus de vérité peut-être que dans les études fouillées d'aujourd'hui : j'entends cette vérité d'ensemble que l'abus du détail fait perdre, qui donne du relief à une figure par les grandes lignes et la marque ainsi d'un caractère ineffaçable. L'anatomiste au-

jourd'hui fait quelquefois tort au peintre et nuit à l'aristarque. Car, il faut bien le dire, l'esthétique de M. Sainte-Beuve est quelque peu indécise. Si vous demandez à sa critique une direction, peut-être ne la trouverez-vous pas. Il est arrivé à l'autorité par le charme; mais l'autorité serait plus grande, si l'on saisissait à quel principe élevé et intime il rattache ses jugements, sur quelle règle idéale il mesure les œuvres et les hommes. On voit bien qu'il a des préférences, on ne voit pas toujours quelle raison il a de préférer. Il se laisse aller à commettre d'aimables ou de cruelles injustices, donnant les couleurs de la vie à quelques pâles inconnus, qu'il crée en les analysant, laissant d'autre part des vides dans sa galerie. Mais quoi? N'a-t-il pas le droit d'avoir son caprice, ses antipathies, ses amitiés, ses rancunes? Et puis l'important pour lui, c'est d'observer et de décrire; il ne s'est pas chargé de rendre la justice. Il en résulte seulement un défaut de proportion dans ces études qu'il rassemble ensuite en volumes : toutes les figures ont trop l'air d'être sur un même plan, et des personnages et des œuvres secondaires y usurpent souvent une place considérable.

Ce sixième volume des *Nouveaux Lundis*, que j'ai sous les yeux et que je n'ai voulu qu'annoncer, contient les études les plus intéressantes et les

plus variées. Montaigne et M. Boissonade; Sismondi et M. Renan, Vaugelas et Théophile Gautier, Gavarni et M. Lebrun, Villars et Alfred de Vigny, à savoir des historiens, des philosophes, des grammairiens, des artistes et des érudits, des guerriers et des poètes, s'y rencontrent dans une agréable diversité; elle semble n'avoir rien coûté au critique observateur qui les a rassemblés et les fait poser tour à tour devant lui. Il ajoute aujourd'hui une merveilleuse aisance à ses qualités accoutumées d'observation, de goût, de grâce et de finesse. Quelques-unes de ces figures, celles de Gavarni notamment et de Théophile Gautier, quoique très-finies et analysées à fond, ont été étudiées, comme les portraits de sa première manière, à travers le prisme de la sympathie, et elles n'en sont pas moins très-ressemblantes et très-vraies. Mais l'antipathie aussi a son prisme, celui-là plus dangereux que l'autre pour la vérité; c'est à travers celui-là que M. Sainte-Beuve s'est laissé aller à regarder Alfred de Vigny. En lisant l'article si curieusement travaillé qui est consacré au noble poète, il est impossible de ne pas le sentir. Je ne sais plus qui a dit: On n'est juste que pour ceux que l'on aime. M. Sainte-Beuve ne se défend pas d'avoir cessé d'aimer Alfred de Vigny. Il explique ce changement en disant qu'Alfred de Vigny

avait cessé d'être aimable ; qu'à l'Académie, il parlait trop longtemps et avec trop de plaisir. L'éminent critique fait même ici au public une confidence et nous divulgue que son sentiment était partagé dans le salon académique. Un jour, dans une séance intime, M. Patin aurait traduit le sentiment assez général en disant : « Sainte-Beuve est impatient, mais Vigny est impatientant. » Soit. Et si ce trait, que M. Sainte-Beuve ajoute dans son appendice, est destiné à achever le portrait, il n'en prouve pas la bienveillance. Mais insinuer sans preuve que Vigny aurait antidaté quelques-uns de ses poèmes pour ajouter à sa gloire de novateur ; rechercher avec des doutes curieux l'authenticité de ses titres de famille, la valeur de son arbre généalogique, le remettre après vingt ans sur la sellette où M. Molé l'immola le jour même de sa réception à l'Académie et l'y retenir dans une attitude prétentieusement ridicule, essayer de mettre les collègues du poète du côté de la malice du critique en les armant chacun d'un mot spirituel contre leur confrère mort, comme d'un caillou à lancer sur sa tombe, c'est plus de satire que de vérité et de justice, et quelque esprit qu'on y mette, pour de la peinture après décès, le trait est dur. Prenez garde ; soyons justes, mais soyons doux surtout pour les pauvres morts. Peut-être qu'ils

nous voient, et quand nous les attaquons, ils nous regardent tristement, ne pouvant plus se défendre. Sans doute l'ensemble de l'étude de M. Sainte-Beuve sur Alfred de Vigny est vrai ; le poète, sinon le romancier, est maintenu au rang où, le premier peut-être, le critique l'avait placé et où l'admiration publique l'a maintenu. Mais la personne, la figure de l'homme a subi ce travail d'altération au moyen duquel, par les dégradations successives des lignes, la figure humaine peut, on le sait, de modification en modification, descendre jusqu'à une silhouette d'animal. Par ce procédé, du plus noble visage on pourrait arriver à obtenir un ridicule profil.

Il va sans dire que M. Sainte-Beuve s'arrête dans cette opération aux limites du goût ; il n'a même pas fait une caricature, mais il a fait grimacer une figure fière et triste, pure et belle, et je le regrette. M. Sainte-Beuve a connu mon opinion à cet égard. Il me fait l'honneur de me prendre à partie (1), et rassemble contre moi les témoignages d'autres amis d'Alfred de Vigny qui ont été satisfaits du portrait. Je ne puis croire pourtant que l'amitié et la reconnaissance m'aveuglent, et je m'en réfère à ces témoignages mêmes que l'éminent critique

(1) Voir, dans ce volume des *Nouveaux Lundis*, l'appendice à l'article sur Alfred de Vigny.

invoque. Vos correspondants vous envoient un applaudissement mérité et dont vous n'avez pas besoin pour le talent que vous déployez dans cette étude; mais l'un d'eux, un des principaux que vous citez, vous reproche d'avoir été partial pour M. Molé, « qui avait, lui, à la fameuse séance, une attitude hautaine, sentant un peu trop le grand seigneur, » et de n'avoir pas rendu justice aux vertus d'Alfred de Vigny, « aux faits nobles et touchants » que l'on sait de lui. M. le comte de Circourt lui-même, qui trouve (et il a raison) que les grands côtés du talent d'Alfred de Vigny ont été mis par vous en relief d'une manière large et fine, et désire que la postérité s'en tienne à votre jugement, se plaint de « la sévérité de quelques-unes de vos appréciations. » Je ne dis pas autre chose. Je conclus seulement autrement que M. de Circourt : la postérité jugera mieux Alfred de Vigny, l'homme comme le poète, sur son œuvre que sur l'autorité même de votre jugement.

Quoique M. Sainte-Beuve ait considéré son portrait d'Alfred de Vigny comme définitif, au moins pour lui, et qu'il semble dire comme Vertot : « Mon siége est fait, » je ne crains pas d'avancer qu'on apprendra encore quelque chose et même beaucoup par les Notes intimes que la Revue moderne a publiées sous le titre : *Journal d'un poète*, et que

ALFRED DE VIGNY [1]

Quelques jours après la mort d'Alfred de Vigny, j'essayai, dans un article du *Journal des Débats,* d'esquisser en quelques traits rapides, mais précis et fidèles, la physionomie et l'œuvre du poète. Je demande au lecteur la permission de reproduire ces lignes. J'ai quelque chose à y ajouter. Mais, après trois ans, ayant à parler d'Alfred de Vigny et à le faire parler lui-même, je n'ai rien à y changer :

« C'est un ami qui va parler d'un ami, un cœur plein d'affliction et de reconnaissance. Le noble

(1) Cet article est la préface que nous avons mise en tête du *Journal d'un Poète*.

poète dont les lettres françaises portent le deuil m'a honoré, en mourant, d'un monument inestimable de sa confiance et de son amitié. L'illustre écrivain a recommandé, il a fait plus, il a légué ses belles œuvres en toute propriété, comme un père à son fils, comme un frère aîné à son frère, à l'humble homme de lettres, son ami : poétique héritage, don touchant et rare, comme tout ce qui venait de lui. Je craindrais de n'en pas paraître digne et de n'en pas laisser voir assez de gratitude si je n'en montrais quelque fierté, si je ne me parais comme d'une couronne, ô mon cher maître, du témoignage de ta glorieuse amitié !

« Que ce lien personnel de piété reconnaissante qui m'attache à lui ne diminue pas sous ma plume l'autorité de son éloge et ne mette pas en garde contre moi. Une atteinte à la vérité, même pour le louer, offenserait la mémoire du gentilhomme qui ne mentit jamais.

« Au surplus, je ne veux pas entrer devant le public dans le détail de cette vie si pure, toute à la poésie et au devoir, mais qu'il cachait avec une réserve pudique et même un peu farouche. Je l'ai vu, il y a quelques jours à peine, ayant quitté dans sa cellule « le camail de l'étude » pour le linceul de la tombe : je ne veux que le regarder encore une fois et rappeler à la France ce qu'elle a perdu.

« Il était né trois ans avant le siècle (1), cinq ans avant Victor Hugo, huit ans après Lamartine. Son père, le comte de Vigny, brillant homme de cour, ancien officier sous Louis XV, s'était distingué dans la guerre de Sept-Ans. Sa mère était fille de l'amiral de Baraudin, cousine du grand Bougainville, petite-nièce du poète Regnard. Elle était d'une distinction et d'une beauté remarquables ; elle avait, disent ceux qui l'ont connue avant la terrible maladie des dernières années, une intelligence des plus élevées unie à une rare fermeté de caractère, et il y avait entre le fils et la mère une parfaite ressemblance. Alfred fut envo comme externe dans une institution du faubourg Saint-Honoré, où il fit ses études avec une ardeur extraordinaire qui compromettait sa frêle santé. Comme tous les poètes-nés, il essaya son vol et rima des vers à des âges invraisemblables. Cependant, quand sa mère qui avait ramassé quelques plumes de cet oiseau au bord du nid, l'interrogeait sur sa vocation, l'enfant répondait : « Je veux « être lancier rouge ! » Lancier rouge ! On était à la fin de l'Empire. Alors, comme il l'écrit lui-même, les lycéens les plus studieux étaient distraits, le tambour étouffait la voix des maîtres; on était

(1) Né à Loches, en Touraine, le 27 mars 1797, il est mort à Paris, le 17 septembre 1863.

pressé de finir les logarithmes et les tropes et d'arriver, sur quelque champ de bataille, à l'étoile de la Légion d'honneur, « la plus belle étoile des cieux pour des enfants. » — L'Empire tomba. Alfred de Vigny, à peine âgé de seize ans, s'engagea dans les gendarmes de la garde. Il fit partie d'une compagnie composée de jeunes gens de famille ayant tous le grade de sous-lieutenant. Il eut un beau cheval et de belles parades au champ de Mars, mais de champ de gloire, point. Lors du retour de l'île d'Elbe, et encore mal remis d'une chute de cheval qui lui avait brisé la jambe, il accompagna Louis XVIII jusqu'à Béthune, où le roi licencia la compagnie dont il faisait partie. A la seconde Restauration, le jeune officier, qui avait été interné à Amiens pendant les Cent-Jours, entra dans la garde royale à pied et fut nommé capitaine. Mais les rêves de gloire guerrière qui avait enflammé son imagination d'enfant pendant le tourbillon impérial, il fallait leur dire adieu. Il les voyait s'évanouir un à un avec les dernières fumées des champs de bataille. Alors, la muse, qui songeait dans le cœur de ce capitaine adolescent et le préservait des trivialités de la vie de garnison, se mit à chanter. De cette époque sont datées quelques imitations gracieuses de l'antiquité grecque, dont il s'inspirait d'abord, comme André Chénier. En

1822, il publie son premier volume de vers, *Héléna*, qui empruntait son nom au poème le plus étendu du recueil, celui justement qu'il jugea plus tard inférieur à ses autres compositions et qu'il n'a plus réimprimé dans ses poésies complètes. Pendant les marches de sa vie errante et militaire, dans les Vosges, ou dans les montagnes des Pyrénées qu'on ne lui avait pas permis de franchir avec les bataillons de la guerre d'Espagne, il continuait de vivre avec la Muse, portant dans sa giberne quelques poètes anciens et surtout la Bible, dont le génie a imprégné plusieurs de ses plus belles compositions : *Moïse, le Déluge, la Femme adultère.* En 1823 paraissait le poème exquis d'*Éloa,* la sœur des anges, née d'une larme, l'aile brisée par la pitié. Ainsi, pendant que Lamartine publiait ses *Méditations*, Hugo ses *Odes et Ballades,* lui, trop contenu, trop discret pour les effusions lyriques, il avait trouvé, lui aussi, des sentiers nouveaux, dramatisant une pensée philosophique sous forme de récit et composant sans parti pris, en se laissant aller à son grave et doux génie, des poèmes qui, comme les œuvres de ses rivaux, n'avaient point de modèles.

« Pendant plusieurs années, les gloires nouvelles se faisaient écho : *Cinq-Mars* répondait à *Notre-Dame*, *Hernani* à *Othello.* Jusque dans la char-

mante petite comédie *Quitte pour la peur* (1833), Alfred de Vigny frayait une voie et précédait Alfred de Musset. Plus tard, il racontait dans *Stello* les souffrances du poète, revendiquant pour lui, non pas, comme on l'a dit, le droit de se tuer, mais le droit de vivre ; puis il transportait son éloquent plaidoyer sur la scène, où l'on jouait avec un succès d'enthousiasme et de larmes le drame si simple et unique en son genre de *Chatterton*. C'est au sortir d'une de ces représentations que le comte Maillé de Latour-Landry fit accepter à l'Académie française une somme qu'elle décerne tous les deux ans à quelque poète en lutte avec la vie. En 1835, *Servitude et Grandeur militaires* mettaient le sceau à la renommée d'Alfred de Vigny. Réveillé tristement de ses songes de gloire militaire, il avait quitté le service depuis huit ans lorsqu'il écrivit avec son imagination et ses souvenirs ces courts récits d'une haute philosophie, d'un art si achevé, et où les souffrances ignorées du soldat sont peintes avec une sensibilité si pénétrante. C'est là qu'il a trouvé son « Paul et Virginie, » *Laurette ou le Cachet rouge*, un de ces récits délicieux et pleins d'émotion qu'on lit en une heure et qu'on n'oublie jamais.

« Un critique, poète lui-même, de cette pléiade romantique qui scintillait au ciel de 1830, M. Théophile Gautier, comparait l'autre jour poétique-

ment la gloire sereine, mais peu bruyante d'Alfred de Vigny, à ces astres blancs et doux de la Voie lactée qui brillent moins que d'autres étoiles, parce qu'ils sont placés plus haut et plus loin. Oui, Alfred de Vigny avait placé plus haut son idéal. C'était, à vrai dire, un enfant du XVIII[e] siècle, fort sceptique en matière de religion. Mais il avait retenu de sa naissance, de son éducation, de sa vie militaire, il tenait surtout de lui-même un sentiment qui fut comme l'étoile fixe de sa vie et lui tint lieu de croyances, une religion grave et mâle, sans symboles et sans images, la religion de l'Honneur, qui ne vacille pas plus que la foi dans l'âme capable de la sentir. « L'honneur ou la pudeur vi-
« rile, écrit-il, c'est la conscience, mais la con-
« science exaltée, c'est le respect de soi-même et
« de la beauté de sa vie porté jusqu'à la plus pure
« élévation, jusqu'à la passion la plus ardente. »
Celui qui pensait ainsi devait considérer volontiers sa vocation poétique comme une mission et porter l'art sur les hauteurs. Mais, chose digne de remarque, tandis que les fils de Chateaubriand, Lamartine en tête, se livraient en croyants aux effusions du lyrisme religieux, chez Alfred de Vigny, en dépit de son berceau catholique et de l'air du temps, ce fut le doute justement, l'incrédulité douloureuse qui ouvrit la source de poésie en lui

inspirant une profonde compassion pour la créature humaine livrée à tant d'ignorance et de misères. « Je crois fermement à une vocation ineffa-« ble qui m'est donnée, et j'y crois à cause de la « pitié sans borne que m'inspirent les hommes, « mes compagnons de misère, et à cause du désir « que je me sens de leur tendre la main et de les « élever sans cesse par des paroles de commiséra-« tion et d'amour. » Ainsi il fait parler le poète dans *Stello*, celui de ses ouvrages qu'il aimait le mieux, parce qu'il y avait mis le plus de son âme. C'est ce désir miséricordieux qui a fait de Vigny poète ; il résume son œuvre : ses chants en prose et en vers. Sa muse s'appelle la Pitié. Il plane avec elle au-dessus de ce qui souffre ; les parias du monde sont ses amis ; les martyrs silencieux de l'amour, de l'honneur, du génie, Chatterton, Kitty Bell, Renaud le capitaine, voilà ses clients. Il force les traits sombres du portrait de Richelieu pour venger de nobles victimes ; il dessine avec amour les têtes virginales et poétiques tombées sous le couteau de Robespierre. Mais n'a-t-il pas donné lui-même une figure à sa muse dans cette adorable création d'*Éloa*, la vierge idéale qui se laisse tomber du ciel dans les bras de Lucifer avec ce cri sublime : *Seras-tu plus heureux?* « Poème le plus beau, le plus parfait peut-être de

la langue française, » ne craint pas de dire le critique que nous avons déjà cité ; et il faut avouer qu'aucun poème ne renferme, sous le vêtement diaphane des chastes vers, un plus bel idéal d'amour et de pitié.

« D'ailleurs, dans toutes les compositions d'Alfred de Vigny, roman, poésie ou drame, prose ou vers, la conception toujours élevée domine le reste. Il avait la recherche du rare et de l'exquis, mais surtout dans l'idée; son effort d'artiste vers la perfection consistait moins dans le travail du style, toujours soigné pourtant, que dans la spiritualisation de plus en plus exquise de la pensée et aussi dans l'art savant de la composition où aucun de ses rivaux ne l'a égalé. Dans l'exécution, surtout dans ses vers, on peut trouver parfois quelque effort, quelque incertitude, et nous avons, il se peut, des ouvriers plus habiles que lui à ciseler une rime. Mais il a des coups d'aile sans pareils, des vers d'une ampleur superbe, et, quand il s'élève dans l'azur poétique, c'est à la façon de cet aigle blessé qui, dans son vol, comme il l'a dit,

Monte aussi vite au ciel que l'éclair en descend.

Et dans sa prose, quelle élégance poétique et originale! quelle douce et parfois quelle vigoureuse couleur! Pour l'effet et pour la vivacité du

ton, autant que pour la vérité et l'observation des caractères, que de pages admirables ! Vous souvenez-vous, par exemple, du jugement d'Urbain Grandier dans *Cinq-Mars*, de Richelieu recevant dans son cabinet la cour de Louis XIII, ou encore dans *Servitude*, du dialogue entre le pape et l'empereur à Fontainebleau ? Il faut remarquer aussi que cet aîné de l'école romantique n'obéit jamais à un système, à un parti pris d'école. Il n'a point suivi le romantisme dans ses violences. Il est resté lui-même, délicat et pur dans ses audaces. Il a su se contenir et se régler. Et c'est pour cela que ses œuvres ont gardé leur tendre éclat et qu'elles se reliront encore, quand d'autres, du même temps, qui ont fait autant et plus de bruit, seront peut-être fanées.

« Depuis *Servitude et Grandeur militaires*, Alfred de Vigny, qui avait triomphé dans la poésie, dans le roman et au théâtre, ne livra plus rien au public et se renferma dans la solitude. Cette retraite en pleine gloire et ce silence prolongé devaient étonner, surtout dans un temps où la littérature est devenue une profession. Pourquoi ce poète chômait-il ? Pourquoi ne produisait-il plus rien ? C'est d'abord qu'il était poète et non pas « producteur ». Il savait se taire quand la voix intérieure ne lui disait pas de chanter. Et puis quel rapport

y avait-il entre le poète de l'idéal et la foule du jour, entre le public de *Stello,* et celui de *Fanny,* par exemple ? Mais que faisait-il dans sa retraite ? Pourquoi ne pas ouvrir la porte de « sa tour d'ivoire » ? Pourquoi tant de secret ? Ses amis ont pénétré quelque chose du mystère. Ils ont entrevu ce qu'il y avait, hélas ! de douleurs intimes dans cette solitude si sacrée et si chère. « Je lutte en vain « contre la fatalité, disait-il à l'un d'eux ; j'ai été « garde-malade de ma pauvre mère, je l'ai été de « ma femme pendant trente ans, je le suis main- « tenant de moi-même. » Il était devenu alors malade à son tour à force de fatigues et de veilles. En effet, ce haut sentiment du devoir, de l'honneur, et cette pitié tendre qui pénètre toutes ses œuvres, il les portait dans sa vie intime, et il mettait à remplir sa tâche de dévouement une ferveur inébranlable et tranquille, la flamme droite et pure qui brûlait dans son âme de poète et qu'aucun vent n'eût fait dévier du ciel.

« Il écrivait cependant au milieu de ces saintes peines ; mais, à mesure qu'il s'était rapproché de la perfection, il devenait plus difficile, et jetait au feu le travail de ses nuits. Sensible à la gloire, peu curieux du bruit, plus soucieux de l'avenir que du présent, et sachant ce que la postérité conserve des montagnes de volumes que chaque génération

lui apporte, il avait fait le tri lui-même en ce qui le touchait. Il a brûlé ainsi toute une suite à *Stello*, où il craignait de s'être laissé emporter trop loin dans la démonstration de son idée. Il restera pourtant de ces veilles un volume de poésies encore inédites, remplies de beautés du premier ordre et qui ravivera bientôt, pour ce qui reste de public ami du grand art, l'admiration et les regrets.

« La seule fois qu'Alfred de Vigny sortit de sa retraite avec quelque bruit n'était pas faite pour l'encourager et lui laissa au cœur une assez vive amertume. En 1845, il avait été reçu à l'Académie française. Alors (les temps sont changés !), les immortels en voulurent un peu au poète qui oubliait dans son discours le compliment de la fin pour le roi. M. Molé, qui se souvenait sans doute aussi de quelques traits de *Stello*, aussi dédaigneux pour les politiques que les politiques peuvent l'être pour les poètes, fit du fauteuil une véritable sellette où l'auteur de *Servitude* et de *Cinq-Mars* fut immolé à coups d'épingle.

Quelques années ou deux révolutions plus tard, c'était après le 2 décembre, Alfred de Vigny reçut dans son château de Maine-Giraud, près d'Angoulême, une invitation du prince-président en voyage, et en train de faire, lui aussi, comme il le dit au poète, « son roman historique, » qui allait

s'appeler l'Empire. Alfred de Vigny avait connu le prince dans l'exil, à Londres. Des sympathies toutes personnelles ont été attribuées par la malignité à une mesquine ambition. Il aurait chassé quelque vaine dignité qu'il n'aurait même pas obtenue. Jamais homme ne fut plus au-dessus de cette banale accusation. Il vivait dans une région au-dessus des préoccupations de l'intérêt et de la petite ambition, au-dessus des partis et des coteries politiques, dans l'impossibilité même de capituler ; car, ainsi que le disait M. Antony Deschamps, un de ses plus fidèles témoins :

Il n'attacha jamais de cocarde à sa muse.

« J'ai dans les mains des notes qui témoignent de ses sympathies élevées pour l'impérial interlocuteur qu'il eut quelquefois, et il n'en fit jamais mystère. Mais, un jour, un ministre lui demanda une cantate pour un berceau entouré d'hommages, salué de grandes espérances. Alfred de Vigny répondit qu'il ne savait pas faire « de ces choses-là ». Et il resta pauvre, indépendant et poète, trois titres sinon à la défaveur, au moins à l'absence de faveurs; ce qui lui a permis de mourir sans une note douteuse dans l'harmonie chaste de son œuvre, de sa vie, dans l'hermine inviolée de sa robe de poète. Il ne tenait qu'à ce titre-là.

« Il se souvenait seulement d'avoir été soldat. Je le vois encore, il y a quelques semaines, sur le fauteuil où l'horrible vautour qui déchirait ses entrailles le tenait cloué depuis deux ans. Il était enveloppé dans un manteau romantique à la mode de 1830, et il s'y drapait avec sa grâce noble mêlée d'une certaine raideur militaire, comme un général blessé dans son manteau de guerre. Aucune plainte ne s'échappait de ses lèvres pâles, et l'on eût dit que l'Honneur, après la beauté de la vie, lui commandait maintenant de composer la beauté de la mort. « Donnez-moi, me disait-il, « des nouvelles du monde des vivants! » Mais je ne lui avais pas encore répondu qu'il m'entraînait avec lui, comme il faisait toujours, dans le monde des idées, son vrai domaine, vers quelque champ de la poésie ou de l'art, dans son royaume! . . . .

. . . .

« Et maintenant, murmure Chatterton en mou« rant, pensées venues d'en haut, remontez en « haut avec moi! »

« Il en est une, de ces pensées de toi, ô mon cher maître! que je veux recueillir en ce moment où je me penche sur ta mémoire. Elle est poétique, recherchée dans son tour, mais exquise; je l'aime parce qu'elle te ressemble. « Qu'est-ce

« qu'une grande vie? dit-il quelque part. C'est « un rêve de jeunesse réalisé dans l'âge mûr... » Oui, la jeunesse rêve ce qui est beau : le dévouement et l'amour, l'art et la poésie. Ces beaux rêves de jeunesse, tu les as faits, ô mon cher maître ton âge mûr incorruptible les a réalisés; par eux ta vie fut noble, et ton souvenir est grand! »

Depuis la publication de ces lignes, le volume de poésies posthumes auxquelles je faisais allu-ion a vu le jour. C'est quelquefois, de Vigny le ensait et il avait raison, le privilége des ouvrages médiocres de réussir sur-le-champ. Mais je ne m'étais pas trompé en présumant que ce livre si triste et si beau des *Destinées* recueillerait demain, sinon tout de suite, les admirations qui comptent (1).

Ce mince volume de poésie concentrée, plein de pensées, et succédant tout seul, après trente ans de silence, aux œuvres d'autrefois, aide justement à comprendre ce silence. L'œuvre ne

(1) « Le recueil est digne du poète, » dit M. Sainte-Beuve. MM. Jules Janin, Cuvillier-Fleury, A. de Pontmartin, Caro, Challamel-Lacour, Ed. Fournier, etc., ne l'ont pas jugé autrement. « Les plus belles pages qu'il ait jamais écrites! » s'écriait hier à l'Académie française M. Jules Sandeau. Un critique, M. Barbey d'Aurevilly, et les croyances qu'il défend auraient pu le rendre moins favorable, cède à l'admiration : « D'inspiration semblable, je n'en connais pas... Comme Catinat, que ses soldats appelaient le père La Pensée, Alfred de Vigny, l'auteur des *Destinées*, peut porter le même nom. Il peut s'appeler aujourd'hui le poète La Pensée. »

trahit ni appauvrissement ni dessèchement de la source de poésie, mais une immense lassitude et comme une sublime oppression du cœur sous le poids de la pensée. L'eau du fleuve coule lente, froide et profonde, mais c'est l'eau de la même source. Le poète qui s'est posé les grands problèmes et qui a mesuré et éprouvé la vie, se soulage de temps en temps de la rêverie qui le fait souffrir en l'enfermant dans la sculpture de vers marmoréens. C'est une poésie altière et douloureuse qui fait songer à ce vers d'Alfred de Musset :

Les chants désespérés sont les chants les plus beaux.

Mais « chant » n'est pas exact pour exprimer le caractère de cette poésie, dernier mot, suprême et mystérieux soupir d'une muse qui a fait vœu de silence, ne voulant ni chanter ni gémir.

Seulement, ils se sont bien trompés, ceux qui on cru voir dans le paisible et stoïque désespoir des *Destinées* un Alfred de Vigny tout nouveau et comme la révélation inattendue d'une pensée qu'on n'aurait pas soupçonnée. Il n'est pas difficile de rattacher cette poésie empreinte d'une si haute mélancolie, qui a dit avec une calme douleur et un sourire si triste la colère de Samson et les vaines interrogations du Christ sur le mont des Oliviers, à l'inspiration d'où naquit autrefois *Moïse* et même

Éloa. *Cinq-Mars* aussi et *Stello* sont, de Vigny l'a reconnu lui-même, les chants d'une sorte de poème épique sur la désillusion, ruines sur lesquelles il voulait élever la sainte beauté de la pitié, de la bonté, de l'amour et la mâle religion de l'honneur. Alfred de Vigny a toujours été le poète le plus penseur de ce siècle, et la direction de sa pensée, dont le stoïcisme avec l'incrédulité aux dogmes religieux fait le fond, quoique plus accusée à la fin, n'a jamais varié.

Les *Destinées* sont le seul ouvrage achevé qu'Alfred de Vigny ait laissé après lui, et je l'ai publié, suivant sa volonté, sans en retrancher un vers, sans y ajouter ni une note ni une préface. Sa solitude avait vu naître bien d'autres œuvres ; j'ai eu dans les mains les débris de quelques-unes de celles qu'il caressait, romans ou poèmes, disant comme André Chénier :

> Rien n'est fait aujourd'hui, tout sera fait demain ;

n'en abandonnant aucune et n'en finissant aucune : scrupule d'artiste amoureux de la perfection, dédain tout ensemble et appréhension du public vulgaire, langueur secrète aussi ; car sa vie intime était, je l'ai dit, pleine d'amertume, et il était lui-même blessé aux sources de la vie.

Il avait projeté une suite à *Éloa*, dont la con-

ception était fort belle. Il avait rêvé bien d'autres poèmes : on verra dans ce volume des traces de ces rêves. Deux nouvelles consultations du *Docteur noir* devaient suivre la première. Il avait entrepris un grand roman, les *Français en Égypte*, dont Bonaparte était le héros, et une grande comédie en vers sur Regnard ; enfin, sur trois romans historiques commencés, il avait écrit quelques mois avant sa mort : « A brûler après moi. » Nul doute que ces œuvres, s'il avait pu ou voulu les achever, n'eussent ajouté à sa gloire.

J'arrive à ce que j'appelle le *Journal du Poète*.

Alfred de Vigny me montrait quelquefois dans sa bibliothèque de nombreux petits cahiers cartonnés où il avait depuis longtemps jeté au jour le jour ses notes familières, ses *memento*, ses impressions courantes sur les hommes, sur les choses surtout, ses pensées sur la vie et sur l'art, la première idée de ses œuvres faites ou à faire. Et, quelques jours avant sa mort, il me dit : « Vous trouverez peut-être quelque chose là. » J'y ai trouvé l'homme tout entier. Il a écrit ici pour lui-même, non pas sans couleur et sans style, il ne pouvait, mais sans apprêt, avec une entière candeur. On l'y surprend dans sa parfaite ressemblance dans sa vive et haute originalité. Il y poursuit, sans souci du public, sans témoin que sa

conscience, un monologue intime plein d'intérêt. on a, en général, bien jugé l'écrivain ; on a estimé le poète à son prix; mais l'homme, si honoré qu'il soit, n'est pas encore bien connu. Est-ce une entreprise téméraire d'entr'ouvrir, en laissant lire dans son journal, la porte de ce religieux de la poésie et de l'art et de montrer ce qu'était au naturel Alfred de Vigny?

Rien, on le sait, n'est plus intéressant que ce genre de publication intime où l'on voit de tout près une figure d'écrivain célèbre qu'on n'a pu guère qu'imaginer d'après ses œuvres ou de sèches et inexactes biographies. L'intérêt est plus rare lorsqu'il s'agit d'un homme comme Alfred de Vigny, qui s'est retranché dans la solitude, connu seulement de quelques élus de son cœur. « Personne, a dit M. Jules Sandeau (1), n'a vécu dans sa familiarité, pas même lui. » L'observation, qui a fait sourire, ne manque pas de vérité. On peut l'accepter pour Alfred de Vigny malgré son tour épigrammatique. Ennemi de cette mêlée de relations banales si fréquentes de notre temps, comme des propos médiocres, indiscrets, vulgaires qu'elles engendrent, la familiarité avait pour lui quelque chose de trivial et presque d'ignoble par où elle le

(1) Dans son discours à l'Académie française, en réponse à Camille Doucet.

blessait. Ses amis ont connu le charme et l'abandon spirituel de son intimité; mais il est vrai qu'en général il s'enveloppait d'une haute réserve comme d'une armure d'acier poli contre les bas contacts des hommes, et je crois bien qu'il gardait encore son armure quand il était seul, pour se défendre de la familiarité de vulgaires pensées. Sa distinction manquait un peu de bonhomie? Soit. S'il y avait quelque excès dans ce goût du noble, dans ce respect de soi-même, il n'est pas à craindre que cette particularité de sa nature devienne contagieuse.

Ces notes révélatrices elles-mêmes ont gardé le grand air qui lui était naturel, et l'altitude de l'homme. Si on y cherche un intérêt anecdotique et commun, on ne l'y trouvera guère. Mais on n'y trouvera pas davantage d'attaque ou d'insinuation blessante contre personne, de ces flèches empoisonnées, traits de Parthe des mémoires posthumes. Il a pensé sans doute à M. Molé, quoiqu'il ne l'ait pas nommé dans sa pièce les *Oracles*, publiée depuis sa mort dans les *Destinées*; mais il espérait bien publier ces poésies lui-même, et je me souviens qu'un jour il me disait : « J'ai félicité aujourd'hui M. Guizot du dernier volume de ses beaux Mémoires ; mais je l'ai félicité d'abord d'avoir noblement publié ses Mémoires de son vivant. » Le

respect de soi-même a cela de bon qu'il nous maintient dans le respect d'autrui. Il écrivait dans une note du 31 décembre 1833 : « L'année est écoulée, Je n'ai pas écrit une ligne contre ma conscience ni contre aucun être vivant. » Il aurait pu signer cela chaque année de sa vie.

Ce qu'on recueillera dans ces mémoires de son imagination et de sa pensée, ce sont ses idées, se vues sur toutes choses : philosophie, politique, littérature ; ses doutes et ses convictions invariables, son esprit et son cœur, tout cela réfléchi dans ces notes éparses comme dans les morceaux brisés d'un pur miroir. Parmi ces fragments souvent exquis, il en est peu qui n'aient de la valeur, soit en eux-mêmes et par les idées qu'ils expriment, soit par le jour qu'ils jettent sur la physionomie du poète. Ses réflexions, en général, sont moins remarquables par l'absolue justesse, qui peut en être souvent contestée, que par la haute et profonde originalité, la finesse pénétrante, la poétique couleur ; et toujours s'y révèlent son esprit délicat, même quand il est un peu chimérique, et son âme fière, mais tendre ; attristée, mais douce, défiante du ciel silencieux autant que de la terre bruyante, toujours excellente et toute pure.

Sauf quelques notes à peu près indispensables, je n'ai mêlé à ces fragments intimes aucune réflexion :

ils portent en eux-mêmes leur meilleur commentaire, et l'avantage éventuel de souligner par quelques remarques critiques plus ou moins ingénieuses la pensée du poète n'eût pas valu pour le lecteur le dommage de l'interrompre.

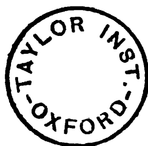
Qu'on ne se méprenne pas cependant. Ce n'est pas une œuvre de lui que j'ai prétendu donner, car alors je ne me serais pas cru permis d'y coudre même un chapitre préliminaire. Alfred de Vigny a mis le signet à l'œuvre signée de son nom après le volume des *Destinées*, et, pour obéir à ses intentions formellement exprimées, de même qu'il n'a voulu sur sa tombe d'autre éloquence que les larmes des cœurs fidèles, aucune préface, aucune étude de critique littéraire ne s'installera pour prendre sa mesure en tête des œuvres qu'il a destinées à la publicité. Aussi bien cette mesure, la plupart du temps, est celle de la bienveillance ou de la valeur du critique plutôt que celle de la taille de l'auteur, et la postérité, en présence de l'écrivain, prend bien ses mesures toute seule. Mais ici, je le répète, ce n'est pas un ouvrage d'Alfred de Vigny que j'ai voulu publier, c'est moins et beaucoup plus. Sauf quelques vers ajoutés à la fin de ce volume et qu'il eût réunis sans doute à ses poésies, s'il eût pu les revoir, c'est lui-même que j'ai donné, c'est lui se parlant à lui-même et ne faisant pas œuvre d'auteur.

C'est pour le faire mieux connaître, autant dire mieux aimer, que j'ai exposé au jour, sous ma responsabilité, devant ma conscience et devant lui qui me voit peut-être, ces fragments significatifs de cette sorte de mémoires de sa vie méditative. Il m'a semblé qu'il ne m'avait pas interdit d'y puiser avec discrétion dans l'intérêt des lettres et de sa pure renommée, puisqu'il me disait : « Vous trouverez quelque chose là. »

Si, comme je l'espère, on sent dans ces pages non-seulement un des poètes les plus rares, mais un des hommes les meilleurs de ce pays, d'une élévation que rehausse son scepticisme même ; — il écrivait : « L'honneur, c'est la poésie du devoir » et, de cette pensée exquise, il faisait la devise de sa vie ; — si l'on y est touché d'une sensibilité qui n'était pas seulement imaginative et intellectuelle : on lira le récit émouvant de la mort de sa mère, moment de détresse où il fut visité par les espérances religieuses ; si l'on y sent une bonté aimante qui lui faisait noter comme bonheurs à lui arrivés des choses heureuses survenues à ses amis, j'aurai publié quelque chose de plus rare qu'un poème ou un roman inédit d'Alfred de Vigny, j'aurai montré Alfred de Vigny.

Au surplus, j'ai déjà mieux qu'une espérance. Ces fragments, avant d'être réunis, avaient pour la

plupart déjà vu le jour ou au moins le demi-jour dans une Revue. Des journaux en ont reproduit quelque chose. Et ce qu'on en a pu lire, a causé une vive sensation. Je le savais bien, ô noble poète! que tu paraîtrais plus grand à ceux qui approcheraient de toi; j'avais le sentiment, cher et paternel ami, qu'en publiant ces notes frustes et pourtant si éloquentes, j'arrachais à la tombe quelque chose de ton génie, et, mieux encore, je faisais revenir comme l'ombre de ta belle âme!



JOHN LEMOINNE

JOHN LEMOINNE [1]

Dans quelques lignes de préface, l'auteur des *Études critiques* se borne à énumérer brièvement les sujets qui composent son recueil et qu'il avait traités pour la plupart dans le *Journal des Débats :* l'Esclavage aux Etats-Unis à propos des romans abolitionistes de mistress Beecher-Stowe, des Etudes sur le caractère anglais et quelques autres morceaux de critique contemporaine où la politique se mêle à la littérature. Il est impossible, on l'avouera, de se présenter avec plus de simplicité et de goût. Envelopper un recueil de menus articles dans d'énormes considérations, s'enfler soi-même dans une introduction emphatique où l'auteur a l'air

(1) *Nouvelles Etudes critiques et biographiques*, par M. John Lemoinne.

d'un ambassadeur venu en grande cérémonie haranguer le souverain public, notre ami John Lemoinne ne sait pas faire cela. Quand il court le monde tout seul, ce qui lui plaît beaucoup, ou avec un livre, ce qui le gêne davantage, il s'embarque lestement sans ajouter rien d'inutile à son léger bagage, et cela ne l'empêche pas d'aller loin. Il n'entend rien (quelle originalité!) à cet art fort à la mode et fort commode de se louer soi-même. Il ne dit même pas, et pourtant quel journaliste de ce temps-ci pourrait dire aussi justement, comme le poète :

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre!

mais tout le monde lui rend cette justice; on ne lui reproche qu'une chose, c'est de ne pas boire assez souvent. A cela il pourrait répondre : Je bois pour mon plaisir quand le cœur m'en dit, pour satisfaire ma soif, et non la vôtre. Je ne suis pas de ces heureux génies qui tirent de leur encrier autant de seaux d'encre que l'on voudra. Me prenez-vous pour un cheval de manége qui part et fournit son petit temps de galop dès qu'on claque de la langue, pour un orgue dont on n'a qu'à tourner la manivelle, une machine qui va toute seule jusqu'à ce que le grand ressort se brise? Je suis journaliste, non greffier. Je n'use pas

à écrire tous mes instants; j'en emploie d'aucuns à penser. J'ai mes nerfs, j'ai quelquefois envie de me taire; d'autres fois, ne devinez-vous pas que c'est le contraire, et que je suis obligé au silence, alors que j'aurais le plus envie de parler. Ajoutons pour notre collaborateur John Lemoinne qu'il est abolitioniste, peu disposé par conséquent à écrire comme un nègre. Que de bonnes gens se figurent volontiers qu'écrire est un métier tout comme un autre, et qui ne doit jamais chômer. On les rencontre. Eh bien! que faites-vous maintenant? Ils ont toujours la curiosité impertinente de savoir ce que vous projetez, même quand ils ont l'air d'ignorer le plus ce que vous avez achevé et publié. A un questionneur de cette grâce, Jules Janin répondait l'autre jour: « Ce que je fais: j'entre au *Journal des Débats.* » Votre livre a paru la semaine dernière; ils vous demandent si vous ne donnerez rien la semaine prochaine.

Ecrivain prime-sautier, le publiciste dont nous parlons écrit par boutades, aujourd'hui en veine d'expansion spirituelle, demain en veine de ne rien dire. Attendez sa fantaisie: il entrera ou rentrera tout à coup dans la lice, sa petite badine à la main, et vous entendrez alors un de ces agréables morceaux qu'il chante, en sifflant si bien, et qui font tomber les vieilles murailles.

M. John Lemoinne tient une place à part dans le journalisme contemporain. Ecrivain plein de physionomie, tout ce qu'il écrit est marqué à son coin. C'est, si l'on veut, un fantaisiste, un virtuose de la politique. Il jette dans le concert des disputes quotidiennes des trilles et des strettes moqueurs accompagnés de points d'orgue expressifs; mais ces variations spirituelles laissent toujours transparaître les motifs sérieux. Alfred de Musset a dépeint ainsi un certain Hassan :

Bien qu'il ne s'élevât qu'à quelques pieds de terre,
Hassan était peut-être un homme à caractère.
Il ne le montrait pas, n'en ayant pas besoin.
Sa petite médaille annonçait un bon coin.

Il était très-joyeux et pourtant très-maussade,
Détestable voisin, excellent camarade,
Extrêmement futile et pourtant très-posé,
Indignement naïf et pourtant très-blasé,
Horriblement sincère et pourtant très-rusé.
Vous souvient-il, lecteur, de cette sérénade

Que don Juan déguisé donne sous un balcon ?
Une mélancolique et piteuse chanson
Respirant la douleur, l'amour et la tristesse.
Mais l'accompagnement parle d'un autre ton,
Comme il est vif, joyeux !.....
....
Tout cela cependant fait un plaisir extrême.

Nous n'avons pas besoin de demander grâce au lecteur pour une citation de Musset. Ces citations-là on ne les trouve jamais trop longues. M. John

Lemoinne, j'espère, ne nous en voudra pas non plus si nous osons dire de lui qu'il a certains traits de ce fantasque Hassan. Lui aussi, il aime à chanter des chansons mélancoliques et graves sur un accompagnement moqueur. Et tout ce qu'il écrit fait un plaisir extrême. Point d'efforts, point d'arguments à *baralipton* et à *baroco*. Il n'est jamais pédant; il n'est pas plus savant qu'un homme du monde bien élevé; son érudition est à la portée d'un chacun, il n'a d'autres armes que le bon sens et l'esprit. De là son universel succès. Ironique et cavalier, grave et enjoué à la fois, comme ces comiques Anglais au visage sérieux, il a une manière de rire qui est à lui. Parfois, c'est du coin et du bout des lèvres, comme s'il avait peur de mordre dans ce qu'il dit, comme un dandy un peu gourmé. D'autres fois il s'échappe avec un abandon capricieux par-dessus toutes les règles de l'étiquette littéraire, et, si vous ne le trouvez pas alors assez classique, il vous tirera la langue. Nous l'avons dit, il répugne avant tout à ce qui n'est pas libre, à ce qui est ordonné et compassé. Il est de ceux (je le cite) « qui ont souvent l'envie irrésistible d'éternuer au milieu d'un sermon. » Ajoutez à cela quelques coquetteries d'attitude, où l'ennui, le dédain et même les petites sécheresses impertinentes n'ont pas peur de se montrer; seulement,

à travers ces façons de sceptique, ou plutôt de croyant fatigué, quelques beaux accents tout lyriques s'échappent çà et là comme des jets de flammes; on sent alors sous l'ironie la poésie refoulée, et sous le masque railleur un cœur plus sérieux que celui de don Juan. M. Lemoinne ne rit jamais de ce qui est honnête; pour lui comme pour le héros de la pièce nouvelle de M. Emile Augier, l'honnêteté, c'est l'orthographe, et peu de gens la mettent comme lui.

Qu'on relise, pour avoir un échantillon de sa belle humeur, l'article mordant qu'il intitule *Grandeur et Décadence de la Langue française,* à propos du nouveau diapason qui força les ténors aussi à baisser le ton. Comme il s'amuse de cette frénésie avec laquelle chez nous on poursuit l'unité en toute chose! Passant spirituellement du chant à la parole, il arrive à regretter le temps où la presse et la parole du monde s'accordaient au diapason de la France, et d'une publication de M. Louis Blanc en anglais induit hardiment que le français va cesser d'être la langue privilégiée. De plus en plus, si on l'en croit, la pensée s'incarnera dans l'idiome où elle respire le plus librement, c'est-à-dire dans l'idiome anglais. Il est impossible de tirer plus agréablement une conclusion plus désagréable d'abord pour tous les Français en retard qui vont être

obligés d'apprendre l'anglais, et ensuite pour les autres Français qui savent l'anglais parfaitement.

Qu'on ne s'y trompe pas cependant : l'auteur des *Nouvelles Etudes*, tout en admirant de tout son cœur les institutions libres de nos voisins qu'on n'empêchera jamais, eux, dit-il, de chanter faux, n'est pas un Anglais quand même. Il faut convenir qu'on abuse un peu du plaisir de nous proposer ou plutôt de nous opposer nos alliés pour modèles. M. John Lemoinne connaît bien leur patriotisme égoïste et jaloux dont s'empreint jusqu'à leur religion et leur Dieu, auquel, écrit-il, ils donneraient, s'ils le pouvaient, un uniforme, l'habit rouge, les couleurs du gouvernement de Sa Majesté. Une notice sur Wellington, cet Anglais suprême, et quelques réflexions pénétrantes à propos d'un ouvrage remarquable de l'Américain Emerson, forment dans le volume de M. John Lemoinne l'étude la plus curieuse, la plus vraie, la plus complète qu'on puisse lire, si l'on veut connaître le caractère de nos redoutables amis. On dirait de l'essence d'Anglais dans une petite fiole.

En général, l'auteur, sans jamais être douteux ni obscur, aime à abréger sa pensée. Les longs développements lui font peur. Il s'envole rapidement, il revient aussi vite à terre. En quelques pages il a tout dit, charmé d'avoir fini. On trouve dans le

volume qui nous occupe un roman d'un quart d'heure. Le critique s'en excuse en disant : Il est si petit ! On le trouvera justement trop petit. Elle est charmante cette jeune fille de Dieppe qui est en train pourtant de se coiffer du vilain bonnet de sa patronne sainte Catherine. Elle est charmante, rêvant au bord de la mer, les yeux fixés à l'horizon, « regardant toujours ce qu'on ne voit jamais. » Mais voilà justement un homme fait exprès pour elle, et jeune de cœur en dépit de ses airs blasés. Quelle jolie promenade ces jeunes gens, tout à l'heure inconnus l'un à l'autre, font ensemble le long des falaises pleines d'air et de soleil ! Pourquoi avez-vous été si pressé de finir ? Au terme de la promenade, Catherine, désespérant d'épouser son beau cavalier, se jette tout à coup dans la mer et se noie. Ce dénoûment tragique est trop inattendu pour être vraisemblable. Je conviens qu'il est bien flatteur pour Dominique ; mais en quelques heures avait-il eu le temps de se faire adorer à ce point et de désespérer ce cœur jusqu'à la mort ? On dirait que le commencement de l'histoire est vraie ; le reste n'a pas dû se passer ainsi. Non, cette aimable jeune fille n'a pas été si pressée de voir le fond des mers, elle n'a pas exécuté cette chute mortelle, ou bien avouez que vous l'avez poussée pour faire une réputation à Dominique !

En fait de romans, le meilleur qui soit sorti de la plume de M. John Lemoinne, c'est celui qu'il a écrit, on peut le dire, en collaboration de madame Beecher Stowe sur les esclaves de l'Amérique. Pour ceux qui notent au fur et à mesure l'histoire littéraire du temps, il est impossible de séparer le pathétique récit de madame Stowe de l'impression produite en France par les articles du *Journal des Débats* où M. John Lemoinne racontait à son tour, en la commentant, cette évangélique « Marseillaise. » Nos Etudes, dit l'auteur dans sa préface, pourraient être présentées comme nouvelles, car ceux qui les avaient lues les ont sans doute oubliées. Non, on n'a pas oublié les articles sur l'*Oncle Tom*. On peut oublier ce qui a fait sourire, on n'oublie pas ce qui a fait pleurer. M. John Lemoinne avait dérobé ce jour-là ces baguettes mystérieuses avec lesquelles les femmes, il leur fait ce compliment, ont le privilége de deviner les sources cachées d'où jaillissent les larmes. C'est dans des articles semblables qu'apparaît le mieux le fonds élevé et généreux de ce talent. On y reconnaît que cette plume brillante de notre ami n'est pas un vain instrument de parade, mais une bonne et vaillante épée dont la pointe aime à chercher l'injustice, dont la garde reste tournée du côté du faible et de l'opprimé. M. Lemoinne a prédit éloquemment la

fin et l'expiation prochaine de cette institution plus cruelle encore que les hommes, qui s'appelle l'esclavage. Et voilà que l'heure semble venue! Les prévisions de notre collaborateur se sont plus d'une fois confirmées d'une manière remarquable. C'est parce qu'il n'a pas seulement à un haut degré le sens politique, mais le sens moral, et que personne plus que lui n'a confiance dans le triomphe définitif des lois de la conscience qui ne trompent jamais. C'est au nom de ce sens élevé qu'il se sépare avec courage, quand il le faut, de ses meilleurs amis, et qu'il se sépare au besoin de lui-même, je veux dire de ces préjugés d'origine, de ces préventions d'éducation auxquels personne n'échappe entièrement. La tolérance religieuse n'a pas de plus courageux défenseur. Il croira de même rester bon chrétien tout en déclarant mort ce qui est mort, refusant de tenir le vivant attaché au cadavre, de confondre ce qui est distinct, d'écraser l'humanité sous la religion, mettant non le présent, mais l'avenir au-dessus du passé.

Ce vif sentiment de la vie et du progrès, de la liberté et de la justice, circule comme un courant généreux dans les divers articles de M. John Lemoinne, il leur donne leur seule unité, et le seul diapason sur lequel il règle naturellement les variations de son humour, les caprices de son esprit

tout français. C'est pour ce sentiment surtout que j'aime à le louer. C'est par lui que ces pages, d'une physionomie si vivante, ont toute chance et sont dignes de vivre; car si, quelque chose de nos pensées mérite d'être recueilli, ce sont celles qui ont visé le bon droit, qui se sont allumées pour la liberté et la justice; quand même, dans nos illusions persistantes, comme la jeune fille cherchant le bonheur à l'horizon, nous aurions regardé toujours ce qu'on ne voit jamais!

VICTOR DE LAPRADE

VICTOR DE LAPRADE [1]

« Les voix du silence, » hélas ! le plus souvent, ce sont les seules qui répondent aux livres des poètes dans ce moment de notre âge. Les beaux vers, à moins d'avoir, comme ceux de M. Ponsard, le prestige de la scène, éveillent tout au plus un léger murmure de sympathie. Je ne parle pas du bruit que peut faire un livre pendant huit jours, dans quelques cas particuliers, si le nom s'impose, si les vers bons ou mauvais détachés du recueil s'étalent à l'avance dans les colonnes de tous les journaux tit re de primeur, et si l'éditeur, intéressé à sonner la cloche, n'épargne pas ses frais d'annonces et de fanfares.

La muse... Quel mot vient ici sous ma plume ?

(1) *Les Voix du silence*, poèmes.

La muse, la lyre sont des vocables démodés. Les expressions mêmes par lesquelles la poésie s'affirmait sont presque ridicules aujourd'hui, et ne serviraient qu'à faire prendre la fuite au lecteur qu'on ne monte plus sur ce ton-là. Il faut changer ces façons de parler et toutes celles qui sentent leur idéal. Il ne faut plus dire ; « Pégase ; » il faut dire « Le cheval. » A la bonne heure ; on comprend cela, et cheval fait penser à *Gladiateur*. Je n'ai jamais beaucoup aimé « les flammes » et « les délires » d'autrefois, et je ne les regrette pas. Ils exprimaient pourtant la passion et l'enthousiasme poétiques. Qui oserait s'en servir aujourd'hui ? Lamartine même ferait sourire.

Le critique, à son tour, se sent fort empêché, et d'autant plus qu'il est plus initié ou plus sensible seulement à cet art délicat, plein de mystères, si doux et si puissant, du poète. La besogne ingrate de parler au public de ce qui n'a point l'air de l'intéresser ! L'entretenir d'un volume de vers ! Que lui importe ? Ne va-t-on pas faire sur lui l'effet que produisait une pièce de théâtre sur le villageois allant au spectacle pour la première fois ? Dès le lever du rideau, et aux premiers mots de l'exposition : Allons-nous-en, dit-il à sa femme ; ces gens-là parlent de leurs affaires : cela ne nous regarde pas.

J'exagère peut-être. Il faut bien que je m'excuse pour avoir tardé si longtemps à acquitter la dette de la critique envers un des poètes les plus considérables de ce temps-ci. Heureusement M. V. de Laprade est de ceux qui peuvent le mieux attendre. *Les Voix du Silence* sont une nouvelle moisson de nobles vers et d'austères pensées due à l'auteur de *Psyché* et des *Poèmes évangéliques,* des *Symphonies* et des *Idylles héroïques,* sans compter ces satires politiques qui lui ont fait perdre une chaire et ont ajouté du lustre à son fauteuil.

La politique cette fois, et c'est tant mieux, est à peu près étrangère au nouveau recueil de M. de Laprade. Oui, c'est tant mieux. Qu'il y ait un politique caché sous le poète et qu'on le sente, pourquoi non? mais à la condition qu'il ne lui nuise pas, ce qui arrive trop souvent. Hormis ces cas rares où, en tirant son chant du plus profond de son âme et de sa conscience, on exprime les souffrances, les révoltes, les passions de tout un peuple (on peut pousser alors un cri immortel), hormis ces cas, on fausse aisément la note quand on fait de la poésie de combat, et au bout de peu de temps on est tout étonné de voir que la satire souvent courageuse qui avait eu tant d'éclat, fait tant de bruit, est oubliée, ensevelie à jamais. Née avec les circonstances, elle est morte avec elles. Elle est

tombée dans les limbes où sont allées, feux d'artifice éteints, les odes de sacre et de baptême. Sans doute, l'élévation du talent de M. de Laprade le préserve de certains écarts. Tout récemment un journal a publié de lui une ode à la fois élégiaque et satirique sur les arbres menacés du Luxembourg. Les arbres ont toujours bien inspiré M. de Laprade, et ils lui ont fourni cette fois une de ses pièces les plus éloquentes. Eh bien! je crois cependant que le temps (je ne parle plus du journal) en fera tomber une ou deux strophes dont l'accent trop âpre, le courroux un peu enflé, comme si le poète était content d'avoir un nouveau sujet de colère, ôtent au sentiment de sa vérité.

J'aime mieux la région sereine où nous transportent *les Voix du Silence.* Que sont-elles, ces Voix? Ce sont celles qui ne parlent qu'à l'âme et ne font pas de bruit aux oreilles. C'est la voix de la nature, c'est la voix des bluets cachés dans les blés, des bois murmurants, des grands lacs taciturnes,

> Les paisibles esprits des chênes et des roses.

C'est ce que le cœur nous dit, avec ses battements, quand il pense à sa souffrance ou à son rêve. C'est aussi la voix que le poète prête aux

douleurs muettes des martyrs, des opprimés, des exilés; ce sont tous les soupirs rassemblés de l'âme et de la nature. C'est la plainte des jours passés, c'est la chanson des jours à venir. En un mot, au-dessus des misères, des passions personnelles, des incertitudes et des luttes du jour, assez près pour ne pas les oublier, assez haut pour les dominer, le poète ici est dans les régions mêmes de la poésie. Il appelle cela lui-même *la Trève de Dieu*, dans la pastorale vraiment épique qui ouvre son recueil.

Qu'il est bon d'écouter, au sortir des querelles,
Ces mille voix des champs, si bien d'accord entre elles,
D'entendre la nature au pied de son auteur!

Et pour goûter mieux cette nature, il ne va pas seul, il emmène avec lui ses enfants.

Qu'on soit libre et joyeux! Allons, mes bien-aimés,
Lisez dans le printemps : les livres sont fermés!

Il gravit avec eux le sommet d'une montagne du Forez, où le soleil dévore un reste de neige. Et là, sur cette cime, transportés par la beauté du spectacle, parcourant d'un long et tendre regard la plaine natale étendue à leurs pieds, père et enfants se mettent à genoux, priant Dieu pour les morts, pour les vivants, pour cette terre, leur patrie, toute remplie de leurs espérances, de leurs souvenirs, de leurs amitiés. Dans cette poésie, comme ailleurs,

M. de Laprade a rendu admirablement l'impression de calme et de force que laisse l'œuvre divine. C'est à l'amour des champs, c'est à la source cachée dans les bois que le poète demande de le tremper et de le rendre invulnérable pour la bataille de la vie. C'est la nature qui conseille et qui apaise son âme religieuse.

L'homme ne trouble ici ni le lieu ni toi-même ;
Là, point d'esprit rebelle et d'hôtes querelleurs.
Mets ton âme au niveau de ce calme suprême,
Sois docile à ton Dieu comme l'onde et les fleurs.

Bénis la volonté que les astres bénissent,
Qui meut tant de soleils dans un même concert,
Et qu'en ton propre cœur ses décrets s'accomplissent,
Ainsi que tu les vois s'accomplir au désert.

Pourquoi d'un œil chagrin scruter le fond des âmes,
Et faire un crime au ciel des vices d'aujourd'hui ?
Est-ce à toi de juger si d'autres sont infâmes ?
Juge ton propre cœur : tu n'as droit que sur lui !

Voilà des vers qu'on peut citer. La pensée est haute : l'expression se moule forte et simple sur la pensée. Et l'on sent bien qu'il ne suffit pas de bien faire les vers et de connaître tous les secrets de l'art poétique pour en écrire de pareils. Il y en a beaucoup de cette valeur dans *les Voix du Silence*. Le poète a évoqué quelque part celle de Corneille, et vraiment, par instants, c'est lui, c'est son esprit qu'on entend.

Au soir d'un de ces jours pesants où l'ennui et

les sombres pensées envahissent l'âme qui perd son ressort et se décourage, le poète tire Corneille de sa bibliothèque comme on détache une vieille épée d'une panoplie. Il lit *Horace*, *Polyeucte*, et comme il va fermer le livre, voilà que, dans l'ivresse de son émotion, il croit voir le maître vivant, debout devant lui, il entend parler le grand Corneille. L'immortel poète lui reproche sa défaillance, le console, le relève, le rend tout entier au devoir et à l'honneur :

Honte au mol historien, au poète frivole
Dont toute la vertu se dissipe en parole,
Qui s'exalte en son livre et qui s'abaisse ailleurs,
Et qui ne vaut pas mieux que ses vers les meilleurs !

On t'a dit que notre art, pareil à l'art des femmes,
Est chargé d'assoupir et d'enchaîner les âmes,
D'étouffer sous des fleurs les courroux généreux
Et d'orner les loisirs et l'ennui des heureux.
La perle, assurent-ils, naît d'une maladie ;
Et c'est des cœurs malsains que sort la mélodie.
Et pour eux le chanteur est le plus accompli
Qui sait mieux leur verser la folie et l'oubli.
Ah ! s'il faut qu'un poison coule au lieu d'un remède
De la source où buvaient Rodrigue et Nicomède,
Si vous rabaissez tous au métier qui prévaut
Cet art sacré des vers que j'ai porté si haut...
Comme les tréteaux vils sous une danse obscène
Croulent les blocs d'airain dont j'ai fait votre scène,
Et ce mâle français qu'on ne veut plus savoir,
Langue de la raison, de l'honneur, du devoir !
Toi, retiens ce conseil de notre tête-à-tête :
On n'est qu'un baladin et non pas un poète,
Quand, des grâces d'un vers gémissant ou moqueur
On a charmé l'esprit sans agrandir le cœur ;

Quand plus haut dans la force et vers le bien qu'on aime
On n'a pas emporté ses lecteurs et soi-même...
Quand jamais on n'osa, tout seul, en plein soleil,
De la vigueur d'un acte appuyer le cousecil.

Un des caractères principaux de la poésie de M. de Laprade, c'est justement ce sentiment si haut et si virilement exprimé dans ces derniers vers de la dignité de la poésie et des devoirs du poète, qui n'est tout à fait grand que lorsqu'on sent une belle âme battre dans ses beaux vers. Non, si vous n'avez pas un cœur généreux, un cœur ouvert à l'amour et à la pitié, capable aussi de ces haines de Molière, de

Ces haines vigoureuses
Que doit donner le vice aux âmes vertueuses,

sensible aux joies comme aux blessures publiques de l'honneur et de la liberté; si vous n'êtes pas capable d'un acte courageux; si vous ne savez pas souffrir pour une chère cause l'abandon, la pauvreté, le mépris des sots qui la suit; si vous ne travaillez pas l'honneur de votre vie et la pureté de votre nom comme vous faites vos vers, vous n'êtes pas le Poète!

La pièce la plus considérable, — tout un poème, — dans le recueil qui nous occupe, est intitulée la *Tour d'ivoire*. Dans cette tour mystique, où l'on voit l'invisible, où l'on boit au saint Graal, un chevalier trouvère, armé de sa harpe et de son

épée, a juré de monter. La route est périlleuse, hantée par les nécromans et les mauvais esprits. Un ermite prudent revenu du voyage cherche à l'arrêter devant les dangers et le vide de l'entreprise. Il va pourtant, le preux amant de l'idéal, il s'engage dans la forêt ténébreuse, et, pour son premier exploit, délivre une jeune pastourelle assaillie par d'immondes brigands. Il poursuit alors son chemin, en emportant un talisman suprême : l'amour. A cœur aimant, rien d'impossible. En vain les lutins et les gnomes impurs lui chantent à l'oreille le plaisir et la volupté; en vain l'enfer suscite ses monstres, lui barre la route avec ses dragons et ses hydres, ses géants et ses fantômes, et ses sirènes plus dangereuses encore : le chevalier escalade les nues, et il arrive enfin au donjon sans tache, à la Tour d'ivoire. Jardins féeriques, fleurs qu'on ne voit nulle part, chants, lumières et parfums célestes, tout est enchantement dans ce manoir surnaturel. Et dans la fée, reine de ce séjour divin, le chevalier reconnaît l'humble bergère qu'il a sauvée; leurs deux belles âmes se confondent dans un hymne d'amour et s'enivrent ensemble d'infini. C'est la joie! Est-ce le port? Non, il faut reprendre la lance et le bouclier,

On touche à l'idéal ; on ne l'habite pas.

Il faut combattre encore, toujours, jusqu'à la mort. L'amour n'arrive au but qu'en la traversant. Et le bon chevalier quitte l'enivrant jardin et rentre dans la vie peuplée de monstres. Mais chaque fois qu'il met la main sur son cœur. — le poète catholique a placé là un rosaire, — il revole en un moment à la Tour divine et revient consolé.

Ici encore on reconnaît la haute inspiration de M. de Laprade. L'allégorie refroidit pourtant et couvre comme d'une brume les beaux vers dont ce poème est plein. On y voudrait plus de chaleur et quelquefois plus de clarté. Je ne goûte pas non plus beaucoup les stances légères de poésie amoureuse que l'auteur a tentée. Dans cette entreprise, ses vers saccadés, plus sautillants que légers, ressemblent à des efforts de cygne. Ce genre et cette allure qu'il a essayés en d'autres pièces de son recueil ne me paraissent pas lui convenir. Il n'est pas fait pour la chanson d'avril et d'amour, pour traduire les voix brûlantes des sylphes et des lutins. Son vers naturel est l'alexandrin : c'est ce vers à grande envergure qui drape le mieux sa pensée noble et sévère, mais où manquent un peu le sourire et le soleil. Cette pensée habite aussi une tour, sur les sommets, et s'abaisse vers le monde avec une virile mélancolie qu'agite parfois

un souffle indigné. Sa voix résonne, comme le cor au fond des bois, vibrante, mais triste. On a reproché à l'auteur de les fréquenter, ces bois, plus volontiers que les hommes. Cependant, c'est à leur solitude sacrée qu'il doit sa vertu de poète, et, comme il l'a osé dire,

Son vers âpre et nerveux, vêtu de fer et d'or.

Chaque fois qu'il revient à eux, fuyant le monde profane (voir le *Retour aux Alpes)*, il est vraiment inspiré. On dirait que l'âme robuste des chênes se mêle alors à celle du poète pour donner un charme austère à ses vers. Qu'il reste donc dans son domaine. Qu'il n'essaie pas, même par accident, de faire danser sa Muse, une Vestale d'une beauté marmoréenne, un peu roide dans sa robe à longs plis; mais qu'il la promène toujours sur les sommets d'où il a rapporté cette fois *les Voix du Silence,* fleurs chastes, et qui ont sans reproche, pu garder un peu de neige, puisqu'elles ont été cueillies sur les cimes.

OCTAVE FEUILLET

OCTAVE FEUILLET [1]

M. Octave Feuillet, le dernier élu de l'Académie française, a voulu lui payer sa bienvenue. Le discours du nouveau récipiendaire n'est pas encore prononcé, et voilà déjà que son avoir littéraire s'est accru d'un nouveau roman, l'*Histoire de Sibylle*. Ce livre, j'en dirai mon avis très-franchement, mais je puis dire tout de suite qu'il est assez remarquable pour justifier une fois de plus le choix de l'Académie.

Le vermillon éclatant de Salammbô a nui un peu à la physionomie moins haute en couleur de Sibylle. Que vouliez-vous que fît contre la prêtresse éblouissante de Carthage, dont les boucles d'oreille, ô merveille ! suintent des larmes d'ambre

(1) *Histoire de Sibylle.*

comme une fontaine intarissable, que voulez-vous que fît contre elle cette petite princesse, « distinguée, intéressante et malheureuse, » l'héroïne du roman de M. Feuillet? Qu'elle mourût? C'est ce qui lui arrive, dans le roman, comme à Salammbô elle-même dans le poème si curieusement travaillé de l'heureux M. Flaubert, loué par M. Cuvillier-Fleury, critiqué trois fois par M. Sainte-Beuve, son ami, qui le trouve plus fatigant qu'ennuyeux, mis par son maître, M. Théophile Gautier, à côté d'Homère. Toutes deux meurent, à cette différence près, que Salammbô nous paraît assez peu vivante pour que son trépas nous laisse indifférents, tandis que Sibylle, quand elle meurt, est pleurée. Elle reste dans les souvenirs, non-seulement de M. de Chalys qui lui survit, mais de quiconque lit son histoire, l'y voit grandir, aimer et mourir. Qu'on lui donne tort ou raison, on la plaint; en tout cas, on peut épiloguer sur elle, discourir d'elle comme d'un être qui a porté un cœur dans sa poitrine.

Pour ma part, et pour épiloguer à mon tour, je ne trouve Sibylle ni parfaitement sensée, ni parfaitement amoureuse. Si l'auteur qui nous a tracé son portrait est de cet avis, s'il n'a voulu nous représenter qu'une exception digne d'intérêt et de curiosité dans cette jeune fille arrêtée par elle-même

dans sa passion et dans son bonheur devant une barrière théologique, j'accorde qu'il a développé cette étude d'une âme romanesque avec une charmante adresse. J'accorderai de même que les scrupules de Sibylle partent d'une âme noble. Mais si l'auteur, comme semble l'indiquer le soin avec lequel il a caressé ce personnage, veut nous proposer Sibylle pour modèle, nous la donner comme un idéal, surtout comme un phénomène dans la hiérarchie des créatures intelligentes, je crains qu'il ne s'abuse. « Ma chérie, lui dit M. de Férias, — jusque-là il ne l'avait interrompue (l'auteur fait de même) que par des caresses et des sourires, — vous voulez toujours monter sur le cygne. Vous voulez l'impossible. » Monter sur le cygne, cela vaut mieux que de jouer comme la prêtresse de Tanit, avec le serpent. Toutefois, briser sa vie et celle de qui vous aime pour cette fantaisie du cygne, c'est-à-dire de l'impossible, n'est pas la marque d'un équilibre parfait de l'intelligence et de l'imagination.

Qui est-ce, Sibylle ?

Sibylle est une orpheline élevée à la campagne, au château de ses grands parents, deux aimables vieillards le marquis et la marquise de Férias. L'auteur nous décrit avecune complaisance minutieuse l'enfance précoce de Sibylle, son intelli-

gence rapide et naturellement élevée, la bonté délicate de son cœur, sa volonté un peu impérieuse, mais bienfaisante, la vivacité, je dirai plutôt la susceptibilité de son imagination. Sa philosophie prématurée en remontre à son curé, lui oppose à dix ans des objections embarrassantes.

Choquée des puérilités d'une dévotion étroite, mise en défiance par les habitudes un peu trop épicuriennes de l'abbé, qui contrastent avec l'idée exaltée qu'elle s'est faite d'un serviteur de Dieu, Sibylle se sent incrédule et refuse de faire sa première communion. Un trait de dévouement de l'abbé exposant sa vie pour sauver des naufragés le transfigure à propos à ses yeux, lui persuade que la vraie foi peut seule inspirer de pareils dévouements, et la reconquiert à la religion de ses pères. Non-seulement elle apprend alors le catéchisme, mais elle l'enseigne. Elle convertit à onze ans sa digne gouvernante, miss O'Neill, femme excellente et distinguée qui n'avait pas besoin de changer de religion. A cette conversion, aucune raison plausible, à moins peut-être que l'auteur, en cet endroit de son récit, n'ait jugé le moment opportun pour réparer sa hardiesse d'avoir imaginé une Irlandaise protestante.

La seconde partie du roman nous montre Sibylle à Paris chez ses aïeuls maternels, le comte et la

comtesse de Vergnes, deux vieillards moins corrects que les premiers. Il s'agit de marier Sibylle. On devine qu'elle sera difficile, et, par les jeunes gens qui courent, et qui n'ont rien de tranché que la raie au milieu de la tête, elle a vraiment bien raison. Un jour enfin son cœur parle. Un peintre, homme du monde, jeune et déjà célèbre, et de plus aimé déjà de deux jolies femmes à la fois, le comte Raoul de Chalys est l'heureux mortel qui a su toucher la fière et délicate mademoiselle de Férias. Raoul est noble, loyal, courageux, tout à fait digne de Sibylle. Par malheur il est atteint de la maladie du siècle, l'incrédulité. Il ne croit pas, et il a le tort, en pleine table et avant que les domestiques soient sortis, de le déclarer assez brutalement. Cette profession d'athéisme est un coup de foudre pour Sibylle. Sa piété se révolte, elle renonce sur-le-champ à Raoul, et, convaincue, dit-elle, qu'un homme étranger à toute croyance religieuse et morale, — Sibylle confond la religion et la morale — ne peut lui offrir qu'un amour précaire, un bonheur sans sécurité, elle retourne s'ensevelir à Férias. Raoul, amoureux, l'y poursuit. Elle résiste à ses entreprises passionnées, lui à ses obsessions pieuses.

Les émotions concentrées et un refroidissement à la suite d'une excursion nocturne conduisent Si-

bylle au tombeau. Elle a la consolation de mourir spirituellement unie à Raoul qui, dans un transport d'amour, a enfin communié d'idée avec sa mystique fiancée et s'est écrié: Oui, je crois, je crois que vous êtes un ange immortel!

Puisqu'il était capable d'enthousiasme et d'amour, pourquoi n'a-t-il pas jeté plus tôt ce cri si naturel de la part d'un amoureux et que lui arrachent pourtant en fin de compte, non les raisons de Sibylle, mais sa tendresse pour elle et la terreur qu'il a de la perdre? Il est si naturel à l'amour qui se sent infini de se croire immortel! Voilà d'abord ce qu'on peut se demander et ce qui étonne de la part de Raoul.

Et Sibylle, elle, pourquoi avoir flétri à plaisir son bonheur par une pensée haute, mais étroite? Elle montre un grand empire sur elle-même, une grande force de volonté; mais elle a gardé la volonté enfantine et déraisonnable qui lui faisait, toute petite, pousser des cris aigus, trépigner et frémir de tout son corps, parce qu'on refusait de lui faire faire le tour de l'étang à cheval sur un cygne. Elle veut ce qu'elle ne doit pas vouloir, étouffer une raison virile en la serrant entre les pages de son catéchisme, elle veut ce qui est impossible, ce qui est injuste. Comment Sibylle, elle, a-t-elle été convertie au catholicisme? Par

un trait d'héroïque dévouement. Ce n'était pas d'une logique invincible; eh bien! au moins qu'elle attende que Raoul soit mis en situation d'en faire autant que l'abbé. Si l'auteur lui en avait fourni l'occasion, on devine, au caractère enthousiaste et généreux qu'il lui prête, comment il se fût conduit. Sibylle aurait vu que la religion, encore moins une religion particulière, n'inspire pas seule ce qui est noble et grand. Raoul eût à son tour converti Sibylle, je veux dire qu'elle aurait repris confiance dans celui qu'elle aime, et n'aurait plus redouté de chérir en lui un esprit des ténèbres. Ajoutez que Raoul n'est pas un athée dans la dureté du mot. Raoul n'est pas Gondrax, le savant glacé. Si Gondrax, lui, eût pu être aimé de Sybille, l'opposition des deux caractères eût expliqué ces répugnances empoisonnant l'amour et amené de naturels et intéressants conflits. Mais Raoul et Sibylle, ce sont deux natures du même ordre, l'une affirmant les choses religieuses, l'autre ayant respiré l'air du temps, tombée dans le scepticisme au contact des misérables réalités de la vie autant que par des considérations métaphysiques, révoltée plutôt qu'incrédule, son ami Gondrax le lui dit, doutant, mais doutant avec une tristesse préoccupée, avec la recherche sincère, qui est encore un hommage à la divinité invisible, et, qui sait? plus agréable

peut-être au dieu caché que la confiance endormie des fidèles. Elle n'a pas le sentiment et le respect de la pensée libre, mademoiselle de Férias. Elle doit pourtant comprendre tous les doutes, puisqu'elle les a éprouvés elle-même dès l'âge de douze ans. Il faut bien l'avouer, le développement de son intelligence ne répond pas tout à fait à ces précoces commencements ni à l'idée que l'auteur semble avoir voulu nous en donner. Que répondrait-elle, et ne saurait-elle comprendre ce langage, si Raoul, qui ne lutte guère que d'obstination avec elle, lui disait, pourvu que ce ne fût pas dans une église où l'on s'étonne que Sibylle l'écoute et lui réponde tout haut : « Sibylle, vous n'avez pas de confiance en moi parce que je ne crois pas en votre Dieu. La morale et la religion, si elles se touchent, sont deux choses, et vous les confondez. La religion elle-même n'est pour vous qu'une seule religion, un symbole particulier qui renferme tout. Que ce flambeau qui vous éclaire vacille un jour dans votre conviction, qu'il s'éteigne un jour, adieu aussi ce jour-là votre morale. La morale, Sibylle, a pour base quelque chose de plus solide qu'un dogme, une ancre plus sûre que la foi ; elle ne s'appuie pas seulement sur les mystères surnaturels, elle a pour révélation la conscience, cette lumière qui illumine toute créature humaine venant dans ce monde. Elle ne dépend pas

de l'opinion qu'on peut avoir sur les récompenses et les châtiments futurs, sur la vie éphémère ou l'immortalité de l'âme. Les espérances religieuses sont la consolation de l'affligé et l'espérance du juste. Heureux qui a la foi! Ce bonheur m'est refusé, mais j'ai de l'honneur et de la charité, et je vous aime! » Sibylle trouve que ce n'est pas assez. Elle a peur que Raoul ne soit damné et craint de monter toute seule au Paradis. Eh bien! si elle aime, plus celui qui a passionné son cœur est éloigné du Dieu nécessaire qu'elle croit posséder, plus elle doit le plaindre, et, au lieu de le fuir, s'attacher à lui pour travailler avec anxiété à ce cher salut. Saint Paul d'ailleurs n'a-t-il pas dit lui-même : «Si une femme fidèle a un mari qui ne soit pas du nombre des fidèles, qu'elle ne le quitte point, car le mari infidèle est sanctifié par la femme fidèle... Que sais-tu, femme, si tu ne sauveras point ton mari? » Mais dût Sibylle échouer dans cette tâche et perdre sa vie, elle ne s'en repentira pas, si elle aime. Emportée par l'Ange rebelle, Eloa s'écrie :

Seras-tu plus heureux, du moins? Es-tu content?

Voilà le cri de l'amour. Les scrupules de la conscience dévote de Sibylle sont plus forts que tout le reste. On dirait d'une sœur de la fiancée du *Jeune homme pauvre*. L'une craint de ne pas

être aimée pour elle-même; l'autre de ne pas être assez aimée en Dieu. L'élévation et l'énergie du caractère ne leur manquent ni à l'une ni à l'autre; ce qu'on voudrait à toutes deux, c'est plus d'abandon, plus de naïveté et d'amour.

Avec tout cela, on s'attache à Sibylle, et elle reste sympathique, non pas tant parce que l'auteur s'est plu à l'orner de toutes les vertus, que parce qu'elle est elle-même victime de sa chimère entêtée, qu'elle sacrifie héroïquement ses plus tendres espérances à des scrupules qui ne sont pas communs et dont la source pure ne peut sortir que d'une âme bien née. Un critique aimable et délicat, un penseur spiritualiste (1), a rendu justice aux tendances idéales du nouveau roman de M. Feuillet. J'ai cru utile de montrer ce que le livre laisse à désirer, malgré l'excellence des intentions, et par où les pensées hautes de mademoiselle de Férias me semblent pécher en largeur. Demandez, jeunes filles, que celui que vous aimez soit homme d'honneur et vous aime; n'exigez pas qu'il pense comme vous, mais qu'il pense.

Nous ne doutons pas qu'on puisse juger autrement que nous l'idée qui a inspiré l'œuvre de

(1) M. Caro.

M. Feuillet. Heureusement nous ne rendons point d'arrêts. Et, en tout cas, nous ne refuserons pas à l'auteur cette justice qu'il y a peu de romans, même parmi les meilleurs, qui offrent, comme celui de Sibylle, une idée sérieuse à discuter.

D'autres figures sur le second plan sont très-heureusement touchées. Le savant matérialiste qui définit l'amour comme je l'ai vu défini dans Proudhon : « L'amour pur n'existe que chez les animaux, car ce n'est que là qu'il est dégagé d'imagination, » et qui, n'ayant rien où se retenir, meurt foudroyé par un amour déçu, comme un taureau traversé par une épée; madame de Beaumesnil, la méchante bigote; le bon curé, ramené à l'austérité par Sibylle, et réduit après son café au *Gloria in excelsis;* M. de Vergnes, un brillant père prodigue, et la charmante petite comtesse, innocence arrêtée au bord du précipice, et qui sort victorieuse de la « crise; » la petite cousine, qui a causé la mort de Gondrax et se traîne éperdue et passionnée aux pieds de Raoul, une vraie amoureuse celle-là; tous ces personnages vivent dans le roman de M. Feuillet et en varient l'intérêt sans détourner l'attention des deux figures principales. Soit que l'auteur parle ou qu'il fasse parler ses personnages, il garde ce style élégant, délicat, discrètement pathétique,

féminin sans être efféminé, qui a conquis les cœurs.

Les jaloux de M. Feuillet, et il a assez de succès pour en compter beaucoup, cherchent les qualités opposées à la nature de son talent pour lui reprocher de ne pas les avoir. On lui reproche de ne pas être tel ou tel, on lui en veut d'être Octave Feuillet. Mais comme l'envie est maladroite, les grands noms qu'on lui oppose sont justement un hommage à son mérite. Il se peut qu'il n'ait pas la vigueur souvent si tendue de Balzac, la fantaisie étincelante et passionnée de Musset ou de l'auteur d'*Indiana*. Il a pourtant ce qu'il faut de force pour que la grâce ne soit pas de l'afféterie et soit la grâce, assez de sensibilité dans l'imagination pour que ses romans soient une poésie.

MADAME DE GASPARIN

MADAME DE GASPARIN [1]

Il y a un an, madame A. de Gasparin publiait, avec un succès renouvelé de celui des *Horizons prochains*, les *Horizons célestes*. Ce livre, comme l'indiquait son titre mystique, était un livre de consolations et d'espérances. Il s'adressait à ceux qui pleurent les grandes douleurs de la vie, les pertes irréparables, non pas avec la vaine prétention de sécher leurs pleurs, mais pour faire resplendir ces pleurs terrestres d'un rayon d'immortalité. Et l'on est venu à ce livre, et ceux qui pleurent ont versé de meilleures larmes. Est-ce à dire que la démonstration de la vie future entreprise par madame de Gasparin soit plus irréfragable que toutes celles dont les hommes se sont contentés jusqu'à ce jour,

(1) *Vesper — Au bord de la mer.*

les uns, parce que leur indifférence les rend accommodants à toute démonstration, les autres, au contraire, parce que leur intime désir les invite à croire, et qu'heureusement, dans le moment où l'on aspire à l'immortalité, tout la prouve? La démonstration, peut-être, et c'est justice, échappe à mesure que le cœur en a moins besoin. Pour être vrai, l'auteur des *Horizons* n'apporte à l'appui de ses sublimes espérances aucun argument plus fort que ceux que nous connaissons. Le raisonneur qui y chercherait une preuve décisive perdrait, je crois, sa peine. Il n'en trouverait pas de plus solide que l'autorité des livres saints d'accord avec les bonnes voix de l'âme. Il aurait seulement la satisfaction d'être rassuré, s'il en avait besoin, contre les Paradis apocryphes dont on nous menace, contre ces pétrifications dans la béatitude, contre ces mornes extases que l'âme la plus bouleversée par les orages de la terre, si elle a conservé un peu d'activité et de vie, ne peut se représenter sans terreur. L'auteur a fait bonne justice de ces pauvres imaginations. En revanche, quand il nous construit à son tour son Paradis, il est bien vague et peu démonstratif. D'où vient pourtant le charme, d'où vient la puissance d'émotion communicative qui réside dans ce livre, comme dans *Vesper* et dans les meilleures livres de l'auteur? Pourquoi, s'il ne vont pas tou-

jours à l'esprit, vont-ils si bien et si infailliblement dans le cœur? C'est qu'ils en viennent. Ce sont les cantiques d'une âme non pas simplement pieuse, mais tendre et passionnée et qui réunit la sensibilité et l'imagination dans un vrai tempérament d'écrivain. L'auteur a de l'*humour*, il s'y abandonne, et ces libres manifestations de sa personnalité donnent du goût et de la séduction à son rigorisme orthodoxe. Sa raison et sa foi s'enferment dans les murailles d'un temple protestant; mais la poésie y brûle des parfums de l'Orient; l'imagination fait rayonner du prisme de ses couleurs la nudité des murailles; la passion, faisant explosion, enfonce les portes et le toit de l'étroit sanctuaire ; le vaste ciel y regarde, et de quelque Église que l'on soit, et ne fût-on d'aucune église, on peut y entrer, sûr d'en sortir comme d'une vraie maison de Dieu, attendri, moins malheureux et meilleur.

Cet effet d'édification morale, marque certaine des bons livres, c'est La Bruyère qui l'a dit, m'amène à répondre un mot aux préventions dont les ouvrages de l'auteur sont l'objet auprès de bon nombre de personnes. «Vous estimez, m'écrit quelqu'un, les livres de madame de Gasparin. Je ne les ai pas lus ; mais on m'assure qu'il ne sont pas plus amusants que des sermons.» Voilà, dans sa brusquerie, dont je demande pardon à l'auteur,

le reproche que font à ses ouvrages certains lecteurs, mais surtout ceux qui ne les ont point lus. Pour moi, je réponds à mon correspondant : Devant ces pages ardentes, devant ces impressions d'une âme tendre, qui aspire à Dieu du sein des angoisses et des luttes de la terre, devant ces élans parfois convulsifs d'adoration et d'amour au milieu desquels on voit couler des larmes vraies, en goûtant le charme de ces peintures poétiques de la nature, de ces récits simples et touchants, de ces études d'âme pour ainsi dire prises dans la vie ordinaire, et dont l'auteur aime à tirer une leçon ou une espérance, ému et charmé, je me disais justement : Voilà peut-être un genre nouveau de sermon, le sermon qui n'est pas ennuyeux et qui pourrait servir d'exemple si l'on pensait à vivifier l'éloquence de la chaire et le cœur des fidèles. Oui, à la place d'un vieux texte mille fois commenté et commenté à nouveau en quatre points, l'emphase remplaçant l'émotion, avec les yeux au ciel et d'onctueuses applications de main sur un cœur qui n'a point l'air de battre, l'ardeur s'éteignant avec la voix, la voix ne tombant que de fatigue et jamais brisée par un sanglot, entre-coupée par un soupir; oui, à la place de cette fastueuse et inerte prédication, de quel effet ne serait point un sermonnaire qui parlerait un peu comme écrit

l'auteur des *Horizons* et de *Vesper?* celui qui ne s'étalerait pas seulement ministre de Dieu, mais qui se laisserait voir surtout frère de l'homme, son frère en douleur comme en espérance, faisant passer dans ses effusions spirituelles les images qu'il aurait reçues de la nature et du monde, familier et poétique, attendrissant quand il ne réussit pas à démontrer, négligé, inégal, mais spontané, sincère, vivant?

On me dira que je n'ai pas la Grâce, et peut-être est-ce pour cela que si peu de prédicateurs me paraissaient produire et ressentir eux-mêmes cette émotion que je voudrais. Il en est un pourtant que je n'oublierai jamais, c'est le Père Lacordaire, de noble mémoire. Je l'ai souvent entendu, et il m'a ravi plus d'une fois. Ce n'était pas quand il revêtait d'un appareil scolastique la démonstration hasardée des dogmes catholiques, émerveillant alors la partie la moins sérieuse de son auditoire, qui ne comprenait pas très-bien, mais à laquelle les mots abstraits de l'école, les syllogismes et les formes empruntées à la langue technique de la philosophie devaient imposer en tenant lieu d'argument. Mais c'est quand, animé d'une chaleur véritable, il peignait le monde, ses passions, ses combats, ses vanités, ses dégoûts. On avait confiance, car il en parlait de souvenir, pour l'a-

voir bien connu; on sentait qu'avant d'arriver au cloître, il avait traversé ce torrent; il était touché et il touchait. Il avait surtout de ces élans passionnés, de ces mouvements d'âme imprévus qui sont la véritable éloquence et qui enlèvent un auditoire au ciel, sans lui donner le temps de réfléchir. Je me souviendrai toujours d'une circonstance où il parut se tirer lui-même d'embarras par une de ces inspirations soudaines. Il s'était servi, en terminant un sermon sur la divinité de Jésus-Christ, d'une anecdote plus ou moins authentique d'après laquelle Napoléon, à son lit de mort, s'adressant au général Bertrand, lui aurait dit : « Mon ami, je me connais en hommes : Jésus-Christ n'était pas un homme ! » Arrivé à ce point, le prédicateur ému s'arrêta. Il semblait chercher, sans la trouver, une conclusion. Je crus qu'il allait rester court. Tout à coup, comme une fusée qu'on a suivie du regard dans le ciel, au moment où elle semble éteindre dans la nuit sa dernière étincelle, éclate en pluie resplendissante, l'orateur reprit, et la flamme aux yeux, d'une voix éclatante, il s'écria : « Cette parole, mes Frères, elle brillera d'un éclat plus durable pour l'âme et la mémoire du grand Empereur que le soleil des Pyramides et d'Austerlitz ! » Là-dessus il descendit de la chaire, et l'église parut illuminée.

Ces soudainetés du cœur ou de l'imagination sont quelquefois des bouquets d'artifice ; ils causent, pour l'ordinaire, sans doute, plus d'éblouissement passager que de durable lumière ; mais on n'y résiste pas sur le moment. L'auteur de *Vesper*, dont ces souvenirs d'éloquence ne m'éloignent pas, offre plus d'un exemple d'effets de ce genre : elle a des surprises qui entraînent et qui ravissent.

Mais, s'il n'est pas permis de dire que les écrits de l'auteur sont des sermons, à moins d'ajouter tout de suite que ce sont de très-originaux et attachants sermons, sont-ils, en tant qu'œuvres littéraires et sous le rapport de l'art, exempts de tout reproche ? Je ne le crois pas, et j'oserai leur en faire plusieurs. D'abord, dans quel genre de littérature ranger ces fantaisies pittoresques, morales et religieuses de *Vesper*, où le paysage tient plus de place que le récit ? L'auteur lui-même aurait de la peine à répondre. Après avoir peint d'une manière charmante les bruits du soir à la campagne, dans le chapitre qui sert d'ouverture à son livre, elle termine ainsi : « Chanson de pêcheur, bruissement d'ailes, clartés de ver-luisant, ce petit livre sera tout cela, si vous voulez ; si vous ne voulez pas, il ne sera rien. » Pourquoi ne voudrions-nous pas ? Sans doute on aimerait, pour un volume de prose, quelque chose de plus précis.

Mais, à vrai dire, il est difficile de qualifier celui-ci d'une manière plus simple et plus exacte, et ce que cette façon de caractériser son propre ouvrage a d'un peu précieux accuse justement un grain d'affectation dont l'auteur ne sait pas assez se défendre, alors même qu'elle est le plus sincèrement émue. « Il y a, dit-elle, des esprits cuirassés de logique; il y a des gens bardés de déductions rigoureuses; pas un soupir dont ils ne puissent se rendre compte, pas un mot qui ne vise à son but. Je les admire de loin. Mais que je me sens incapable de ces belles facultés à angles droits! Ce qui me console, c'est que ni les arômes promenés par les airs ni les notes perdues en une nuit sereine n'ont de pourquoi. » Comme on le voit, l'admiration de la simple raison et de la logique laisse l'auteur de *Vesper* assez tranquille et ne lui cause ni regret ni envié. Elle aime mieux, mais il ne faut pas abuser de cette préférence quand on écrit pour le public, s'écouter, penser un peu au hasard, sans beaucoup de suite ni de logique au moins extérieure, notant rapidement au passage chaque impression et nuance d'impression, chaque vibration de sa sensibilité exaltée, et cela sans s'efforcer, souvent même en évitant de les préciser dans des phrases complètes. La recherche de l'effet est visible dans cette apparente négligence. L'interjection, l'ellipse, les

tirets, les petits points, un seul mot jeté sur l'idée comme en attendant, rappellent un peu trop, dans les écrits de madame de Gasparin, qu'elle ait cherché ou non cette ressemblance, les frémissements nerveux qui çà et là tiennent lieu de style dans les dernières et moins bonnes productions de M. Michelet. Chansons de pêcheur, bruissement d'ailes, clartés de ver-luisant, si vous voulez! La critique ne peut dissimuler que ces tropes convulsifs constituent à la longue une mélodie énervante et côtoient le précipice de je ne sais quelle littérature hystérique, où le mysticisme et le sensualisme peuvent verser également.

Nous nous serions fait scrupule de ne pas mêler cet avertissement à nos éloges. L'auteur est de force à supporter la critique. C'est un écrivain vraiment doué. Elle peint le paysage, peu s'en faut comme George Sand, quoiqu'elle en abuse un peu et quelques-unes des figures dont elle fait jouer la physionomie dans *Vesper*, madame Alfred, Kalempin, le petit Juif, Philémon et Baucis, témoignent de qualités véritables d'observation. Le succès de ses ouvrages, d'une élévation morale soutenue, et parfumés de poésie et de tendresse, est un indice consolant. Il prouve que le public, s'il est trop indifférent, ne va pourtant pas de préférence à la littérature grossière, et qu'il ne

demanderait pas mieux, si on lui en donnait plus souvent l'occasion, que de se laisser séduire par de beaux rêves et d'honnêtes pensées.

Madame la comtesse de Gasparin vient de publier un nouveau volume : *Au bord de la mer*. Ce volume peut passer pour une suite aux excursions de *la Bande du Jura*, du même auteur.

On sait ce que sont les voyages de madame de Gasparin. L'observation exacte des pays et des mœurs y tient peu de place. Elle n'a pas l'esprit curieux du voyageur qui s'attache aux variétés de l'homme et de la nature. Quelque région qu'elle traverse, plaines, mers ou montagnes, ses explorations sont surtout celles d'une âme en quête d'idéal. Elle n'est avide que de l'infini. Tous les pays, tous les rivages lui sont beaux, mais tous se ressemblent, car, à travers les sabords du navire qui la porte ,elle ne cherche de tout son cœur que les cieux. Enfermez-la dans une mauvaise auberge ouverte sur une rue fangeuse, elle finira bien par découvrir quelque lucarne d'où son regard embrassera des jardins, l'Océan, le firmament ; elle saura trouver le côté-ciel.

Une station à Chiavari, une promenade

Au bord de tes flots bleus, ô Méditerranée !

de Gênes à Nice, à Toulon, à Hyères, à Marseille, voilà le sujet de son nouveau livre. L'aspect de la mer aux différentes heures du jour pendant le calme et pendant l'orage ; avec ces marines, quelques tableaux de genre : un vieillard qui meurt, une pauvre intérieur de pêcheuse qui raccommode ses filets, une visite aux galères de Toulon ou au Jardin-des-Plantes de Marseille, au bagne des animaux, il n'en faut pas davantage à madame de Gasparin. Dans ce récit elle mettra son âme, et voilà trois cents pages. Le livre est écrit comme les précédents, au hasard de l'inspiration, sans règles et sans souci des règles, l'auteur s'épanchant en descriptions de l'eau, de la terre et du ciel, et de la description pittoresque s'élançant dans la rêverie mystique, dans l'adoration, dans l'extase glorieuse, comme l'hirondelle qui ne fait que raser la terre, et remonte.

Madame de Gasparin a tout un public, public limité pourtant, que ravissent ces effusions spirituelles, ces odes folles à propos du moindre accident de la route, cette lave religieuse qui déborde, ce beau sentiment du divin. Nous ne sommes pas insensible non plus à cette expansion d'une riche nature. Il y a bien là cependant

quelque excès. Quand madame de Gasparin, remarquant que Luigi a posé avec symétrie les couverts et les assiettes, place aussitôt ce garçon d'auberge dans la catégorie des amis de l'idéal, je ne puis m'empêcher d'admirer le tremplin de son imagination, mais je renonce à la suivre. Je ne sais d'ailleurs pourquoi je me figure que l'*authoress* d'*Au bord de la mer,* plus sérieusement idéaliste pourtant que ce majordome, si elle avait à mettre le couvert, le mettrait peut-être de travers, et je serais plus étonné de lui voir ranger les assiettes avec une parfaite ordonnance que si elle en laissait tomber quelques-unes sur le plancher. Je résiste aussi à l'optimisme enflammé de madame de Gasparin. Elle est habile à trouver la poésie de la douleur comme celle de la nature, et elle a sans doute pour ses douleurs à elle un baume que lui procure sa foi ardente; mais ce dictame, elle ne paraît guère s'en douter, n'est pas à la portée de tout le monde. Elle l'applique néanmoins à toutes les tristesses, à toutes les misères humaines, et quand elle leur a donné quelques larmes brillantes, elle finit trop vite et trop sûrement sa plainte sympathique en un édifiant, mais à la fin un peu agaçant *alleluia.*

J'aurais bien encore quelques observations à faire au sujet du style. Je les ai hasardées déjà à

propos de l'un des précédents ouvrages de l'auteur. Il a dans tous ses livres des traits charmants, des pages pleines de relief, de couleur, de poétique humour; il s'élève souvent à l'éloquence par la profondeur et la véhémence du sentiment. On sent bien une nature, une âme enthousiaste à la fois et aimante, et qui vibre à la brise comme au vent. Mais son lyrisme continu au milieu même des détails les plus familiers fatigue. Ces mouvements fébriles, ces transports, ces trépidations saccadées de sibylle toujours pleine du dieu, ces palpitations convulsives comme celles des flots soulevés par les orages qu'elle décrit si bien, énervent à la longue. De tous les temps du verbe, l'auteur d'*Au bord de la mer* n'emploie guère que le présent, qui note mieux chaque pulsation du cœur, mais il s'y essouffle, et le lecteur avec lui. Cette allure haletante de phrases courtes et hachées, semées d'ellipses, d'interjections, de préciosités, finit d'ailleurs par ressembler à un procédé. J'ai cru d'abord, quand j'ai parlé ici de *Vesper*, à une imitation de M. Michelet en ses derniers volumes où les nerfs ont tant de part. L'auteur m'a paru affecté de cette critique, qui pouvait jeter quelque doute sur sa parfaite originalité. Il paraît que les défauts que je relève lui sont naturels. Je le regrette. Autre remarque :

l'auteur d'*Au bord de la mer* se plaît à émailler le récit de ses excursions du patois indigène des pays qu'il traverse, du charabia de ses voituriers et hôteliers; c'est là un effet de couleur locale trop facile, et qui donne à beaucoup de pages des derniers volumes de madame de Gasparin une physionomie polyglotte, surtout lorsqu'elle y ajoute quelques locutions de Genève qui déparent, sans qu'elle le sache, son style d'ailleurs tout prime-sautier et très-français.

Mais que fais-je avec mes critiques ? Quelle que soit leur valeur, justes ou non, elle ne peuvent avoir, je le sais, beaucoup d'influence sur le talent et la manière de l'auteur, qui fera bien de se surveiller, mais qui est, il veut qu'on le dise, une nature, et qu'il faut prendre comme il est. On réussirait plutôt à lui rabattre les ailes et à éteindre son souffle qu'à le changer. Or, à Dieu ne plaise! Le critique n'est pas un chasseur insensible que n'attendrit jamais l'oiseau qui vole en chantant. Je viens ici d'envoyer à l'étourdie un grain de plomb dans ses ailes vibrantes ; il continue de voler : tant mieux. Et qui donc voudrait la mort de l'alouette, pendant qu'à plein gosier elle remplit l'air de sa petite fanfare d'espérance et d'immortalité !

JULIETTE LAMBER

JULIETTE LAMBER [1]

M. Proudhon, si je ne me trompe, a été réfuté deux fois dans sa vie d'une manière péremptoire. Une première fois ce fut dans sa discussion sur la *gratuité du crédit* avec le regrettable Frédéric Bastiat. Le bon sens élevé et lucide de cet homme distingué perça à jour les arguties captieuses du logicien à cheval sur « l'antinomie » et finit par le désarçonner. Une autre fois, M. Proudhon fut réfuté, et d'une manière plus terrible encore, par lui-même : ce fut le jour où il tenta d'organiser cette fameuse banque du peuple où les valeurs devaient s'échanger contre des valeurs sans l'intermédiaire de l'argent. Au moment d'entre-

(1) *Idées antiproudhoniennes sur l'amour, la femme et le mariage.*

prendre cette épreuve pratique de ses théories, M. Proudhon publiait une solennelle déclaration : « Si je me suis trompé, il ne me restera qu'à disparaître de l'arène révolutionnaire après avoir demandé pardon à la société du trouble que j'ai jeté dans les âmes. » Il appelait expressément sur sa tête le mépris des hommes et leur malédiction en cas de récidive, s'il cherchait un jour par d'autres moyens et des suggestions nouvelles à agiter les esprits et à entretenir de fausses espérances. Or, on sait ce qu'il en fut de cette malencontreuse banque dite du peuple et de la panacée de M. Proudhon. On sait aussi que sa promesse d'alors de disparaîtrede la scène et de jouir désormais de son Verbe en silence, sans le répandre au dehors, n'a pas arrêté un instant M. Proudhon, si tant est qu'il s'en soit souvenu. Il a reparu toujours plein de confiance en lui-même et de dédain pour tout le monde, tantôt offrant au gouvernement (*la Révolution sociale démontrée par le coup d'Etat*) l'alternative du césarisme ou de l'anarchie, ce qui justifie parfaitement, on en conviendra, le choix du gouvernement; un autre jour, apportant des théories nouvelles sur la justice, appelée par lui à tout remplacer dans le monde : l'idéal, l'amour, la religion, le dévouement, la charité; hier des élucubrations sur la paix et la guerre, où l'on

trouve la guerre divinisée et où l'on entrevoit que cette fameuse justice, pierre angulaire du monde, n'est autre chose, dans l'esprit de M. Proudhon, que le droit de la force.

Mais désormais le métaphysicien pamphlétaire se livre en paix à ses grands exercices. On ne s'efforce plus de le réfuter. On s'amuse à ses subtilités sophistiques, à ses voltiges en avant et en arrière, décorées du nom savant « d'antinomies. » On admire encore son style original, plein de mordant et de verve, d'ironie et de vigueur. Seulement on ne le prend plus tout à fait au sérieux, quoiqu'il ait publié certain *Manuel des opérations de Bourse*, qui indique, disent les connaisseurs, un teneur de livres accompli. On ne s'étonnerait pas trop qu'un comptable en délire réussît de nos jours à être accepté comme un prophète; mais on est en garde contre M. Proudhon. On n'a plus peur qu'il soulève le monde pour le renverser. Le point d'appui que demandait Archimède lui manque essentiellement. Il ne s'appuie ni sur la conscience, ni sur le sentiment, ni sur le sens commun, ni sur l'observation du cœur humain, ni sur la tradition, ni sur l'histoire, sur rien; il n'a que son levier : le raisonnement,

Et le raisonnement en bannit la raison.

Cette tâche de combattre M. Proudhon, aujourd'hui abandonnée comme inutile, mais toujours malaisée, car elle exige des notions qui ne sont pas communes et la science de l'escrime, une toute jeune femme a osé la reprendre, et on ne peut se défendre d'un curieux intérêt devant la vaillance de cette main féminine qui s'arme de la fronde du jeune et beau David pour lancer sa pierre au Goliath de la dialectique.

Madame Juliette Lamber a déjà publié deux petits volumes : une étude de mœurs intitulée *Mon Village*, et, sous ce titre, *le Mandarin*, des lettres chinoises à la façon de ces lettres persanes comme les libraires en commandaient aux auteurs après le succès de Montesquieu. Dans ces premiers écrits de l'auteur, on remarquait déjà (et les mêmes qualités se retrouvent dans celui-ci) un air agréable de sincérité, un style simple et sans prétention, mais un peu sec, un esprit dégagé de tous préjugés, éloigné du mysticisme plus que de tout le reste, seulement trop porté à confondre avec lui d'invincibles aspirations et à croire qu'une négation vaut une affirmation pour le cœur comme pour l'esprit.

Heureusement le cœur n'a rien à voir dans les idées proudhoniennes sur l'amour, la femme et le mariage que madame Lamber entreprend cette fois

de réfuter. Je veux dire qu'elle n'a pas besoin de se forcer pour être du côté du cœur contre M. Proudhon. Voulez-vous une définition de l'amour pur tel que l'entend le célèbre utopiste? « L'amour pur n'existe que chez les bêtes, car ce n'est que là qu'il existe dégagé de tout sentiment intellectuel et moral. » Je cite textuellement. Cette ébouriffante pensée qui semble tirée de Bobèche, et avec laquelle Odry aurait fait rire dans *les Saltimbanques*, est sérieusement développée par l'auteur de *la Justice dans la révolution*, et il n'aimerait pas qu'on se permît d'en rire. Ces vues sur l'amour aussi bien que ses idées sur la femme, qu'il considère comme tenant le milieu entre l'homme et l'animal, n'empêchent pas le réformateur de proclamer un peu plus loin l'indissolubilité du mariage d'aussi haut que pourrait le faire un Père de l'Eglise. Il est vrai que le mariage, suivant M. Proudhon, relève la femme de sa triple infirmité physique, intellectuelle et morale, et qu'il lui semble le meilleur remède contre l'amour corrompu par l'élément idéal.

De telles idées, mêlées à de telles contradictions, ne sont pas destinées, je crois, à une grande fortune; elles sont faites pour soulever surtout les répulsions des femmes, et je ne m'étonne pas qu'il s'en soit trouvé une assez hardie et assez

spirituelle pour prendre la défensede son sexe.

La polémique de Mme Lamber contre M. Proudhon ne manque pas d'agilité. Elle se plaît à le mettre sans cesse en contradiction avec lui-même. Avec beaucoup de mémoire et de présence d'esprit elle confronte ce qu'a dit M. Proudhon à telle page de tel livre avec le contraire qu'il dit à telle page de tel autre. C'est de bonne guerre, et ce n'est pas en le harcelant autrement qu'une fine mouche vint à bout d'un lion. Je ne sais pourtant pas si cette façon de polémique est décisive contre un homme qui se vante justement d'être à cheval sur la contradiction, et qui tire d'elle ses plus beaux syllogismes. Au point de vue de l'art, et de l'escrime en général, ces piqûres féminines, ces petites taquineries de discussion ne peuvent se prolonger sans impatienter le témoin comme l'adversaire. Pour être juste, disons que madame Lamber a porté souvent des coups moins sautillants. Par exemple, elle vise l'ennemi au cœur et l'atteint avec une arme plus forte qu'un aiguillon lorsqu'elle s'applique à démêler le vrai caractère de celui qu'elle combat et résume ainsi son jugement. « On s'est trompé quand on a cru voir en l'auteur des *Contradictions économiques*, de *la Création de l'ordre dans l'humanité*, de *la Justice dans la révolution*, un libéral, un républicain, un so-

cialiste. Il y a des gens qu'on veut absolument forcer d'être ce qu'ils ne sont pas et qu'ils ne sauraient devenir. Ils semblent en éternelle contradiction avec eux-mêmes et ne le sont en réalité qu'avec le caractère qu'on leur prête. Il faut qu'on s'habitue enfin à considérer M. Proudhon comme un partisan de la force et de ses conséquences. » Madame Lamber a raison. Ce n'est guère qu'en le prenant ainsi qu'on peut trouver quelque unité dans les idées de ce théoricien ami, je ne dis pas des vainqueurs, mais de la victoire, qui vient de déclarer la guerre « productrice du droit » et la forme la plus incorruptible de la justice.

La réfutation des idées proudhoniennes est suivie, dans le livre de madame Juliette Lamber, des idées propres à l'auteur sur les principaux sujets auxquels a touché sa polémique, à savoir : l'amour, la femme et le mariage. Je regrette ici de ne pouvoir suivre le jeune écrivain en l'approuvant. Il a répondu avec le sens commun à M. Proudhon, mais il se jette à corps perdu dans des utopies contraires qui troublent son bon jugement. Je ne dirai rien du rétablissement du divorce, question qu'il traite en courant avec une légèreté un peu vaine, sans en mesurer, à ce qu'il semble, toute la portée, sans apporter d'arguments bien nombreux ni bien concluants à l'appui d'idées souvent et plus

sérieusement controversées. Ces idées chez l'auteur ont toutefois le mérite de s'enchaîner naturellement et de dériver assez logiquement d'un principe général qui est la liberté imprescriptible de l'individu. Cette liberté, il la revendique pour la femme comme pour l'homme, dans la société aussi bien que dans le mariage. Soit. Mais où s'arrête la liberté? où commence l'utopie? Et à la faveur de ces mots de liberté et de libre développement des aptitudes, prenez garde de confondre les rôles de l'homme et de la femme dans le monde. Ils sont égaux, dites-vous, devant la nature comme devant la société: d'accord; mais vous convenez avec nous que leurs aptitudes sont diverses. Pourquoi donc alors, dans une sorte de catéchisme de la femme émancipée, répondre par l'affirmative à cette question: Faut-il laisser les fonctions sociales accessibles à toutes les activités intellectuelles sans distinction de sexe? Cest une petite entorse à la logique élémentaire; car, si les aptitudes sont diverses, les fonctions doivent l'être aussi. Il y a, dit l'auteur, des exceptions, des femmes qui sont hommes pour la force intellectuelle comme pour la force physique. Cela est vrai; mais l'exception vaut-elle contre la règle, et peut-on faire les lois qui règlent l'état social de la femme en vue des femmes phénomènes?

J'ai déjà eu l'occasion de direce que je pensais de cette question de l'émancipation des femmes, une de celles qui reviennent le plus souvent, une fois à propos du livre de M. Michelet sur les femmes de la Révolution, une autre fois à l'occasion des remarquables *Esquisses morales* de Daniel Stern (1). Je ne suis pas un Scythe, et je ne crèverai pas les yeux de ma femme pour qu'elle n'ait pas de distraction en battant du beurre; si elle fait mal la cuisine, ce ne sera point crime digne de mort, et je ne la mangerai pas elle-même pour cela, fût-elle très-dodue. Bien mieux, je ne suis pas de ces Chrysales satisfaits de leurs épouses si leur esprit se hausse

A connaître un pourpoint d'avec un haut-de-chausses,

et je ne trouve pas, tant s'en faut, que tout soit pour le mieux ni dans la condition ni surtout dans l'éducation des femmes d'aujourd'hui. L'instruction qu'on leur donne pourrait être moins superficielle et moins frivole sans faire tort aux saints devoirs qu'elles ont à connaître et à pratiquer. Elles seraient d'aussi vertueuses et de plus agréables compagnes de l'homme et des mères plus capables d'élever leurs enfants si leur imagination,

(1) Voir nos deux premiers volumes de critique : *Impressions littéraires* et *mort et vivant, nouvelles impressions littéraires.*

étant plus éveillée vers le beau, ne restait pas indifférente à l'art et à la poésie, si leur intelligence n'était pas désintéressée des progrès de la science et des idées de leur temps. Un poète me racontait ce fait dont il fut témoin ces jours passés, et qui a dû se produire plus d'une fois : Une calèche était arrêtée devant le Théâtre-Français ; deux femmes en descendirent et regardèrent l'affiche. Après y avoir jeté un coup d'œil rapide, la plus jeune s'écria tout effarouchée : « Oh ! maman, c'est en vers ! » Et toutes deux remontèrent en voiture et s'éloignèrent au plus vite. Eh bien ! est-ce trop de demander que nos jeunes filles en France apprennent à lire la poésie aussi bien qu'on leur apprend à lire la musique, et qu'elles soient instruites à goûter le charme des beaux vers dans la langue de leur pays ?

Pour ce qui est de la condition des femmes dans la société, tout n'est pas chimérique, même dans dans les projets trop absolus de madame Juliette Lamber. Plus d'une industrie, on l'a dit souvent, est injustement ravie aux femmes et devrait leur êre réservée exclusivement ; il est d'autres professions, d'autres emplois où elles pourraient entrer en partage avec les hommes sans inconvénient. Dans certaines classes elles sont trop souvent réduites à choisir entre la honte et

la misère. En leur ouvrant des routes, on leur ferme des abîmes. Je vais plus loin : dans les régions mêmes de l'administration et de la science, plus d'une place pourrait être dignement occupée par elles. Je demanderais assez volontiers, avec madame Lamber, à nos Facultés des femmes sérieusement instruites, des femmes-docteurs, devant qui la jeune femme et la jeune fille pourraient sans rougir dévoiler leurs maux. J'admettrais dans chaque commune, à côté du maire, une femme investie de la tutelle des pauvres et des plus hautes fonctions de la charité : un autre vœu de l'auteur. Mais la femme accessible au même titre que l'homme à toute fonction dans la société, la femme juge ou juré, comme le demande expressément madame Lamber, la femme législateur ou général! oh, non! madame Lamber veut-elle savoir pourquoi ? La femme ne sera pas juré, parce que les affaires à huis clos, qui jouent un rôle si considérable dans les assises du crime, mettraient sa modestie à une insoutenable épreuve. Elle ne sera pas député, parce que l'épreuve serait pour les hommes qui risqueraient de pencher de son côté sous l'empire d'une autre séduction que celle de la raison et de l'éloquence. Elle ne sera pas davantage soldat. Madame Lamber, il est vrai, ne parle pas de cela. Elle a d'ail-

leurs le bon goût de ne pas aimer la guerre. Mais si une femme se croit des aptitudes guerrières et s'il lui plaît de guerroyer sans craindre les froissements de la mêlée et au risque de faire tuer d'aventure deux personnes en une seule, faudra-t-il, en vertu de ce principe absolu, qu'aucune carrière ne doit être fermée à l'activité libre de la femme, donner un fusil à l'amazone et l'immatriculer dans un régiment?

Oui, il y a plus d'une amélioration à introduire dans la condition comme dans l'éducation des femmes ; et l'on peut rendre plus considérable et meilleure l'influence qu'elles exercent dans la société. Seulement, il importe de le répéter, cette influence, elles l'exerceront toujours mieux pour la société et pour elles-mêmes d'une manière indirecte, par la famille, par le foyer et par le salon, que par une intervention directe dans la vie publique. Il faut craindre surtout, quand on réclame pour la femme de nouvelles libertés, d'en demander qui la forceraient d'abdiquer ses grâces essentielles de modestie et de pudeur, lui enlèveraient le charme qui la fait aimer et qui est justement la source principale de sa puissance (1).

(1) J'ai donné ailleurs quelque développement à cette idée. On pourra le trouver si l'on veut dans mon volume : *Impressions littéraires* à propos des *Femmes de la Révolution*, de M. Michelet.

J'ai dit sincèrement ce que je pensais du livre et des idées de madame Lamber, je ne lui ai point fait de réclame. J'ai cru donner ainsi une marque sérieuse de considération à son talent en fleur, et répondre comme elle le désirait certainement, sans flatterie et sans faiblesse, à la loyauté et à la droiture que j'ai goûtées dans ces écrits.

Que l'auteur des *Idées antiproudhoniennes* me permette encore un conseil. Je voudrais le voir désormais s'exercer à quelque œuvre d'imagination, à quelque étude historique ou morale. S'il persiste dans la métaphysique et dans la polémique philosophique et sociale, je l'adjure de prendre un pseudonyme masculin. Ces gros mots d'*entité*, d'*antinomie*, de *criterium*, et le reste signés « Juliette » semblent une tache d'encre sur une lèvre virginale, d'affreuses lunettes sur des yeux bleus comme un ciel de printemps. Fi de la polémique qui entraîne à des mouvemenis oratoires tels que : « Mordieu ! » ou à rire tout haut de cet aphorisme proudhonien « que la première fonction de l'homme et de la femme associés dans le mariage est de produire la Justice ! » Mais dans ce cas, il faut signer « Jules. » Madame Lamber a pris pour épigraphe, dans son duel contre le redoutable M. Proudhon, le mot de la Genèse : « La femme écrasera la tête du serpent et il lui mordra le

talon. « Il lui mordra le talon ! C'est un avertissement qui me détournerait, si j'étais femme, de prendre la plume du combat. La femme n'est pas faite pour la lutte : elle en rapporte toujours quelque meurtrissure, quelque cruelle ou galante morsure. Et même quand elle fait sentir sa force au serpent, le serpent profite de ce qu'elle lui écrase la tête pour mordre son petit pied rose et victorieux.

EMILE DESCHANEL

ÉMILE DESCHANEL [1]

Meâ culpâ! Les auteurs pressés n'ont pas de bonheur avec moi. A la vérité, il en est qui me font parfois entendre, non sans aigreur, que j'ai laissé refroidir leur succès, tandis que l'ouvrage paru en effet depuis un certain temps est encore et sera toujours neuf pour le public et vierge de tout lecteur. Mais tout autre est M. Emile Deschanel et tout autre aussi son livre : c'est pourquoi j'ai du remords.

Voilà plusieurs mois que ce livre a paru et que j'en voulais discourir. Hélas! l'homme propose, et ma foi, M. Deschanel l'admettra bien, c'est peut-être, sans compter nos autres maîtres, le tempé-

(1) *Physiologie des Ecrivains et des Artistes,* ou *Essai de critique naturelle.*

rament et le corps qui disposent. Critique retardataire, je ne dirai pas à l'auteur qui s'est montré patient : *Patiens quia æternus;* je lui ferai mieux qu'un compliment, je dirai la vérité, c'est que son *Essai de critique naturelle*, un des plus agréables volumes de critique et de curiosité littéraire qui aient paru depuis longtemps, n'avait besoin de personne pour faire son chemin, qu'on le lit encore, et que je pourrais attendre bien davantage sans qu'il fût trop tard pour en parler.

L'étroite liaison du corps et de l'âme, distincts d'essence, suivant la croyance générale, mais formant ce que Bossuet lui-même appelle « un tout naturel, » tel est le point de départ qui a fourni à M. Deschanel son idée et son livre. L'âme agit sur le corps, tout le monde l'admet, mais le corps aussi agit sur l'âme et doit avoir une influence sur les productions de l'esprit. Voilà le point que l'auteur s'applique à mettre en lumière et à développer.

« Je me propose simplement, dit-il, de faire voir par un certain nombre d'exemples et de faits (ajoutons pour lui à l'aide d'une quantité égale d'esprit) comment on peut et on doit reconnaître dans une œuvre de style ou d'art, non-seulement le siècle où elle a été produite, mais aussi le pays, le climat, la race à laquelle appartient l'auteur, puis l'auteur

lui-même, et son sexe peut-être, mais très-certainement sa complexion, son tempérament, son humeur et qui sait? sa santé bonne ou mauvaise, à plus forte raison son caractère, son éducation, ses habitudes, son état et sa profession? » Et il ajoute :

« Paradoxes, suivant les uns; banalité, diront les autres. Renvoyons ceux-ci à ceux-là et laissons-les s'accommoder entre eux. » Ce ne serait peut-être pas si mal aisé que le croit M. Deschanel. Si vous énoncez cette proposition que dans l'organisation humaine le corps n'est pas sans action sur l'âme : vérité banale. Mais si vous faites un livre pour donner à cette proposition plus de valeur qu'elle n'en comporte, si vous illustrez, si vous exagérez ce côté de vérité en laissant l'autre dans l'ombre : paradoxe.

Celui de M. Deschanel est développé, il faut en convenir, de la façon la plus piquante. On le voit opérer. A la façon d'un chiromancien qui prend la main dont il va déchiffrer les lignes, le critique prend une page d'un auteur, et sur cette page il ausculte l'écrivain, raisonne sur son sexe, son âge, sa complexion, ses goûts, et aussi, heureusement, sur sa littérature.

L'influence des circonstances physiques sur la pensée, dans une certaine mesure, est peu contestable, et j'ai si peu envie de la nier et de catéchiser

au nom de l'âme à la façon de ce que M. Deschanel appellerait un philosophe de cahier, que si je ne me retenais j'ajouterais plutôt des remarques à l'appui de sa théorie. En dehors même des preuves générales, et elles abondent, qui n'a noté par soi-même de ces faits particuliers, de ces circonstances où l'on a senti l'âme mise en branle par le corps d'une façon si étrange que nos meilleures croyances en sont véritablement inquiétées? Avez-vous remarqué, par exemple, comme le mouvement de la voiture, influence toute matérielle, est favorable au travail du cerveau? On compose, on projette, on invente. Les idées et les images se mettent en mouvement avec les roues, elle s'éveillent en foule, elles vont, viennent, s'agitent, se choquent, se combinent. C'est comme un remue-ménage de pensée ébranlée par les secousses du véhicule. Il y a quelque temps j'eus l'occasion d'une expérience analogue, où la matière jouait un rôle surprenant. Comme je sonnais à la porte d'un ami, il me vint une réflexion ou plutôt les réflexions que j'avais faites dans le trajet se résumèrent en une pensée qu'avec une paternelle bienveillance je trouvai vive et frappante, et je me promis de l'écrire en revenant à la maison. Ayant négligé de le faire, je m'efforçai vainement, au bout de quelques jours, de me rappeler cette pensée. Je procédai

méthodiquement, cherchant dans ma mémoire les circonstances, le jour, l'heure où cette pensée m'avait frappé; enfin, me retrouvant en souvenir à la porte de mon ami, cette porte et l'image de ma main tendue vers la sonnette me rendirent le souvenir de ma pensée. Je sais bien que les philosophes auront un nom pour cela. Cela ressemble à ce qu'ils appellent « association des idées. » Le nom est majestueux, mais il n'explique pas le fait étrange : l'image concrète et matérielle d'une sonnette et d'une porte évoquant l'idée immatérielle ! Ce qu'était cette idée, je ne le sais plus; à coup sûr, elle offrait moins d'intérêt et donnait moins à songer que ce phénomène qui me la faisait retrouver, On peut multiplier ces exemples. Eh bien ! tout cela est égal. Si l'observation nous montre à quel point l'âme dépend souvent du corps, il faut fermer les yeux pour ne pas voir à quel point elle peut se manifester libre et souveraine et n'empruntant rien qu'à elle-même.

Nulle part la puissance de cette mystérieuse essence n'éclate en traits plus visibles, plus éblouissants que dans les œuvres du génie. Et je ferai une objection qui porte non sur la vérité relative, mais sur l'importance qu'on peut attacher à ces théories physiologiques, telles que la démonstration entreprise par M. Deschanel, quand on l'ap-

plique aux productions de l'esprit. Autrefois on cherchait dans une œuvre ce qu'elle contenait d'esprit, d'imagination, de génie, jusqu'à quel point elle se rapprochait, dans les régions de l'art, de l'idéale beauté; aujourd'hui on veut y découvrir quels nerfs avait l'auteur et comment il se nourrissait. Cela peut-il servir à quelque chose et où est l'intérêt? De telle œuvre vous pouvez conclure tel sol, tel tempérament, je le veux bien ; mais que m'importe? C'est tout au plus affaire de curiosité, Ah ! si la réciproque était vraie ; si de tel pays, de telle complexion vous pouviez conclure telle œuvre, à la bonne heure ! la découverte serait féconde, et pour avoir des chefs-d'œuvre, on n'aurait qu'à les planter. Hélas ! pourquoi est-ce impossible ? C'est qu'apparemment il se place entre le terroir, le tempérament, toutes les circonstances extérieures, et l'œuvre, une toute petite chose sans laquelle l'œuvre ne serait pas produite, une force qui échappe à la physiologie, un je ne sais quoi tout personnel et qui pourrait bien servir, d'aventure, à démontrer l'existence de l'âme.

Bonne physiologie ! A n'en pas douter, Saint-Simon est bilieux. « La bile, dit M. Deschanel avec expression, colore à l'excès le style prodigieux de ce rageur secret, tout comme elle inondait le dessous de la peau de son visage étrange. » Mais

j'ai connu, je connais des gens qui ont amassé autant de bile et d'ambition, ayant aussi des yeux ardents et le teint jaune, « deux charbons sur une omelette, » disait le régent. J'attends leurs Mémoires. Je suis sûr qu'ils ne feront pas de tort à ceux de Saint-Simon.

Au style de madame de Sévigné, en m'aidant un peu de ce que je sais d'elle, je devine avec M. Deschanel une Bourguignonne aux yeux brillants, portant sur le visage les roses de la santé. Et je veux bien trouver un certain rapport entre sa naissance, sa complexion et son florissant génie. J'ajoute seulement que cela ne m'en donne point du tout la clef. J'ai gardé une lettre touchante d'une Bourguignonne que j'ai connue aussi resplendissante de santé. Oh ! la belle nourrice et la brave lettre ! J'avoue pourtant qu'elle ne ressemble pas du tout à celles qu'adore et qu'édite M. de Sacy.

Aux longs plaidoyers des pièces de Corneille, je puis bien deviner qu'il est Normand, le pays des « plaideries. » Mais le souffle héroïque, l'éclair sublime, de quel ciel lui viennent-ils? Rabelais, « prêtre de la dive bouteille, » est Tourangeau, je n'en doute pas en le lisant, surtout quand on me l'a dit; mais Descartes, prêtre de la pensée abstraite, est né aussi dans la plantureuse Touraine. Il est vrai que M. Deschanel, qui n'est pas à court

pour si peu, répond : « Il a écrit sous le ciel voilé de la Hollande. »

N'insistons pas. J'aurais l'air d'argumenter, et j'aurais tort, car M. Deschanel, lui, ne dogmatise pas. Il avertit lui-même le lecteur. On voit bien qu'il n'est pas dupe de la physiologie, et quelque part il se moque avec beaucoup d'esprit, sinon de logique, de cette fameuse définition : « Le génie est une névrose. »

En résumé, si, en fermant le livre de M. Deschanel, on entreprend de lui appliquer son thème, on se dira : Il est bien de son époque, ce critique « naturel. » Il a écrit en même temps que M. Taine, je le devine, il se régale des pièces du fils Alexandre Dumas, et de vous aussi, poète relaps, non sans regrets, vous l'avouez, ô spirituel Sainte-Beuve! C'est un sceptique qui passerait plus volontiers pour matérialiste que pour mystique et superstitieux. Il n'aime pas à se repaître de chimères, Est-il bilioso-nervoso-lymphatico-sanguin ? Je ne sais. A coup sûr, il a le tempérament des causeurs aimables, et, sous prétexte de physiologie et de critique naturelle, il fait l'école buissonnière, avec beaucoup d'agrément, à travers la littérature ancienne et moderne, avec la plume alerte et spirituelle d'un enfant de Paris et à la façon de Montaigne, qui était pourtant du Périgord.

LE PHILOSOPHE INCONNU

LE PHILOSOPHE INCONNU [1]

La philosophie mystique et le XVIIIe siècle, au premier abord, voilà deux noms qui semblent jurer l'un avec l'autre; l'esprit s'étonne de leur accouplement. Rien de plus réel cependant et rien de moins fortuit que cette rencontre du mysticisme et du siècle de Voltaire. Un peu de réflexion fait cesser la surprise de les trouver réunis. Le matérialisme lui-même, s'il ne donne pas la main au mysticisme, l'appelle sans le vouloir, et cette fleur du divin amour qui a des racines surnaturelles dans l'âme humaine, qui est de tous les temps, de toutes les races, qui fleurit

(1) *La Philosophie mystique en France à la fin du* XVIIe *siècle. — Saint-Martin et son maître Martinez Pasqualis*, par M. Ad. Franck.

sous toutes les latitudes, semble s'épanouir justement plus vivace dans quelques cœurs aux époques de révolution où tout est nié et mis en question. La société tremble sur ses bases; l'église est déserte, les temples croulent; il n'y a plus de sanctuaires. Elle ouvre alors, la fleur miraculeuse, son calice solitaire; l'âme éperdue, qui a soif d'espérance, d'amour, de certitude, s'y réfugie comme dans un abri et s'enivre de parfums sacrés.

Mais qu'est-ce au juste que le mysticisme? Quel est son rôle dans l'histoire de la religion et de la philosophie? « On peut dire, écrit avec une spirituelle justesse M. Franck, que la religion est au mysticisme ce que l'amour réglé par le mariage est à l'amour libre et passionné. » Le mariage sans doute suppose l'amour (il devrait le supposer du moins), mais il lui impose des rites, des règles et des devoirs. De la même manière, la religion enferme l'amour divin dans un cercle de dogmes, de traditions, de discipline. Le mysticisme, lui, brise cet étau, comme il secoue tout ce qui gêne son brûlant essor vers l'objet divin de son amour. Ainsi qu'il touche à la religion, il confine à la philosophie. Il est à elle ce que la passion est à la raison. « Il faut à la philosophie, dit M. Franck, des faits réfléchis par toutes les consciences, des

raisonnements à l'abri de toute objection. » Le mysticisme n'est pas si exigeant. Les accidents les plus personnels, jusqu'à ses visions, ses hallucinations, il les accueille comme des preuves. Mais si le mysticisme se distingue fort, on le voit, de la vraie philosophie, c'est-à-dire de celle qui ne s'appuie que sur l'évidence ou la force de la démonstration, ne soyez pas pour lui trop dédaigneux, ô vous qui philosophez! Combien de philosophes sont des mystiques sans le savoir! Et que M. Franck me pardonne, car mon instinct et mon désir me maintiennent moi-même dans cette école spiritualiste dont il est un des maîtres. Qui dira, par exemple, ce qu'il entre de sentiment préconçu, de foi préalable, d'évidence personnelle, de belle folie mystique, en un mot, dans les arguments démonstratifs d'un spiritualiste convaincu?

On ne peut reprocher à M. Franck d'avoir montré trop de dédain pour ce voyant qui a nom Saint-Martin et qui signait ses ouvrages : *le Philosophe inconnu*. Il s'est plutôt exposé au reproche contraire. Dans un volume qui a pour titre principal *La Philosophie mystique à la fin du XVIIIe siècle*, on s'étonnera peut-être de ne rencontrer qu'une étude particulière sur ce penseur et quelques recherches nouvelles sur son maître, plus obscur,

Martinez Pasqualis. Pour justifier le titre de l'ouvrage, ce n'est pas assez peut-être de rappeler d'un mot Mesmer, Cagliostro, Lavater, Swedenborg, Jacob Bœhm, qui exerça sur Saint-Martin une si grande influence, et les autres chefs de sectes mystiques à la fin du siècle dernier. La plupart de ces illuminés, il est vrai, n'étaient pas nés Français, mais leur action s'est exercée en France; plusieurs sans doute étaient des théurgiens, des mystagogues plutôt que des philosophes mystiques dans le sens élevé du mot, mais Saint-Martin lui-même a versé dans le merveilleux grossier où tombent plus ou moins presque tous les mystiques. Lui aussi était maçon dans les sciences occultes, encore qu'il tînt ces secrètes opérations pour du spiritualisme de l'ordre inférieur. Quoi qu'il en soit, et cette observation faite, à prendre en elle-même cette monographie de Saint-Martin, rien d'aussi précis, d'aussi clair, d'aussi décisif n'avait encore été écrit sur ce théosophe singulier et sur ses doctrines. Une belle et très-philosophique étude de M. Caro, un travail d'exégèse à un point de vue trop catholique de M. Moreau, un ouvrage savant et touffu, mais aussi un peu confus, du regrettable M. Matter, avaient précédé les recherches de M. Franck. Sans influer sur son ibre jugement, ces études antérieures lui ont été

sans doute de quelque profit : mais c'est à Saint-Martin lui-même que M. Franck demande le secret de Saint-Martin. C'est à ses ouvrages si peu connus, à quelques manuscrits inédits, et surtout à sa curieuse correspondance avec Kirchberger, publiée pour la première fois en 1862 par MM. Schauer et Chuquet, que le travail de notre savant collaborateur emprunte un véritable et original intérêt.

Saint-Martin était né à Amboise, en Touraine, d'une famille noble, mais pauvre. Dès le collége, à Pont-Levoy, il faisait ses délices de l'ouvrage d'Abadie, *l'Art de se connaître soi-même*. A ce choix singulier de la part d'un enfant, se révélait la vocation du futur « Robinson de la spiritualité, » comme il s'est un jour appelé lui-même. Aussi il quitta bientôt la magistrature, où son père l'avait contraint d'entrer, et où, si assidu qu'il fût à l'audience, « il n'avait jamais pu savoir qui gagnait ou perdait le procès, » et il abandonna de même le métier des armes qui n'était pas fait pour sa délicate organisation. Dieu, disait-il, ne lui avait donné un corps « qu'en projet. » Ce fut par des officiers du régiment de Foix, dont il fit quelque temps partie, qu'il fut affilié à la secte maçonnique dont Martinez de Pasqualis était le chef reconnu. Il assista, dans cette loge mystérieuse, à des opérations

théurgiques qui l'étonnèrent un peu. « Et quoi! s'écriait-il, faut-il tout cela pour connaître Dieu?» C'est à partir de ce moment que cette âme tendre et pieusement exaltée, à qui il fallait Dieu, entra définitivement dans les voies de la « spiritualité, » livré pour toujours à la méditation, à la spéculation philosophique et religieuse, seule carrière qui pût lui convenir. Si c'était une carrière, au sens positif du mot, il ne s'en inquiétait pas. « C'est un grand tort aux yeux des hommes, dit-il finement quelque part, que d'être un tableau sans cadre, tant ils sont habitués à voir des cadres sans tableaux. » La vie de Saint-Martin fut simple et sans grand accident extérieur. Elle traversa cependant les orages de la Révolution et les jours néfastes de la Terreur. Mais, au milieu même des plus terribles bouleversements, il vécut, avec une naïveté inexprimable, cantonné dans sa pensée, dont les fluctuations, les ardeurs, les visions sont tout le drame. Et s'il eut le bonheur d'échapper, en ces jours d'épouvante, aux dangers dont il était menacé, il s'en crut préservé par une faveur spéciale de la Providence qui avait des vues sur lui et avec qui il était en commerce familier : naïveté orgueilleuse assez commune aux mystiques, à ces humbles et innocents amoureux de Dieu. On peut noter pourtant quelque trace publique

de l'existence de Saint-Martin. Il fut porté par l'Assemblée nationale sur la liste des noms parmi lesquels on devait choisir le gouverneur du Dauphin, en compagnie de Sieyès, de Condorcet, de Bernardin de Saint-Pierre, ce qui indique qu'il jouissait alors d'une assez belle célébrité. Plus tard, en 1794, il se souvint de cet honneur pour lequel il avait été proposé, un jour qu'il montait la garde devant la prison du Temple où le malheureux enfant royal avait reçu définitivement pour gouverneur l'infâme Simon. Une fois dans sa vie, Saint-Martin accepta une fonction, et donna pour un jour un « cadre » au « tableau. » Membre de l'Ecole normale, fondée par la Constitution de l'an III, il y combattit publiquement la philosophie à la mode dans la personne de Garat, et put se vanter, dans ce combat dont le succès fut pour lui, d'avoir, nouveau David, frappé Goliath au front. Malgré ce succès, l'influence de Saint-Martin fut médiocre sur ses contemporains. Ce qu'il put en avoir vient de lui-même, de sa personne et de ses entretiens plutôt que de ses livres indigestes et obscurs, remplis de ce jargon partilier que chaque mystique invente pour son usage, et dont il faut trouver la clef. On lisait peu, et sans trop les comprendre, son *Ministère de l'Homme-Esprit*, et son livre : *l'Homme de Dieu et le Croco-*

dile, poème épico-magique en prose et en vers, satire allégorique et froide dirigée contre la philosophie du temps. Mais la singularité de ses opinions, son esprit élevé et la douceur charmante de son caractère le firent rechercher de quelques personnages considérables par leur rang, dans l'intimité desquels il vécut, tels que le duc d'Orléans, le maréchal de Richelieu, la duchesse de Bourbon, un monde qui ne lui ressemblait guère, mais qui était curieux de lui par contraste, et où il se plaisait volontiers, peut-être par un esprit semblable de curiosité. « J'abhorre l'esprit du monde, disait-il, mais j'aime le monde et la société. » C'est dans ce cercle choisi qu'il exerçait son action. Les femmes surtout l'attiraient : elles font moins d'objections aux mystiques. Il était devenu un peu le directeur spirituel de plusieurs que son esprit et son cœur avaient captivées, puisque de son « projet de corps » il ne faut point parler. L'esquisse devait en être pourtant assez réussie, et on peut croire que ses yeux « doublés d'âme, » comme disait sa meilleure amie, madame de Bœckel, ajoutaient quelque empire à sa philosophie. Lui ne s'engageait jamais trop avant, et son cœur tendre, mais « né sujet du royaume évangélique, » demeura toujours assez tranquille au milieu des feux terrestres qu'il avait allumés. « Quand

j'ai aimé, disait-il, plus que Dieu, quelque chose qui n'était pas Dieu, je suis devenu souffrant et malheureux; quand je suis revenu à aimer Dieu plus que toute autre chose, je me suis senti renaître, et le bonheur n'a pas tardé à revenir en moi.»

M. Franck s'est pris d'une véritable sympathie pour cette aimable et douce figure de Saint-Martin. Il en a tracé sans mièvrerie, avec délicatesse, un portrait des plus intéressants dont il a rehaussé et perfectionné la ressemblance par des citations caractéristiques, empruntées, comme nous l'avons dit, à Saint-Martin lui-même, à ses ouvrages et à sa correspondance. Dans la seconde partie plus sévère de cette étude savante, il a analysé et ramené à quelques points clairs la doctrine enfouie dans les écrits obscurs du philosophe illuminé. En le commentant, il le juge. Sa saine discussion avec Garat sur la formation de la parole et la nature de la pensée, où Saint-Martin se montre éloigné des idées de de Bonald presque autant que de celles de Condillac, ses considérations sur la Révolution française, les explications providentielles qu'il en donne et d'où sont sorties, M. Franck le prouve, les sombres théories de de Maistre, son système général de l'*émanation*, de la *chute*, de la *réintégration*, qu'il avait reçu de Martinez, le kabbaliste portugais, sont, dans l'ou-

vrage qui nous occupe, l'objet de chapitres de l'intérêt philosophique le plus élevé. Ramener la nature et l'homme à leur principe, qui est Dieu, tel est le point capital de la philosophie de Saint-Martin, que M. Franck a parfaitement fait ressortir en montrant les dangers de cette doctrine si haute en apparence. Il a très-bien expliqué le christianisme libre de Saint-Martin, christianisme dont le catholicisme n'était que le « séminaire » pour cet indépendant. Je ne suivrai pas M. Franck dans les discussions auxquelles il se livre sur tous ces points, et qui ont mieux trouvé leur place dans le *Journal des Savants*, où elles ont paru d'abord, qu'elles n'offriraient d'attrait à cette place. Mais je louerai l'auteur de n'avoir lui-même discuté de Saint-Martin que ce qui valait la peine d'être discuté, et d'avoir su si bien, dans ce mélange singulier de métaphysique et de rêverie, séparer l'or pur de l'alliage, en arrachant à la nuit quelques traits de beauté originale. La solide fermeté de son jugement a préservé l'auteur du danger de s'enivrer de l'objet de son étude, de devenir sa proie et de lui passer ses folies. S'il a mesuré trop large la part de Saint-Martin parmi les illuminés du XVIIIe siècle, il l'a bien jugé en lui-même. Il a achevé de faire connaître, sans se méprendre sur sa valeur totale, ce qui méritait d'être connu de

ce philosophe singulier qui n'a pas de rang dans la philosophie, âme tendre, moraliste élevé et pur, penseur souvent profond, souvent puéril et halluciné, dont Voltaire s'était moqué peut-être un peu vite, mais dont, en bonne justice, les écrits obscurs mériteront toujours, à bien des égards, cette signature modeste qu'il s'était donnée : *le Philosophe inconnu.*

LOUIS VEUILLOT

LOUIS VEUILLOT (1)

Les Odeurs de Paris sont devenues un des bruits de Paris. Si l'on mesurait le mérite d'un ouvrage au tapage qu'il a fait en venant au monde, l'auteur aurait le droit d'être fier. Au moment où ce bruit trop prolongé va enfin s'éteignant, avant que le livre qui l'a soulevé soit repris par la nuit et le silence, la minute est peut-être bonne pour essayer de rendre compte de ce succès et de ce livre, ou plutôt pour leur faire leur compte sommaire à tous deux.

Les jours de carnaval, quelque triste mardi gras ou jeudi de la mi-carême, souvent, au milieu de l'indifférence et du dédain des promeneurs paisi-

(1) *Les Odeurs de Paris.*

bles, s'élève une clameur. C'est quelque masque hétéroclite, accoutré d'une manière sauvage d'oripeaux de couleurs violentes, armé de son cornet à bouquin et d'un gourdin, suivi, acclamé ou hué, on ne sait, par un cortége de gamins auxquels il adresse, sans s'arrêter, des sarcasmes de carrefour, d'indécentes facéties, et par-ci par-là distribue des coups de bâton. Il peut croire qu'il a du succès. Eh bien! il me semble que le bruit que nous avons entendu est assez semblable à ce charivari de carnaval, à ce vacarme assourdissant de trompes, de cris, d'apostrophes injurieuses, d'acclamations, de huées et de coups. Ici et là il y a des gens qui ne veulent pas être battus et qui regimbent sous les horions auxquels leur prochain applaudit avec enthousiasme, en éclatant de rire. Il y a aussi quelque jeunesse battue et contente. Le gourdin résonne sur les épaules de ces jeunes gars, et, comme ils débutent dans le monde, ils sont fiers que leurs épaules fassent du bruit. Ils sont glorieux, parce que l'homme au bâton les a distingués, et, s'ils reçoivent de lui quelque coup de pied, cela les fait s'incliner en avant et remercier, et se joindre au cortége et ajouter au bruit.

« Cacographes, » hurle l'homme, « histrions, galopins, encriers pestilentiels, longues oreilles,

mon garçon, jocrisses, pauvres petits! » Et de rire, et quelques-uns de dire : Quel homme fort!

Les grands journaux, que l'ancien rédacteur de *l'Univers* désigne sous le nom de « grosse presse, » se sont tus d'abord et ont peu fait pour le succès : ce sont surtout les journaux littéraires du petit format, ceux que M. Veuillot baptise « les feuilles de joie, » qui, sans se fâcher autrement de cette flétrissante dénomination, ont battu naïvement le tambour et organisé un joyeux tintamarre autour de cette production nouvelle de l'auteur des *Libres Penseurs.* M. Veuillot fouaille leurs rédacteurs en masse et en particulier; il les coiffe du sobriquet collectif de *boulevardiers*. Ils sont ravis de la coiffure et essayent de faire entrer le nom dans la langue française. Quelques-uns (car il y en a qui ont du talent et de la dignité) ont fait mine de se révolter; mais il leur a fallu éteindre leur feu. M. Louis Veuillot, qui siffle tout le monde, mais qui n'aime pas plus qu'un autre à être sifflé, a eu soin, en homme habile, de se réserver des intelligences dans la place. Il a déclaré que J..., qui l'admire et qui protége aussi la religion, est un critique « d'un jugement délicat. » Il connaît la nature humaine, et a compté, sans se tromper, que J... engagerait ses amis insultés à pardonner et à crier avec lui, sept fois par semaine, dans le journal dont il est le

rédacteur en chef, que M. Louis Veuillot a beaucoup de talent.

Je voudrais appliquer un jugement moins délicat, sans doute, mais sincère à ce livre dont j'ai analysé le bruit. Je le puis faire du moins en toute impartialité, *nec injurià nec beneficio congnitus*. Je n'ai pas reçu spécialement de coups de bâton de M. Veuillot, et il ne m'a pas offert de son jus de réglisse.

Quelques mots suffiront.

Si l'on me parle du talent de M. Louis Veuillot, je ne suis pas plus qu'un autre un mécréant. J'ai lu souvent de lui, et dans ce livre même on rencontre çà et là des pages d'une assez belle encre; il tire de son encrier religieux des tempêtes artificielles qui ne sont pas sans quelque mérite; il sait sa langue, il sait surtout son La Bruyère, auquel il emprunte sans façons d'excellents tours. La violence que ses admirateurs prennent pour de la force, une sorte d'effronterie de langage cru et trivail ajoutent un piment à sa prose. Souvent ce piment emporte la bouche, que M. Veuillot appellerait autrement, car il brave, lui, l'honnêteté dans les mots en parlant français. Un jour, l'éminent écrivain dont les lettres et la philosophie regrettent la perte, M. Cousin, disait en souriant à un journaliste de ses amis, délicat et trop fin peut-

être pour la polémique courante : « B.., soyez grossier. » — Voilà un conseil que ne lui eussent jamais inspiré les écrits de M. Veuillot. Il s'est fait, de la violence et de la grossièreté, des Muses qui l'inspirent naturellement, et souillent ses meilleurs dons d'écrivain.

Ces dons, que nul ne conteste, transparaissent pourtant moins que de coutume dans ce pamphlet, qui a fait plus de bruit que tout ce qu'a écrit M. Veuillot ! Le fléau des libres penseurs s'y montre visiblement fatigué. Il frappe plus que jamais avec brutalité à droite et à gauche ; mais le souffle manque. Et d'abord il ne faut pas chercher grand art de composition dans ce livre : cela tient à la manière dont il a été formé. On sait que M. Louis Veuillot n'a plus de journal à lui. Il a subi dans toute leur rigueur les conséquences du régime qu'il se réjouissait de voir appliquer à la presse, se croyant sans doute lui-même inviolable. Dans une satire en vers, car il distille aussi, et dans ce volume même, l'injure en vers, il disait :

« Par bonheur la patrouille a fermé la boutique. »

Ce bonheur est arrivé depuis à M. Veuillot. La feuille où il appelait la force au secours de sa vérité à lui contre la vérité des autres, c'est-à-dire contre la liberté de penser et d'écrire a été supprimée. Il

n'a pas été jusqu'à présent autorisé à en fonder une autre. N'ayant pas de journal, il a fait comme s'il en avait un. Au jour le jour, sous l'impression du moment, il a épanché ses colères sur les hommes et sur les choses, sur notre littérature, notre science, nos divertissements, nos mœurs, dans une suite d'articles qu'il a pris la peine seulement de réunir en chapitres de livre, et il en a composé ce bouquet qui n'est pas, en effet, « aux mille fleurs, » et qu'il a appelé *les Odeurs de Paris*. L'inconvénient (il est assez grave pour un livre satirique) de cet assemblage d'articles écrits à différentes époques et dont quelques-uns remontent assez loin, c'est que le bouquet manque de fraîcheur. Vous cherchez, par exemple, ce que M. Veuillot pense de M. Sardou, l'auteur à la mode; il n'en dit pas un mot; il en est toujours à Scribe, et s'acharne à trépigner sur cet écrivain déjà démodé, dont le talent pourtant fut incontestable et le caractère justement honoré. Il faut dire que M. Veuillot, qui sait sans doute où il mourra, reproche amèrement à Scribe, et ne peut pas lui pardonner d'être mort dans un fiacre, sans avoir eu le temps de se préparer à paraître devant Dieu. C'est avec cette indulgence que M. Veuillot s'y prépare. J'ai critiqué la composition de l'ouvrage et l'odeur un peu rancie qu'il exhale. Voilà un

échantillon qui peut faire juger assez bien de sa qualité, voilà un exemple des coups que porte cet athlète prétendu si terrible ; des procédés de satire qu'il emploie dans le livre décousu qui nous occupe et où se mêlent trop souvent, comme ici, un peu d'odieux et un peu de niais, sans qu'on puisse dire ce qui l'emporte. Ces procédés exigent aussi une forte petite dépense d'invention. Ils consistent, par exemple, à exhumer tout au long et à émailler d'italiques vengeresses, quelques vieux articles de petit journal, lesquels, par parenthèse, malgré cette censure, ne font pas trop mauvaise figure à côté de la prose du volume qu'ils grossissent.

D'autres fois il prend dans un journal ou une revue une étude sur un écrivain célèbre, en souligne par manière d'ironie les passages les plus flatteurs, et finit en insinuant gratuitement que c'est le philosophe loué qui a corrigé les épreuves de son propre éloge. Cette forte critique est accompagnée de quelques quolibets non pas contre la philosophie, mais contre le nez et le teint du philosophe. Et l'on se dit que, pour que le pieux écrivain hasarde, sans craindre que le ridicule s'ajoute à l'insolence, des personnalités de cette espèce, il faut qu'il soit au physique prodigieusement doué par la nature, que son visage soit singulièrement gravé à l'image de Dieu.

Je passe condamnation sur la manie de M. Veuillot de s'ériger en maître d'école et d'appeler devant sa chaire les plus beaux noms de la littérature contemporaine pour leur donner des leçons de français. C'est ainsi que Théophile Gautier lui fournit « un parfait exemple de mal écrire. » En revanche, M. Gautier reçoit ici, on le voit, un superbe échantillon de certaines façons d'écrire de M Veuillot. Il sait pourtant sa langue, l'écrivain des *Odeurs;* mais il veut parfois faire prendre à son style de grands airs et l'émaille de tournures latines ou d'archaïsmes qui ne sont plus que des fautes prétentieuses.

Le pamphlet de M. Veuillot ne s'attaque pas seulement à la littérature, il se prend à tout, et il y a quelques traits meilleurs que ceux que j'ai cités dans ce parti pris de satire universelle. M. Veuillot a bien étudié nos chanteuses de café, il a bien rendu leur hoquet et leurs cyniques contorsions. Seulement, je ne sais pas trop pourquoi il leur a été si sévère, car il a, lui aussi, quelque chose de cet art populacier, et sa satire à fortes épices ressemble assez à ces chansons. Après les cafés concerts, M. Veuillot s'est infligé aussi, pour les juger, nos autres divertissemens semi-dramatiques, semi-licencieux ; il a mesuré de ses yeux contrits les jupes des figurantes de nos théâtres d'exhi-

bition, il a vu qu'elles étaients trop courtes, et trouvé que cela n'était pas bon. Il attaque aussi la science, et, si les faibles traits qu'il dirige contre elle tombent à ses pieds, il faut convenir qu'il plaisante assez agréablement certains savants plus heureux dans leurs analyses chimiques que dans leurs analyses politiques.

Pourquoi cependant cette satire ne réussit-elle pas à émouvoir la société qu'elle prétend châtier ? Pourquoi est-elle sans autorité et sans portée? C'est que l'esprit qui l'anime nous est étranger. L'écrivain qui fait ce procès à toute la société contemporaine et qui l'insulte n'est pas de son temps ni de son pays. Sa satire pourtant avait beau jeu. Nous portons en nous un idéal de beauté, de grandeur, d'honneur et de vertu qui nous rend sympathiques à toute insurrection satirique contre ce qui froisse dans le monde cet idéal, et le moment où notre génération s'agite dans le siècle n'est pas fait sans doute pour n'inspirer qu'une apologie L'esprit public diminué, le niveau des caractères abaissé, la soif des jouissances matérielles surexcitée, la prostitution insolente, les nouvelles à la main, le commérage et le roman vulgaire étouffant la voix du philosophe et du poète, on pouvait s'indigner de cela et de bien d'autres choses. Il y a pourtant encore dans cette société, ne soyons pas

injustes, des choses dignes de respect au milieu de nos misères, des hommes à honorer, des œuvres à admirer, des exemples à suivre, de nobles espérances à soutenir. Et c'est ne pas chérir le bien que de confondre le bien et le mal dans la même haine, c'est enlever sa force à la satire que de frapper tout pêle-mêle, de ne pas distinguer la Vénus de Phidias de la *Vénus aux carottes*, de dénigrer en même temps le poète immortel et les chansons de Thérésa. Si pourtant cette satire universelle est fille de votre amour du bien, si vous voulez tout de bon relever les âmes, il faut encore, pour être non pas seulement entendu, mais écouté, que votre cri ressemble à celui qui sort des entrailles gémissantes de la société, et que l'esprit qui vous inspire réponde à ses aspirations. Or, quel est l'esprit, en laissant de côté l'esprit de rancune, qui a inspiré le livre de M. Veuillot? Son idéal est-il le nôtre, à nous, les hommes du XIX[e] siècle? Non, on le sait bien. Quel remède offre-t-il à nos maux? Quels parfums oppose-t-il à nos « odeurs de Paris? » Ce sont les parfums de Rome, de Rome qui n'est pas encore convaincue (nous l'avons appris ces jours-ci) que la terre tourne, et qui voudrait surtout l'arrêter dans sa marche en avant. Il oppose à l'inquiétude de nos classes ouvrières la félicité du paysan du bon temps d'au-

trefois, que la Bruyère avait peint cependant sous des couleurs qui font frémir, comme une sorte d'animal effrayant et famélique, mais qui était heureux, selon M. Veuillot, parce qu'il lisait (lisait-il ?) la *Vie des Saints*. Il s'indigne de voir dans les niches du Louvre, à côté de la statue de saint Vincent de Paul, des figures que l'Église n'a pas sanctifiées et qui n'ont été que des grands hommes, honnêtes gens. Voilà l'esprit qui anime M. Veuillot.

L'idéal de la société moderne est en avant, l'idéal social de M. Veuillot est en arrière. Bien audelà de Luther et de Calvin, il faudrait, pour le satisfaire, rétrograder jusqu'à cette époque de lumière où les bûchers éclairaient le monde. Et parce qu'on refuse de le suivre, il crie que la littérature tout entière a du *havinisme* dans les veines; c'est beaucoup d'honneur pour M. Havin. Eh bien! nous affrontons volontiers les épithètes de M. Veuillot. Ses honnêtetés littéraires ne nous intimident pas. Ce n'est pas la littérature seulement c'est la société tout entière qui a dans les veines la Révolution, les principes qu'elle a proclamés, les droits qu'elle a retrouvés dans la conscience humaine. La société moderne a rompu, dans son espérance au moins, avec le joug de toutes les oppressions; elle a brisé déjà plus d'une vieille ser-

vitude, et elle croit à l'affranchissement progressif de l'humanité. On a douté de la foi et de la bonne foi de M. Louis Veuillot. On n'a pas eu le droit de lui faire cette injure, provoquée par le ton souvent carnavalesque et toujours peu évangélique de sa polémique. Seulement, que M. Veuillot le sache, la croyance de son pays à la Révolution, c'est-à-dire à la liberté, aux droits, au progrès, aux destinées de l'humanité, est aussi solide et aussi inébranlable que la sienne. C'est elle qui soutient les penseurs et les fait espérer dans l'avenir; elle est entrée dans l'âme de la société tout entière. C'est pour cela que le livre de M. Veuillot, inspiré par les fureurs d'un esprit contraire, n'aura été qu'un bruit éphémère et sans portée, et qu'aucun bon grain ne lèvera de ces pages pleines des sarcasmes et des invectives de ce violent écrivain, le souteneur de la foi, le boulevard, pour ne pas dire, comme lui, le « boulevardier, » de Rome.

MISTRAL

MISTRAL [1]

Il y a six ans qu'ici, et le premier dans la presse (quand la critique a de ces bonheurs, on peut lui pardonner de s'en souvenir), je racontais les beautés de *Miréio*, une idylle presque épique, née sous le ciel de la Provence, écrite dans la vieille langue des troubadours, et traduite en prose française, par son auteur, avec un art savant. Un poète de regrettable mémoire, Provençal aussi, M. Adolphe Dumas, s'était pris d'enthousiasme pour cette ravissante *Mireille;* c'est lui qui avait conduit à Paris la jeune paysanne, vantant partout le poème et l'auteur, et qui m'avait fait l'honneur de me les présenter. Je me défiais d'abord de son admira-

(1) *Calendau*, pouèmo nouvéu, avec traduction française en regard et portrait de l'auteur, par Hébert.

tion; mais, après lecture, je la partageai et je le dis hautement, je ne restai pas longtemps seul, et, quelques jours après, une voix de poète souverain, Lamartine, dans un de ses *Entretiens littéraires*, salua le traducteur provençal d'un de ces applaudissements qui donnent la gloire.

M. Mistral, l'auteur de *Mireille*, revient aujourd'hui à Paris et peut se présenter tout seul, son nouveau poème à la main, *Calendau*. Il ne craint même pas d'offrir, en tête du volume, à la curiosité d'un public désormais conquis, son portrait, finement dessiné par le peintre Hébert. Ce portrait rend bien du modèle la tête intrépide et jeune, bravement plantée sur des épaules robustes; pourtant le poète n'a pas cette expression de défi, de sombre et nerveuse ardeur que lui a prêtée l'artiste; ceux qui le connaissent regretteront de ne pas trouver dans cette image son clair et brave regard, qui n'a rien de farouche, son bon sourire confiant, en un mot sa vraie physionomie de poète heureux.

Je n'ai pas envie de revenir, pour en rabattre, sur les louanges que j'ai prodiguées dans le temps à *Mireille*, et j'en ai à donner des nouvelles de tout cœur, à *Calendau*. Mais alors déjà, et à propos de cette tentative de poésie provençale, je faisais des réserves sur lesquelles il est plus important encore d'insister aujourd'hui, en présence des illusions

que le succès peut faire naître ou entretenir. En effet, quoiqu'il l'ait tentée avec le plus d'éclat, l'entreprise de M. Mistral n'est pas une entreprise isolée. Il serait injuste d'oublier ceux qui, avec lui, ont réveillé les échos poétiques de la Provence, les noms (et j'en passe) de Roumanille, de Trussy, d'Aubanel, l'auteur de *la Grenade entr'ouverte*, recueil de chants tendres et passionnés, dont M. Mistral, en m'annonçant le volume, me disait avec une superbe qui sentait aussi sa Provence : « Vous y verrez comment nous aimons, nous autres, dans notre Midi. » Si on les oubliait, les poètes provençaux auraient soin de ne pas s'oublier eux-mêmes. Ils sont une phalange dont tous les membres unis entre eux ont formé comme une société d'admiration mutuelle. Ils se nomment *Félibres*. Ils ont pris ce nom dans je ne sais quelle vieille légende où le mot s'applique aux docteurs qui conversaient avec Jésus enfant. Cherchant une dénomination particulière pour se distinguer des anciens *troubaires*, ce titre de *félibres* leur a paru bon et ils l'ont adopté. Ils publient chaque année une sorte d'almanach poétique, tout entier écrit en patois provençal; c'est là que leurs enthousiasmes se rencontrent et qu'ils échangent entre eux l'encens cher aux poètes. C'est là que sont célébrés les œuvres et gestes de M. Mistral, dont le succès les a

électrisés et qu'ils ont reconnu pour leur chef; c'est là, quand l'auteur de *Mireille* revient de Paris, qu'on y raconte avec orgueil les *trionfles* de Mistral.

Il n'y aurait rien à dire à cela, et tout au plus pourrait-on sourire de ce qu'il y a d'ingénu et d'excessif dans ces manifestations, si derrière les succès particuliers, « triomphes » même, si l'on veut, les *Félibres* ne poursuivaient un autre triomphe plus général et impossible, celui d'une langue périmée, de cette langue romane qui, au beau temps même des *tensons* et des *sirventes*, n'arriva jamais à son point de perfection, détrônée qu'elle fut de bonne heure par l'italien de Dante et de Pétrarque, et ensevelie par l'idiome qui devait devenir la langue française dans les vers de Corneille, dans la prose de Pascal et de Bossuet. Depuis cette époque, le vieux roman a nécessairement dégénéré; il s'est déformé, il est devenu patois. Si diamant il y a, c'est un diamant bien difficile à sortir de sa cangue. Croire à une résurrection triomphale du parler roman, voilà l'illusion. Ils l'ont, cette illusion, les docteurs de la loi poétique en Provence; ils l'ont même au point que la langue nationale est l'objet de leurs attaques sourdes ou déclarées. Heureusement elle peut les braver. Aimer sa province, la petite patrie dans la grande, c'est bien, pourvu que l'amour

n'aille pas jusqu'à l'égarement et à la chimère. Décentralisons, soit; mais gardons-nous du provincialisme. La Durance ne revient pas en arrière après qu'elle s'est jetée dans le Rhône, et la Provence ne s'arrachera pas davantage du sein de la France, où s'est absorbé avec elle son idiome recouvert par tant de productions de génie. Sans doute, la langue nationale, en s'éloignant de ses sources, a perdu bien des qualités de naïveté, de grâce et de vigueur, et l'on trouve dans les dialectes de ses différentes provinces, surtout dans ceux de la Provence et du Languedoc, des tours énergiques et pittoresques qui manquent au français, des vocables agréablement raucisonants, et d'autres mots comme enduits de miel et faits exprès pour la poésie. En revanche, on sait ce qui manque à ces dialectes bariolés qui diffèrent de ville en ville; ils n'ont pas la correction, la noblesse, l'urbanité, le caractère de notre langue française, langue sérieuse, qui répugne aux molles afféteries et aux mignardises. Elle est un peu pauvre; c'est une gueuse fière, disait Voltaire, à qui il faut faire l'aumône malgré elle, et plus propre, on peut en convenir, à la prose qu'à la poésie; mais elle a suffi pourtant à Racine et à André Chénier; et Lamartine, Victor Hugo et quelques autres en ont tiré un assez bon parti. Au surplus,

la raison de la domination assurée pour longtemps au français sur le provençal, le languedocien, le breton, le flamand n'est pas seulement dans sa supériorité; la raison, on le sent bien, c'est qu'elle est la langue nationale et ne peut cesser de régner, à moins d'une dissolution de la France.

Ecrivez donc en provençal, si bon vous semble; que votre poésie y prenne des facilités que le français vous refuse : l'hiatus, les terminaisons identiques du singulier et du pluriel, et d'autres libertés. Essayez, si vous pouvez, de vous élever au pur roman en faisant entrer les vieux mots de la langue d'oc dans le parler courant, corruption dédaignée de la langue mère. Mais si vous voulez que vos vers, admirés dans votre province, éveillent au dehors un écho, en attendant cette victoire et ce rétablissement de la langue d'oc et de l'accent de Marseille, traduisez, vous ferez bien, votre poésie en français.

M. Mistral n'a pas attendu notre conseil. Malgré le cri de guerre qu'il pousse dans *Calendau* : « Langue d'amour, s'il est des fats et des bâtards, tu auras à ton côté les mâles du terroir et tant que le mistral farouche bramera dans les rochers ombrageux, nous te défendrons à boulets rouges, car c'est toi la patrie et toi la liberté ! » malgré ce

défi, il a eu soin d'écrire pour les « Franciots » une version en prose française de *Calendau*, comme il l'avait fait en publiant *Mireille*. Cette traduction *à la vitre*, c'est-à-dire en regard du texte et calquée sur lui, nous a permis de lire et de goûter deux beaux poèmes, qui, sans elle, eussent été pour nous lettre close. Je me suis même laissé dire que cette version, nécessaire pour nous, n'est pas tout à fait inutile aux lecteurs de Marseille et d'Avignon. Ils eussent été embarrassés quelquefois du sens exact de certains mots de ce néo-provençal recherché, trié, et habillé un peu à la mode antique de Bertrand de Born.

Le sujet de *Calendau* est d'une extrême simplicité. C'est l'histoire héroïque et à demi fabuleuse d'un pauvre petit pêcheur amoureux d'une dame. Son amour est aussi puissant qu'il est pur. L'humble jeteur de filets est un vaillant qui n'a peur que de Dieu. Il rappelle le Gilliat de Victor Hugo dans *les Travailleurs de la mer*. Les prodiges ne lui coûtent rien pour conquérir le cœur de celle qu'il aime. Pour elle il entasse travaux sur travaux, exploits sur exploits, le possible sur l'impossible, jusqu'à ce que la souveraine de son âme lui dise : C'est assez ! et que l'amour récompense l'amour. Le thème est charmant. C'est le travail quotidien des pauvres gens idéalisé en même temps que

l'amour. Mais la vraie héroïne du poème, c'est la Provence. *Calendau* est tout entier, et plus encore que *Mireille*, consacré à la gloire du sol natal. Les grands souvenirs de l'histoire, les légendes, les traditions, les mœurs, les vieilles coutumes populaires, les villes, les campagnes, les paysages de la Provence illuminent les douze chants de ce poème et le remplissent mieux encore que la poétique action qui y déroule sa trame légère. C'est l'esprit du pays que le poète invoque en commençant :

J'eu d'uno chato enamourado.....
Aro qu'ai di la mal-parado.

« Moi qui d'une amoureuse jeune fille ai dit maintenant l'infortune..... »

Mais j'aime mieux, que l'auteur me pardonne substituer le vers français à sa prose. Moyennant un mot seulement, ôté ou ajouté çà et là au texte que je suis ligne à ligne, j'ajoute à la copie la musique du rhythme et de la rime, cet élément capital de la poésie, et que la meilleure traduction en prose laisse échapper. C'est le système que j'ai imaginé et pratiqué sur le texte de *la Divine comédie*. Ce sera mon excuse auprès de M. Mistral. Je ne serais pas fâché non plus, je l'avoue, si je réussissais à lui persuader que le vers provençal ne perd pas trop de son charme à passer dans la

langue poétique des « Franciots, » quoique cette langue soit plus difficile à manier et que sa prosodie soit plus sévère.

Moi qui de fillette amoureuse
Ai dit l'histoire douloureuse,
Je chante, — Dieu m'assiste! — un enfant de Cassis,
Humble pêcheur, fils de pêcheuse,
Qui gagna (grâce merveilleuse
Du pur amour!) palme joyeuse,
Conquit empire et gloire. Ame de mon pays,

Toi qui luis en traits manifestes,
Et dans sa langue et dans ses gestes;
Quand le baron picard, allemand, bourguignon
Assiégeaient Toulouse et Beaucaire,
Toi qui remplis d'un feu de guerre
Contre leur horde sanguinaire
Les hommes de Marseille et les fils d'Avignon;

Par la grâce des souvenances,
Toi qui gardes nos espérances;
Toi qui, dans la jeunesse, et plus chaud et plus beau,
Malgré la mort, divins mystères!
Fais remonter le sang des pères,
Toi qui soufflais nos doux trouvères,
Et plus tard fis mugir la voix de Mirabeau!

. . . .

Ame sans cesse renaissante,
Joyeuse âme, fière et vivante,
Qui souffles dans les bruits du Rhône et dans ses eaux!
Ame des bois harmonieux,
Des champs au soleil radieux,
De la patrie esprit pieux,
Viens! viens! Incarne-toi dans mes vers provençaux!

J'eu d'uno chato enamourado
Aro qu'ai dit la man-parado,
Cantarai, se Diéu vòu, un enfant de Cassis,
Un simple pescaire d'anchoio
Qu'eme soun gàubi e'mé sa voio
D'ou pur amour gagnè li joio,
L'emperi, lou trelus — Amo de moun païs,

Tu que dardaies, manifesto
E dins sa lengo et dins sa gisto;
Quand li baroun picard, alemand, bourguignoun,
Sarravon Toulouso et Bèn-caire,
Tu qu'empurères de tout caire
Contro li nigre cavaucaire
Lis ome de Marsiho et li fléu d'Avignoun;

Per la grandour di remembranço
Tu que nous sauves l'esperanço;
Tu que dins la jouinesso, e plus caud e plus béu,
Maugrat la mort e l'aclapaire
Fas regreia lou sang di paire;
Tu qu'ispirant li dous troubaire,
Fas pièi mistraleja la voues de Mirabèu;

....

Amo de-longo renadivo,
Amo jouiouso e fièro e vivo
Qu'endihes dins lou brui d'ou Rose, d'ou Rousau!
Amo di veuvo armouniouso
E di calanco souleiouso
De la patrio amo piouso,
T'appelle! encarno-te dins mi vers provençau!

Après cette invocation enflammée, le poète entre en matière.

Calendal a vingt ans. Pauvre pêcheur d'anchois dans la petite ville de Cassis, il a rencontré dans

unegrotte du mont Gibal une jeune femme éblouissante de beauté qu'il a prise pour la terrible fée Estérelle, dont l'amour, dit-on, rend fou. Pour lui plaire, il a conquis la fortune et la gloire. Il revient aux lieux où elle lui est apparue pour la première fois, et là, en présence de la nature resplendissante, à la face du ciel et devant la mer qui ouvre ses profondeurs aux rayons du soleil, l'âme de la prétendue fée s'ouvre aussi au soleil de l'amour; elle fait l'aveu de sa tendresse à l'héroïque pêcheur; mais elle ne pèut être à lui; elle est mariée. Issue d'une race illustre, dernière princesse des Baux, elle a épousé, sans le savoir, un capitaine de brigands, terreur de la contrée. Elle a pris la fuite du château du comte Sévéran, son mari, le jour même de ses noces, quand elle a su qui il était, et s'est réfugiée dans une grotte solitaire, au milieu de la montagne escarpée où Calendal l'a rencontrée. « Il faut qu'un des deux meure! » s'écrie Calendal, et il court au château d'Aiglun, repaire du comte, pour le provoquer.

Il traverse ainsi la Provence. Il trouve le comte en chasse avec ses bandits, escorté de quelques femmes de mauvaise vie. Dans un pré verdoyant, au bord de l'Estéron, ils sont, le comte et sa bande, nonchalamment étendus, faisant la méridienne au frais. Le pêcheur inconnu est invité à s'asseoir.

Pour irriter son rival et le rendre jaloux à mourir, avant de le tuer, Calendal imagine de conter les travaux et les bonheurs de son pur amour. Il dit sa première rencontre avec Estérelle, qui le dédaigne d'abord. Il croit qu'il faut devenir riche pour s'en faire aimer; il construit une madrague et pêche 1,200 thons. Mais le cœur d'Estérelle est indifférent à l'or; il lui faut une couronne de gloire. Alors l'humble pêcheur triomphe dans les joûtes et les fêtes populaires. En quête d'aventures, il se met dans la tête, pour faire parler de lui, d'abattre à lui seul les mélèzes du Ventour; il étouffe les ruches du Rocher de cire, dépouilles d'un royaume qui pour défense avait trois cent mille dards. Mais Estérelle lui a reproché la destruction de la forêt; ce qu'elle veut, ce sont les prouesses de la force bienfaisante. Avec une nouvelle audace, Calendal s'élance à la lutte du bien contre le mal. Il dompte Marco-Maù, un brigand terrible, et l'amène enchaîné à Aix. Et, dans tous ses travaux d'Hercule, c'est Estérelle qui l'a soutenu, encouragé, consolé de l'envie, protégé contre ses propres défaillances, et maintenant elle l'aime et il a tout d'elle, hormis le corps, car elle est l'épouse d'un flibustier, mais c'est l'ange incarné dans cette perle terrestre qu'il adore, et son bonheur est une félicité du paradis.

Calendal a terminé son récit, et le comte n'a pas manqué de reconnaître sa femme dans la peinture de cette Estérelle. Il imagine de corrompre Calendal et de le faire tomber, au milieu d'une orgie, dans les bras d'une de sesri baudes. Mais l'orgie déchaîne en vain ses danses lascives et son ivresse dans le castel d'Aiglun. Calendal, indigné, renverse la table d'un festin orgiaque, brave tous les convives et défie à mort le comte Sévéran. Un des flibustiers lui donne un coup de Jarnac, et on l'envoie pourrir dans un cachot, pendant que le comte de Sévéran part avec ses estafiers à la poursuite d'Estérelle. Heureusement, une des bohémiennes de la bande du comte, amoureuse de Calendal, le délivre. Il rejoint sa bien-aimée, soutient dans la montagne un siége horrible contre son adversaire qui incendie le bois de pins où les amants se sont réfugiés. Les Cassidiens courent en foule, le comte périt de male-mort, et Calendal triomphe dans l'amour et dans la gloire. — On le nomme consul, consul perpétuel, et le poète termine :

La cuve est pleine : adieu vendange !
Et voilà comme — grâce étrange ! —
Humble pêcheur d'anchois, un enfant du pays;
Pour être l'homme de Provence
Le plus vaillant entre Arle et Vence,
Devint prince de la Jouvence,
Possesseur d'Estérelle et consul de Cassis !

De Cassis, seulement, c'est vrai, mais, d'après un proverbe de la Provence, tel qui a vu Paris, s'il n'a pas vu Cassis, peut dire : « Je n'ai rien vu ! »

Tel est, brièvement résumé, ce poème. L'histoire est un peu fantastique. Les héros Estérelle et Calendal ne sont que d'une demi-réalité. Tout cela se remue un peu comme dans un rêve. La composition, en outre, offre des artifices trop visibles, trop froidement imités des modèles du genre, et qui refroidissent le lecteur. Les invraisemblances ne manquent pas. Le récit que Calendal fait de ses travaux aux brigands prend huit chants sur les douze, et dure sept heures de soleil. C'est un peu long, et la patience du farouche comte Séveran qui l'écoute jusqu'au bout est admirable. Il est vrai que dans cette carrière que parcourt Calendal il trouve moyen, dans une succession de tableaux grandioses ou de récits pittoresques, de rattacher à ses aventures toute l'histoire réelle et légendaire de son pays, de peindre dans ce qu'ils ont de plus poétique les travaux, les us, les coutumes, toute l'existence des populations maritimes du Midi. Et l'on peut bien se laisser prendre à ces peintures variées et souvent admirables, pourvu qu'on oublie quel est celui qui parle. Car, pour un pêcheur de crevettes, Calendal sait joliment non-seulement l'his-

toire de sa province, mais celle de la Gaule et de l'Italie.

Cette part faite à la critique, l'éloge n'est plus à marchander pour le reste. *Calendal* est un digne frère de *Mireille*. Non-seulement c'est une inspiration élevée qui a fourni le sujet du poème : l'amour conquérant, et qui transfigure un pauvre pêcheur ; mais un souffle puissant, vraiment épique anime ces pages depuis le premier feuillet jusqu'au dernier. L'exécution est d'un art très-savant et d'une richesse de couleur merveilleuse. Cela est à la fois, comme *Mireille*, familier et poétique, doux et fort, plein d'images neuves et fraîches empruntées à l'humble vie rustique et à celle des pauvres laboureurs de la mer. Un sentiment admirable de la nature y respire. Il y a des strophes tendres et savoureuses où chante l'amour ; on ne les lit pas, on les goûte avec délices comme ces fruits ensoleillés du midi, près de qui elles sont nées. Il y a des épisodes d'une vigueur et d'un éclat incomparables : la lutte de Calendal avec Marco-Maù, la peinture de l'orgie au château d'Aiglun, l'incendie du mont Gibal, les prouesses de Calendal dans la forêt de Ventour, la grande colère d'Estérelle qui lui reproche la destruction de la futaie :

Que vous insectes, vers de terre,
Pour le moindre intérêt en guerre,

Que vous vous déchiriez, cela se comprend bien.
Vivre pour vous, c'est lourde peine.
Tout vous égare : amour et haine ;
L'homme n'a pas assez d'haleine
Pour aspirer l'air libre et le bonheur serein !

Mais eux, les fiers arbres des cimes,
Eux qui, sereins, calmes, sublimes,
Malgré les quatre vents, conservent leurs fronts hauts,
Sur qui pèsent des siècles d'âge
Moins que des oiseaux de passage,
Et que le temps qui vous ravage
Fait, en les vieillissant, et plus fiers et plus beaux ;

Eux, les orgues de la nature,
Qu'à pleine voix la bise dure
Fait chanter gravement ; eux, opulents et bons,
Qui versent la fraîcheur et l'ombre
Depuis tant de siècles sans nombre ;
Eux, belle chevelure sombre
De la terre, et parrains des sources sur les monts,

Laissez-les vivre ! car, sans trêve,
Dans leurs troncs court à flots la sève.
Ils sont les fils aimés qu'on ne veut pas quitter,
La joie et la gloire éternelle
De la nourrice universelle ;
Laissez-les vivre ! et sous son aile
Vous abritant aussi, nature va chanter !...

Que vautre, pevoulin e verme
Per d'interès ountous e merme
A fera, vous chaplis de longo, se coumpren,
Vioure, per vautre, es uno cargo ;
L'amour, l'ourrour, tous vous desmargo ;
Peitrino d'ome es pas proun largo
Per caupre lou grand èr et lou bonur seren !

Mai éli, lis aubre di serre,
Eli que, siau, rege, sincere,
Mau-grat le quatre vent, enauron si capèu ;
Elis sus quau perou lis age
Mens que l'aucèu qu'es de passage ;
Eli que, contro vosto usage,
Lou viciounge aboundous rend plus fort e plus béu.
Etc., etc.

Je n'ai pas besoin de faire ressortir ce qu'il y a de poésie et de grandeur dans ces strophes ; j'espère qu'on le sentira à travers le voile de la traduction.

Il faut bien le dire : parmi les poètes que nous avons pu voir éclore depuis une vingtaine d'années, on en citerait difficilement qui aient montré cette envergure ; il n'en est pas surtout dont l'inspiration se soit soutenue jusqu'au bout, dans un grand poème, avec cette force et cette largeur. Malheureusement, je le redis en finissant, M. Mistral n'écrit pas sa poésie en français, mais dans un dialecte qui lui permet bien des libertés et dont l'intelligence est limitée à une seule province. Perdrait-il beaucoup de sa puissance, en même temps qu'il y perdrait de ses facilités, s'il tentait, triomphe plus rare, d'être un poète français au lieu d'être seulement le premier poète de la Provence ? Je l'ignore. En tout cas, la Provence a été pour lui, on le dirait, cette fée Estérelle qui rend

fous ses amoureux, d'une folie qui leur fait faire des prodiges. L'auteur de *Calendal* et de *Mireille* a mérité de conquérir la fée par son amour et par son talent. Mais à celui qui conquerra ainsi la France par un poème aussi beau, écrit dans la langue nationale, à celui-là, s'il vient, la couronne de gloire!


TAYLOR INST. OXFORD

LES POÈTES NOUVEAUX

LES POÈTES NOUVEAUX

I

AUGUSTE LACAUSSADE (1) — ÉDOUARD GRENIER (2)

Les *Poèmes et Paysages* sont dédiés dans une courte préface à l'une des gloires scientifiques de la France, à un protecteur aimé et vénéré, que l'auteur, en le remerciant avec effusion, s'abstient pourtant de nommer en tête de son œuvre par une délicatesse de cœur digne d'un vrai poète.

« ..... Je vous dois beaucoup ; je vous dois le peu que je suis. Et voici qu'au moment où l'occasion se présente pour moi de vous en montrer ma re-

(1) *Poèmes et Paysages.*
(2) *Poèmes dramatiques.*

connaissance, mon esprit hésite et ma main tremble ; je n'ose en écrire le témoignage sur un livre qui vous appartient. Hélas ! mon ami, c'est que je m'arrête devant l'insuffisance de mon œuvre ; je me dis que votre nom, un nom que d'impérissables travaux ont rendu cher à la science, je ne dois point l'associer aux hasards d'une publication peut-être éphémère. Le sentiment qui m'inspire ce silence de modestie et de retenue, vous en comprendrez la pudeur. Cette dédicace muette pour des gens indifférents, elle est parlante entre vous et moi : cela nous suffit. »

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que ce silence d'un sentiment si délicat et si touchant parle aussi au lecteur qui ouvre le volume, et qu'il prévient merveilleusement en faveur du poète qui a démarré sa nacelle de la manière la plus poétique.

La poésie, en effet, n'est pas seulement un art procédant de l'esprit, le don heureux de l'imagination, elle est avant toute une richesse et comme un talent de l'âme, le parfum des sentiments choisis. La délicatesse de l'oreille, qui fait qu'on cherche la rime sonore et le mot harmonieux, ne passe qu'après la délicatesse de cœur, qui fait qu'on s'inspire d'un sentiment exquis. Une pensée ten-

dre, un scrupule rare, un noble mouvement d'âme sont de belles poésies commencées.

Je sais qu'on a bien changé tout cela depuis quelque temps. De nouveaux orfèvres en poésie enchâssent au hasard dans l'or de leurs belles rimes les pierres les plus vulgaires, on y voit des *dos nacrés*, des *avalanches de hanches blanches*, et en général pour la beauté physique un genre d'admiration qui ressemble beaucoup à de l'appétit ; ne leur demandez pas d'autre sentiment ni d'autre idée. Chez tel ou tel de ces fleuristes du vers et de la rime, le don, ce don mystérieux de la forme poétique, est vraiment rare, et le travail de ciselure si remarquable qu'on s'étonne et qu'on admirerait, si l'on pouvait admirer ce qui n'excite ni estime ni sympathie. Quelle sympathie, en effet, accorder au poète à qui la muse a donné un bel instrument et qui s'en sert pour remuer curieusement au fond du cœur, je ne dis pas les tempêtes, comme quelques génies orageux de notre temps, mais la vase? A celui qui pourrait cueillir sans effort les fleurs les plus rares de la poésie et du bien, et qui aime mieux faire lever de son cerveau enfumé de haschich et de paradis artificiels ces fleurs artificielles aussi qu'on dirait découpées sur des tombes par un artiste lycanthrope : *les Fleurs du mal!*

Les deux poètes que nous choisissons pour en

dire un mot aujourd'hui n'ignorent aucun des secrets, aucun des procédés de l'art; ils savent comme d'autres faire reluire l'idée dans un vers bien frappé et sonore; mais ils ont toujours l'essentiel, l'idée, et leur vers ne tinte pas dans le vide. Leur imagination est saine; leur cœur est pur. Ils ne sont ni matérialistes ni sceptiques, ni délirants, ni hallucinés, et ils ont suivi la recommandation d'un philosophe ancien aux musiciens de son temps: Avant d'accorder votre luth, leur disait-il, n'oubliez pas d'accorder votre âme.

Les *Poèmes et Paysages* de M. A. Lacaussade sont de la poésie harmonieuse, non pas seulement parce que le vers a du nombre et de l'harmonie, mais parce que cette poésie résonne comme le retentissement naturel d'une âme qui aime le bien et le beau, et qui répond avec douceur aux dures épreuves de la vie.

La muse de M. Lacaussade, née aux Antilles, se plaît à refléter les riches paysages de son pays; mais elle le fait sans grand tapage, sans profusion d'images luxuriantes, sans incendie de couleurs. Cette admirable et rayonnante nature, réfléchie dans une âme mélancolique, s'y couvre parfois comme d'un voile. Le poète décrit les splendeurs du ciel natal, les savanes lumineuses, « les forêts d'orangers couverts d'étoiles blanches » et le ben-

gali qui se balance, fleur vivante, aux branches des lianes ou des palmiers; mais une triste pensée traverse et obscurcit soudain ce brillant tableau, car dans ce paysage il y a l'homme, et l'homme est esclave.

Entendez-vous la cloche aux lointaines volées ?
Sous la main du planteur elle annonce le jour.
Sa voix lente, roulant dans le creux des vallées,
Remonte appelant l'homme aux travaux du labour.

Les noirs à son appel quittent les toits de chaume,
Secouant à leur front un reste de sommeil.
Le firmament sourit et la savane embaume ;
Mais pour l'esclave est-il des fleurs et du soleil ?

Vois-tu ce commandeur, hélas ! comme eux esclave,
D'un fouet armé, debout sous l'arbre du chemin.
Un chien est à ses pieds ; lui, sur un bloc de lave,
Il surveille pensif son noir bétail humain.

Le fer creuse et gémit ; la bande aux bras d'athlètes
Fouille le sol brûlant sous l'astre ardent et clair.
Parmi les blonds roseaux luisent les noires têtes ;
L'oiseau libre et joyeux passe en chantant dans l'air !

Elle jette son ombre sur le paysage cette petite aile d'oiseau libre, et elle l'achève d'un trait triste et charmant.

L'âme du poète s'accorde plus naturellement avec la mer et la solitude des grands horizons qu'avec les paysages éclatants. Il rêve mieux au bord des grèves que dans les bois fleuris.

O joûte de l'enfance avec l'onde marine !
O mes bonds sur la vague au poitrail écumant !
O bonheur de sentir sous ma jeune poitrine
Le sein des eaux s'enfler et battre largement !

M. Lacaussade a beaucoup de vers tels que ceux-ci, pleins et larges aussi comme une belle vague, et il semble qu'il ait appris leur beau nombre un peu monotone en écoutant sur les falaises désertes le bruit des flots. Seulement il n'a pas appris peut-être assez, mais cela s'apprend-il? les grands cris de la mer, ses bruits rauques et terribles, quand elle se soulève tout entière comme pour se jeter hors d'elle-même et qu'elle remue le cœur, comme elle est remuée, jusque dans ses profondeurs. Oui, voilà ce qui manque à cette poésie pas assez variée, pas assez inattendue, d'une limpidité un peu traînante, qui veut rendre les paysages de la nature et surtout les paysages changeants de l'âme, les joies de l'enfance, les mirages de la jeunesse, les désillusions de l'homme. C'est trop calme, trop uni; cela nous laisse trop tranquille. Mais si l'on n'est pas enlevé sur une aile soudaine, on se laisse aller à cette poésie de cygne ; on aime le poète pour ses généreux élans vers la liberté et la justice, pour le ton de douceur aimante et triste qui ne l'abandonne jamais quand il soupire les épreuves de l'homme et de l'artiste aux prises avec les difficultés, les déceptions, les deuils de la vie. De sa poésie souffrante et rêveuse il se dégage une figure sympatique de poète qui ressemble assez à celle que M. Lacaus-

sade décrit dans ses *Pamplemousses*, une des pièces les plus achevées de son recueil :

Vous souvient-il, un jour, assis aux pamplemousses,
Dans la vallée ombreuse aux ineffables voix,
Je vous disais, au bruit des ondes sur les mousses,
Au frais gazouillement des oiseaux dans les bois :

Là-bas, le voyez-vous, ce rêveur lent et triste,
Qui, sous les verts palmiers, s'éloigne à pas distraits ?
C'est un jeune homme au sein d'apôtre, au cœur d'artiste ;
Avec la Muse il a des entretiens secrets.

Son œil, épris d'azur, d'ombre et de solitude,
Vague et pensif, s'emplit parfois d'un feu *vainqueur;*
Mais tout en lui parfois a la pâle attitude
D'une fleur qu'un insecte aurait piquée au cœur.

Qu'a-t-il? Seul à l'écart, il souffre, il veut se taire ;
Comme un exilé fier parmi nous égaré,
Il passe à nos côtés tranquille et solitaire ;
Mais, à le voir, on sent que ses yeux ont pleuré.

....

C'est un de ses cœurs faits de force et de faiblesse,
En eux portant l'esprit qui les doit torturer ;
Un rien l'exalte, un rien le fatigue et le blesse ;
Ce qui nous fait sourire, hélas! le fait pleurer.

....

Morne et désabusé, le beau pourtant l'enflamme.
Poète, il en subit le charme sérieux,
Et sympathique esprit, une étoile, une femme,
Réjouissent toujours sa pensée et ses yeux.

Tout à l'heure, en passant à vos côtés, Madame,
Un instant son regard s'est reposé sur vous ;
Et soudain à sa lèvre est monté de son âme
Un sourire étonné, mélancolique et doux.

....

Qui sait ? Peut-être un jour rêvant aux pamplemousses,
A cet ombreux vallon aux ineffables voix,
A ce bruit cadencé des ondes sur les mousses,
A ces gazouillements des oiseaux dans les bois ;

Triste, et les yeux remplis de ce doux paysage,
Air mol et bleu, jardins où chantent les ruisseaux,
Où blanche il vous à vue à travers le feuillage
Comme un marbre sans tache à l'ombre des berceaux :

Qui sait? Peut-être alors, fleur lumineuse et pure,
Votre frais souvenir dans son âme éclora,
Et ses doigts graveront votre chaste figure
Dans un vers calme et beau que l'avenir lira.

Un peu trop « calme, » le vers, nous l'avons dit, et c'est tout ce qu'on peut reprocher à cette muse qui vole les ailes à demi pliées. Mais tous ceux qui ont quelque sentiment de la poésie goûteront la facture ample et presque sculpturale de ces strophes harmonieuses. L'avenir les lira-t-il, comme l'auteur se le promet sans cesser d'être modeste, et suivant en cela la plus vieille et la plus douce des licences poétiques? Pourquoi non? Et n'y a-t-il pas moins d'audace à un poète, par le temps qu'il fait, de compter sur des lecteurs dans l'avenir que de s'en promettre dans le présent? M. Lacaussade, lui, aurait pu parler pour le présent comme pour l'avenir; ses poésies, recommandées par le suffrage de l'Académie française, sont arrivées dès aujourd'hui à une seconde édition.

M. Edouard Grenier, un autre poète justement distingué par l'Académie, ne s'est pas reposé sur un premier succès; et, comme si ses propres lauriers l'empêchaient de dormir, il publie un nouveau volume sous le titre de *Poèmes dramatiques.*

C'est un frère qu'il donne aux *Petits Poèmes* de l'année dernière, petits poèmes et non point petite poésie. L'auteur débutait; mais ses vers n'étaient point des vers de débutant. Produits entre la jeunesse et la maturité, ils accusaient, malgré quelque timidité dans la forme et çà et là quelque défaut de composition, une pensée virile, une main d'artiste et un vrai cœur de poète. Il y avait de la grandeur dans la donnée du Juif errant, et le poème des *Elkovans,* écrit avec plus de facilité et de perfection, laissait dans la mémoire des strophes d'une grâce tendre et charmante.

O pâles elkovans ! troupe agile et sonore,
Qui descendez sans trêve et montez le courant !
Hôtes doux et plaintifs des ondes du Bosphore,
Qui ne vous reposez comme nous qu'en mourant !

J'ai surtout retenu de ce premier recueil quelques stances que je recommande à celui qui voudrait faire une anthologie de la poésie contemporaine. Il s'agissait pourtant de faire tenir dans ces quelques stances l'infini; voyez comment le poète s'en est tiré :

Insondable et plein de mystère
L'infini roule triomphant,
Et dans son sein porte la terre
Comme une mère son enfant.

La terre, à son tour, dans l'espace,
En glissant sur l'immense éther,
Sans la verser porte avec grâce,
La coupe verte où dort la mer.

Et la mer porte sur ses ondes
Le vaisseau qui se rit des flots,
Et la nef sous ses voiles rondes
M'emporte avec les matelots.

Et moi, pauvre oiseau de passage,
Que le sort loin d'Elle a banni,
Je porte en mon cœur son image
Où je retrouve l'infini.

Une perle, n'est-ce pas? Le poète a raison : cet infini insondable à la pensée, cet infini qui contient tout, on le trouve pourtant contenu lui-même dans l'étroite cellule d'un cœur aimant, et c'est là qu'il se fait le mieux connaître et le mieux sentir.

Le nouveau recueil de M. Edouard Grenier, les *Poèmes dramatiques*, ne me semble pas inférieur au premier, au moins dans ses principales parties; car, pour être sincère, j'en voudrais retrancher les deux premiers poèmes, d'une composition indécise, d'une facture molle, inachevés d'ailleurs, et que l'auteur lui-même avoue appartenir au temps de son noviciat poétique. Il aurait fait un volume plus mince, mais plus parfait, s'il se fût borné à ses deux poèmes principaux : *Le Premier jour de l'Eden* et *Prométhée délivré*.

Il n'était pas facile d'écrire après Milton cette première page de la vie humaine, surtout en ne racontant que les premières joies de l'Eden et en se privant de l'intérêt pathétique de la chute; car

la joie, on le sait, est moins facile à peindre et nous touche moins que la douleur. M. Grenier a réussi à être neuf et intéressant. Il a peint son tableau du bonheur et de l'innocence avec des couleurs fraîches, une imagination pure et délicate. Essayons de raconter d'après lui cette idylle.

Adam et Eve enlacée à son bras parcourent leur paradisiaque empire. Ils s'enivrent de rayons, de parfums, de couleurs, de toutes les beautés neuves de l'Eden :

Tout embaume, tout chante et rayonne et fleurit,

Et le bonheur sort de chaque être et de chaque chose. Mais le chef-d'œuvre de ce jeune monde, aux regards d'Adam, c'est Eve; aux yeux d'Eve, c'est Adam. Ils sont l'un pour l'autre le plus divin enchantement d'Eden. Adam fait asseoir sa compagne sur un tertre vert et passe avec elle en revue tous les êtres de la création. A un signe de sa main, ils défilent devant le joyeux maître, étalant leur infinie variété et les miracles de leurs formes et de leurs couleurs. Tout à coup un bruit vague et ravissant se détache du silence. C'est la musique de la nature, c'est l'Eden tout entier qui célèbre en chœur la beauté d'Eve, sa souveraine. L'air qui caresse ses cheveux et sa lèvre, les arbres qui font flotter leur ombrage sur son beau front, les fleurs

qui répandent sous ses pieds leur âme parfumée, tout prend une voix pour la saluer et lui rendre hommage. Eve paie chaque hymne d'une bénédiction attendrie. Mais sur les fleurs un étrange animal, sans ailes et sans pieds, s'est glissé en rampant.

Sous sa gaîne allongée et son réseau d'écaille,
Comme il sait se mouvoir dans sa petite taille !
La grâce sert de rhythme à tous ses mouvements.
L'esprit lui sort des yeux, et ses yeux sont charmants.
De quel air suppliant il retourne la tête !

Eve est prise de pitié pour cet animal mystérieux et incomplet. Il s'est d'ailleurs enroulé à sa main blanche, et la jeune reine d'Eden ne peut s'empêcher de regarder avec plaisir le bracelet noir qui fait ressortir la neige de sa main. Adam chasse le serpent; mais Eve lui dit tout bas : « Au revoir! »

Le jour est à son midi. Déjà, comme dit le poète avec une précision poétique :

Déjà, divisant l'ombre en deux moitiés égales,
Le soleil plus ardent fait crier les cigales.

Adam propose à Eve de chercher l'ombre des cèdres qui s'élèvent là-bas au-delà du fleuve profond. Eve s'inquiète de traverser cet élément encore inconnu; mais le charme des eaux l'invite. Eve descend sur la rive, elle se mire dans

l'onde, et, se voyant pour la première fois dans sa beauté, croit avoir devant elle l'ange gardien du fleuve. Ce séraphin, c'est toi-même, lui dit Adam, et regarde à côté ton époux qui te presse en ses bras! Alors nos premiers parents se livrent au fleuve qu'ils traversent, conduits par des cygnes, en se donnant la main. Eve s'écrie avec ravissement en vers expressifs et aussi frais que les eaux :

Le courant nous soulève, et, sur son sein mouvant,
Le flot nous passe au flot et nous porte en avant.
Qu'il est doux de glisser sur l'onde fugitive,
En se laissant ainsi voguer à la dérive,
Dans un joyeux effroi de cet autre élément!
L'homme échappe à la terre et l'oublie un moment.
L'eau le prend dans ses bras pleins d'humides caresses,
Le balance aux accords de voix enchanteresses,
Et, fendant sans efforts le flot rapide et clair,
Le corps plane dans l'eau comme l'oiseau dans l'air.

Nos premiers parents abordent; ils sèchent à l'ombre leurs membres ruisselants. Mais voici, tandis qu'Adam est allé cueillir quelques fruits pour Eve, le serpent qui revient : il feint pour Eve l'amour et la pitié. Il lui fait une terrible confidence : ce monde qui l'enchante n'est pas le premier. « Avant toi, lui dit-il (il a lu son Cuvier), la terre était peuplée d'animaux gigantesques : cet Eden des grands mastodontes et des reptiles a fait son temps. Un caprice de Dieu l'a fait disparaître comme il fera disparaître celui-ci, et alors

tu mourras ! » Eve frissonne. « Pour moi, puissé-je mourir à tes pieds ! » dit le serpent, et il s'éloigne en recommandant le secret. Adam revient; Eve a déjà perdu sa gaîté. Elle s'inquiète en voyant les oiseaux voyageurs qui traversent le ciel à tire-d'ailes, le soleil qui s'incline à l'horizon et se voile sous les vapeurs du soir, puis le silence qui tombe avec la nuit. C'est la mort! s'écrie-t-elle. Mais un ange descend du ciel et la rassure en lui fermant les yeux. Ce n'est pas encore la mort, c'est le sommeil qui est venu. Et nos premiers parents s'endorment, chastement embrassés, à la clarté resplendissante des étoiles.

Tel est le plan de ce poème. Cette analyse ne peut donner que le cadre; il est lein de vers habiles, de jolis détails, semé de fleurs charmantes, souvent neuves, comme l'étaient toutes celles qui émaillaient l'Eden. Mais où l'on sent surtout le poète, c'est dans cette idée de la tentation avant la pomme, la curiosité et la crainte, l'amour et la pitié prenant possession du cœur de la femme en même temps que le bonheur, et le mal jetant son ombre sur l'aurore même de la félicité terrestre.

Le *Prométhée délivré* de M. Edouard Grenier, est une heureuse étude d'après l'antique, mais avec une intention moderne, avec des arrière-pensées en avant qui ne sont point empruntées à Eschyle.

M. Grenier les a trouvées dans son âme noblement éprise de la liberté et de la justice.

> Jupiter est des dieux le maître taciturne.
> Comment tombera-t-il ? Comme est tombé Saturne.

Effrayé par des oracles menaçants et tremblant pour son trône, Jupiter veut se faire un allié de Prométhée en le délivrant. Mais Prométhée,

> Qui ressent dans son sein cloué par le milieu,
> Les tourments d'un mortel et la haine d'un dieu,

Prométhée, après trois mille ans de souffrances, résiste à l'amnistie. Jupiter lui offre la moitié de l'empire. Il refuse. Il résiste aux exhortations du rhéteur Mercure, le conseiller de son exil, comme à celles de Vulcain, le bourreau malgré lui qui forgea ses chaînes en pleurant. Prométhée ne révèlera le nom de celui qui menace le trône de Jupiter que si Jupiter lui-même descend du ciel et vient détacher ses fers. Mais, quand le roi des dieux s'est abaissé jusque-là, Prométhée délivré le brave encore. Jupiter veut l'enchaîner de nouveau. Par bonheur, le Sénat divin qui entoure le maître de l'Olympe, les dieux courtisans qui sentent la fin du règne arriver, s'y opposent, et pour la première fois ils disent : Non ! Leur lâcheté ne leur sert de rien. Prométhée, qui voit venir Jésus, leur prédit à tous leur chute et leur mort. Le règne de la force est terminé; celui de

la justice, de l'amour et de la liberté commence.

L'idée est belle et forte; le poète l'a rendue avec énergie; çà et là quelques vers pénibles et prosaïques embarrassent la marche du poème sans nuire à l'effet de l'ensemble.

Ainsi M. Ed. Grenier s'affirme une fois de plus poète, et poète des plus distingués. Elevé par l'idée, artiste par le soin de la forme, il est de la même école spiritualiste que M. A. Lacaussade. Sa poésie est mélancolique, mais il y a autant de force que de grâce dans cette mélancolie. Son vers est élégant, sobre, savant, et, si on lui voudrait parfois plus de mouvement, d'abandon inspiré, s'il manque un peu de hardiesse et d'éclat dans la couleur, le dessin, pour emprunter une critique aux arts du dessin (*ut pictura poesis*), est toujours d'une rare fermeté.

J'entendais un jour, au cercle des *Entretiens* de la rue de la Paix, M. Laurent Pichat, un poète aussi, et de la bonne race, lire un chapitre éloquent sur les devoirs de la poésie et des poètes. Un plaisant, qui avait pourtant beaucoup applaudi, disait en sortant : « Il aurait pu résumer cela en deux mots : Il faut que la poésie soit bonne et le poète modeste. » Eh bien! non, ce n'est point assez, et M. Laurent Pichat a demandé avec raison quelque chose de plus. Il faut que le

poète soit un noble cœur, une âme indépendante et ferme, éprise de la justice comme de la beauté, haïssant le mal de tout l'amour qu'il a pour le bien ; ami de l'esclave, du pauvre, de l'opprimé, du parti de Prométhée contre Jupiter. Voilà surtout, je tiens à le répéter en terminant, ce qui fait un poète harmonieux, ce qu'on trouve et ce qui touche autant que le talent dans les poésies de MM. Lacaussade et Grenier.

II

H. DU PONTAVICE DE HEUSSEY (1)

Je ne sais pas comment se porte la poésie; mais que de vers, bon Apollon! nous recevons journellement, et il en arrive autant sans doute à nos confrères, toutes sortes de volumes blancs, roses, bleus, verts, lilas, feuille-morte qui demandent un mot de critique, autrement dit d'éloge : *Brises du cœur*, *Fleurs de l'âme*, *Sourires et Larmes*, *Papillons* ou *Myosotis*, *Harmonies*, *Mélodies*, *Visions*, *Illusions*, *Souvenirs* et toutes sortes de *poésies fugitives*.

Ces derniers titres sont les meilleurs. *Illusions!* Oui, les illusions de l'amour-propre et de l'impuissance ! *Souvenirs!* il est trop vrai ! des vers sans inspiration personnelle, des airs cent fois entendus, des répétitions insipides de nos vraies poètes ! C'est beau et c'est neuf, disait Voltaire, mais ce qui est beau n'est pas neuf, et ce qui est neuf n'est pas beau. *Fugitives !* je le crois bien. Il en

(1) *Études et aspirations.*

naît comme cela par douzaine tous les mois qui décèdent en venant au monde. Après tant de vers, il semble qu'il ne reste plus à rimer qu'une élégie sur ses tristes enfantements de volumes morts-nés et prédestinés à la fosse commune ! Quel sort en effet que celui de ces recueils de soi-disant poésie! C'est toujours la même aventure. Le livre est imprimé, il a paru au moins chez l'auteur et dans l'arrière-boutique d'nn libraire. On en adresse des exemplaires aux critiques des journaux et à quelques amis. Le reste ne fait qu'un saut dans les boîtes moisies de l'étalagiste des quais, boîtes de secours, on le dirait, pour les livres tombés à l'eau. C'est navrant ! Ils n'ont fait que paraître et ne sont déjà plus ! Mais il faut dire aussi que si ces douloureux volumes prêtent à une élégie, la plupart du temps ils sont au-dessous de toute critique. Un juge excellent des œuvres de l'esprit exprimait un jour devant moi un regret et comme un remords qu'il sentait de ne pas donner de temps en temps un mot d'encouragement à ces éphémères, parce que, disait-il, il faut honorer dans sa plus humble manifestation le travail désintéressé de l'intelligence et de la pensée. Sire, lui répondrai-je, vous êtes trop bon roi, et ces scrupules font voir peut-être plus de délicatesse de cœur que d'amour de la poésie. Quand on s'est fait une haute idée de l'art

et du beau, toute production, ou sotte, ou malsaine, qui dégrade cette conception que nous en avons, excite en nous une répulsion analogue à ces haines vigoureuses que l'honnête Alceste voulait qu'on eût pour le mal. Travail désintéressé de l'intelligence, dites-vous ? Mais comptez-vous pour rien les cupidités de l'amour-propre ? Et qui, diantre ! les pousse à se faire imprimer ! Il ne faut donc point sourire avec bienveillance à ces avortements. Il ne faut pas les encourager, mais les décourager. L'épitaphe même est une réclame, on ne doit pas la leur donner. Car voici ce qui arrive : à force de productions banales, au milieu de cette forêt de poésies platement chevillées, on ne croit plus aux belles et aux bonnes qui savent parler la langue des dieux. Les grenouilles croassant en chœur étouffent la voie du rossignol. Le public ne distingue plus, et le poète vraiment inspiré, l'homme de talent (je ne dis pas de l'homme de génie, je sais bien qu'on lit les *légendes* de Victor Hugo), est confondu dans le vil troupeau des rimailleurs, et pas plus qu'eux ne trouve de lecteurs. Comment pourrait-il en être autrement? Le bon champignon ressemble à s'y méprendre au champignon indigeste et vénéneux. Il faudrait le goûter pour sentir la différence. Mais on s'en défie : il y en a tant de mauvais et on a été si souvent trompé !

« Les poètes en France ont le malheur de parler à une nation dont l'immense majorité n'aime pas sa langue poétique et ne sait même pas la lire. » Cette phrase m'était écrite un jour par un poète de premier ordre qui m'honore de son amitié, et si je n'avais voulu que lui tourner un compliment, j'aurais pu lui répondre que lui-même fournissait la réfutation de son reproche un peu dur aux lecteurs français, puisque l'immense majorité de ceux qui lisent aimaient son nom et relisaient ses vers. Mais je ne l'ai pas fait, étant convaincu qu'il avait en partie raison. Où est la cause de cette indifférence et de cette ignorance du public? Il y en a plusieurs. L'illustre poète accusait un défaut dans le tempérament national, un vice dans l'éducation, et aussi la sourde hostilité de quelques beaux parleurs en prose qui trouvent, disait-il, la couronne poétique trop belle et trop verte, et, niant et dédaignant ce qu'ils ne peuvent atteindre, voudraient éteindre l'auréole sur le front des poètes contemporains. Je crois plus simplement que cette froideur réelle du public vient en grande partie du déluge des mauvais vers, de cette germination perpétuelle et mortelle des choses maussades, sans accent personnel, sans originalité et sans grâce.

Voilà pourquoi je ne dirai rien, Dieu m'en garde!

des poésies de M. X... qui tourne la manivelle du sentiment et gratte des élégies rebattues sur une lyre d'occasion; je ne dirai rien, bien qu'il m'en prie, des vers de M. T..., peintre et poète, et qui signe ses poésies : « T..., élève d'Ingres ou de Delaroche, » je ne sais lequel, ou bien, ne connaissant que ses vers, je l'encouragerai à faire des tableaux. Pas de réclame non plus pour Z...; il rime richement, mais, pour rimer comme lui, si sa rime est *riche,* sa pensée est *chiche*, et il ne sera jamais qu'un pauvre poète. Je ne dirai rien non plus des mille cantates à l'Empereur ou à l'armée. Les prodiges de nos soldats n'ont pas été égalés par nos poètes, et le meilleur de ces dithyrambes est digne tout au plus d'une épingle ou d'une tabatière d'argent. Il y a bien P... qui faisait des vers et de la prose révolutionnaire en 1848. Aujourd'hui le même poète fait des cantates en l'honneur du nouvel ordre de choses, où Panthéon rime avec Napoléon. C'est sa seconde manière. Mais comment en conscience lui donner une mention honorable? D'ailleurs ce n'est pas ce qu'il demande.

Il est temps d'arriver à un recueil publié sous ce titre : *Etudes et Aspirations.* Etudes d'art sérieux et délicat, aspirations honnêtes et généreuses! Je me fais un devoir d'en parler, par la raison qui

me conseille le silence sur tant d'autres. L'auteur, que je n'ai pas l'honneur de connaître, et dont le nom armoricain est moins facile à prononcer que les vers, est M. H. du Pontavice de Heussey. Son recueil de poésies a paru en deux livraisons ou séries, publiées à un an d'intervalle, et la seconde accuse un talent qui grandit.

Pour M. du Pontavice de Heussey, la poésie, on le sent, n'est pas un simple jeu d'esprit; son vers dit toujours quelque chose; il caresse amoureusement la forme, mais il veut que la forme ne soit que la splendeur de l'idée, et la poésie lui sert à traduire éloquemment de fortes convictions, des rêves généreux et les plus nobles aspirations du cœur. Ah! si les pierres des cités de l'avenir s'assemblaient comme celles des cités primitives à la voix des poètes, comme on aimerait à habiter celle qu'évoque sur le mode orphique la poésie de M. du Pontavice! Il croit au progrès et à l'humanité. Il affirme la justice, il fait appel à la paix, à la fraternité, à l'amour; il aspire à la liberté. M. du Pontavice refait peut-être un peu trop activement le monde, et je crois bien qu'il se nourrit de quelques chimères : il ne serait pas poète. Cela n'empêche pas qu'il y ait une idée sérieuse, une pensée philosophique ou sociale dans la plupart de ses poésies, et toujours un sentiment

sincère et profond. Une coupe travaillée avec délicatesse, mais où le travail dissimule sa trace, une ornementation sobre, et au fond de la coupe une tendre larme : voilà l'idéal exprimé quelque part par le poète et qu'il tend à réaliser dans ses compositions. Ses vers ont de la chaleur, de l'élévation, de la force. Il leur manque un peu de légèreté, un peu de cette négligence apparente qui est une grâce et que l'auteur apprécie si bien. Son style a parfois quelque chose d'opaque et de tendu.

Non satis est pulchra esse poemata : dulcia sunto !

Ce n'est pas assez pour la poésie d'être belle, il faut qu'elle soit coulante et facile. Qu'il se défie du *Clair-obscur* et des abstractions métaphysiques où il étouffe trop souvent la muse.

> Dans son identité, quand l'homme est-il bien lui?
> ....
> Tout chaos social affirme une synthèse.

On peut affirmer également que ces vers-là et l'idée qu'ils expriment gagneraient à être rédigés en belle prose. Combien je préfère à ces rêveries métaphysiques le portrait ravissant de la jeune femme endormie ou les vers sur le petit enfant qui prie et qui rappelle à son père le libre penseur,

> Et des saints préjugés audacieux censeur,

Le temps où lui aussi il disait ses prières !

Lorsque le *blond* enfant que je plie au devoir,
Avec moi côte à côte a travaillé le soir,
Sur le large bureau chargé de maint volume,
Il quitte en souriant les livres et la plume,
Car sa tâche est finie, et, *visage vermeil*,
Yeux bleus déjà baignés des ombres du sommeil,
Posant sur mes genoux sa tête printanière,
Le petit travailleur récite sa prière.

....
Ce bambin qui murmure une oraison naïve
Me verse dans le sein une fraîcheur d'eau vive.
Je ne sais quelle odeur d'encensoir balancé,
Quel son d'orgue affaibli remontent du passé ;
De grands piliers sculptés se dressent dans mon rêve,
Un vieux chant du dimanche autour de moi s'élève,
Me charme, et j'aperçois dans l'ombre du saint lieu
Un jeune homme naïf, à genoux devant Dieu...

De jolis et doux vers, n'est-ce pas? Eh bien! en voici de tout à fait beaux. Cela est intitulé :

LE PHARE

La nuit et l'ouragan ! — La lueur d'un éclair
Dessine un grand rocher qui domine la mer.
Il est seul. Son flanc noir, argenté par l'écume,
D'une vapeur guerrière éternellement fume.
Il est seul ; dans son calme et sa virilité,
Un contre tous, debout comme la vérité !
Ses pans coupés à pic, ses pointes colossales
Font face à l'Océan, déchirent les rafales.
Dieu du sombre duel est l'unique témoin ;
Le rocher dit au flot : « Tu n'iras pas plus loin ! »
Et vingt fois divisée et repoussée au large,
La vague se rallie et revient à la charge !
Vaillant soldat de pierre, oh ! comme il est blessé !
Quel devoir le retient à ce poste avancé,

Ecoutant chaque jour, dans la mer qui murmure,
Pièce à pièce tomber sa gigantesque armure!
Il sait que l'Océan et l'air sont contre lui,
N'importe ! il fut hier ce qu'il est aujourd'hui,
Un vétéran des eaux qu'on nomme l'inflexible !
Ah ! voilà si longtemps qu'avec un bruit terrible
Il rejette ceux-là qui veulent l'envahir,
Qu'il devrait se lasser, se courber, obéir !
Dis-moi, lutteur stupide, aux blessures profondes,
Ne vaudrait-il pas mieux t'abandonner aux ondes,
Te rendre, et descendu dans le gouffre et l'oubli,
Dormir tranquillement sous le fait accompli ?
A quoi bon t'obstiner contre la mer entière?
— La mer est un tyran ; je porte une lumière !

Il nous semble que voilà un phare qui a un beau caractère, et un poète qui, pas plus que ce rocher et cette lumière, ne mérite d'être emporté par le courant. Il est difficile d'exprimer plus énergiquement de plus nobles sentiments, l'éternelle et pathétique protestation de la justice, et ne trouvez-vous pas que ce sont là des cantates qu'on peut, qu'on doit encourager?

III

GEORGES LAFENESTRE

Les Espérances : c'est sous ce titre jeune et souriant que M. Georges Lafenestre, un nom nouveau, inconnu aux libraires, publie ses premières poésies. On publie donc toujours des vers, même quand le public n'en veut plus lire! Oui, toujours, Dieu merci, sans souci du temple désert, de nouveaux lévites viendront officier aux autels de l'antique Apollon, immortellement jeune, et balbutieront avec ou sans écho cette langue si difficile et si belle que le monde entend et ne parle pas. Apollon lui-même, j'en conviens, se bouche quelquefois les oreilles, car il a peur des fausses notes, des mélodies cent fois rebattues, des chants sans mélodie, des mélodies sans idées. Mais qu'un son frais, pur, vrai, sorti d'un cœur ému, se fasse entendre, le dieu est content. Il accueillera les prémices de M. Georges Lafenestre, qui lui apporte des vers qui sont jolis, des vers qui sont charmants

et quelques-uns même qui sont beaux. Depuis plusieurs années, je ne sache guère de début en poésie qui promette davantage en tenant tout de suite une partie de ses promesses. Et qu'est-ce que nous chante votre nouveau poète, M. Georges Lafenestre? Si j'ose le dire, sceptique lecteur, il veut chanter, autant qu'il est possible aujourd'hui, les rêves de la vingtième année, ce que tout cœur bien né rêve à son tour, les printemps sans fin, les amours éternelles, les illusions impérissables de la brave jeunesse; il chante le génie, la liberté, la gloire.

Le soleil s'est levé. Dans le ciel de ma vie
La jeunesse qui monte éclate en chauds rayons,
Et, comme une forêt de sa séve étourdie,
J'ai tressailli tout plein de nids et de chansons.

On m'a dit, je le sais : L'aurore est mensongère,
La puberté songeuse a le réveil chagrin ;
Le bonheur n'est qu'un mot répété par la mère
Pour abréger au fils la longueur du chemin.

Tout amour est de neige et toute gloire est d'ombre;
De la pensée auguste on a fait un métier ;
Le plus vaillant finit par s'asseoir pâle et sombre
Aux portes de la mort, qui l'attend tout entier.
Que m'importe?

Hélas! il vous importe plus que vous ne dites. Pour être jeune, échappe-t-on à l'air que l'on respire? Si cet air est imprégné de doute, appesanti par des soupirs de fatigue et d'angoisse, si c'est l'air du XIXe siècle en un mot, d'un siècle qui

a appris la philosophie, l'histoire, la chimie, les religions, les révolutions, les palinodies, et qui *progresse* (ô le joli mot !), est-ce que vos espérances, est-ce que vos chants de jeunesse pourront rendre le son clair et joyeux qu'ils avaient autrefois dans la bouche des poètes? Jadis, quand le ciel borné encadrait la terre fleurie et semblait une couronne bleue sur le monde adolescent, les jeunes gens s'en allaient, le carquois sur l'épaule, le javelot sonnant dans le carquois, et les poètes faisaient entendre la vraie chanson de la jeunesse, disant aux vieillards :

Vous avez été jadis
Jeunes, vaillants et hardis,
Et nous le sommes maintenant !

Redirez-vous le cri avec cet enthousiasme intrépide, avec cette espérance enflammée? Non, le monde est vieux et la jeunesse ne peut plus être jeune tout à fait. Adieu les poètes couronnés de roses ! Et, hélas ! que la jeunesse du monde lui-même a été courte ! Il se courbait déjà en proie aux systèmes, quand Lucrèce exhala le premier soupir :

Surgit amari aliquid medio de fonte leporum
Je ne sais quoi d'amer sort du torrent des joies !

Et depuis, comme la tristesse s'est accrue ! Les jeunes hommes de Thèbes ou d'Athènes compren-

draient-ils quelque chose à ces vers de M. Lafenestre, dans sa belle pièce : *Mer Descendante?*

> La nature se tord sous ses voiles de deuil ;
> Des désirs insensés fouettent la mer tonnante,
> Des désirs immortels fouettent l'âme pleurante
> Des hommes passagers penchés vers le cercueil.

Qu'est-ce que ces désirs ? diraient-ils. Nous n'avons pas connu ces aspirations étranges et si passionnées. Qui donc a changé ainsi l'homme et la nature?

Alfred de Musset a confessé d'un mot la souffrance universelle de notre âge:

> ....Malgré moi l'infini me tourmente.

M. Lafenestre lui répond :

> Une promesse parle au fond de la souffrance,
> L'infini te tourmente et l'infini t'attend.

Mais lui-même, au milieu de ses chansons printanières, il ne peut s'empêcher pourtant de soupirer :

> J'ai vendu mon bonheur de croire
> Pour l'orgueil viril de chercher.

Et ce n'est pas une attitude qu'il se donne. Si l'écho lui apporte quelques-unes de ces notes fières, mais douloureuses, il en tire aussi de son propre cœur.

Le poète aujourd'hui ne regarde plus avec un

ravissement naïf les flambeaux allumés à la voûte du firmament. Son extase inquiète interroge les sphères roulant dans l'espace ; il se demande avec mélancolie si ces belles étoiles renferment, comme la terre, les crimes, la guerre et la mort. Il a mordu à l'arbre de la science, et les plus beaux fruits de la vie lui apparaissent rongés d'un ver. Tout près de son premier baiser d'amour, il songe aux baisers sans parfum, aux baisers gâtés par le mépris, par la jalousie, et désespère d'en cueillir un second semblable à ce premier si pur, si tendre, où tremblait tout son cœur. Il attribue au hasard, le sceptique ! cette première rencontre ; puis le voilà qui songe à la fragilité des passions se greffant sur la fragilité des jours :

> Il faudra que demain la violette meure,
> Après-demain peut-être il faudra que je pleure
> Sur mon amour prêt à finir.

La joie et l'espérance elle-même, il les fait sortir des larmes :

> Car la souffrance seule, hélas ! nous désaltère,
> Et la pluie odieuse, en flagellant la terre,
> Y fait germer l'essaim des fleurs.

Le morceau capital du recueil de M. Lafenestre, *Pasquetta*, un touchant poème, un récit des premières et pastorales amours du Giotto, n'est autre chose que l'histoire du génie pleurant l'amour.

Voilà comme aujourd'hui les chansons mêmes de la jeunesse s'attendrissent en élégies. C'est le temps qui le veut. Les inspirations de nos grands poètes se sont appelées *les Méditations*, *les Contemplations;* et demain une des voix les plus poétiques de ce siècle, une voix sortie, hélas! de la tombe, dira *les Destinées*.

Je ne reprocherai donc pas à M. Lafenestre la mélancolie de ses *Espérances*, qui pleurent en souriant; je ne ferai pas un crime à son chant d'alouette d'avoir par instants la tristesse du nocturne rossignol. J'ai lu avec une surprise charmée, au milieu de cent recueils dépourvus de couleur, ces vers où la sensibilité d'une âme noble se mêle avec grâce à l'imagination. On y sent un don naturel, « l'influence secrète » jointe à une pensée déjà ferme et à un goût d'artiste. Que ce goût devienne plus sévère, que l'auteur ne croie plus du tout à l'adjectif vague et sonore, et qu'il ait « l'orgueil viril » de l'adjectif juste, qu'il se confie à la force du vers simple, que sa personnalité se dégage plus complète du souvenir de quelques poètes contemporains, et je serai heureux d'avoir salué *les Espérances* et dit le premier le nom de M. Georges Lafenestre.

IV

VALERY VERNIER. — ARMAND SYLVESTRE. — ALBERT MERAT. — ARMAND RENAUD. — ANDRÉ LEMOYNE. ETC), ETC.

Les vers innombrables, diffus et médiocres discréditent la poésie. Dans un des volumes que j'ai sous les yeux, l'auteur, avec une négligence cavalière contrefaite d'après Musset, s'écrie :

Enfin, quoi que l'on puisse dire,
Mieux vaut rimer
Que passer son temps à médire
Ou s'enivrer.

Sans doute ;

Mais qui, diantre, vous pousse à vous faire imprimer?

Je ne dis pas cela pour l'auteur du quatrain, qui est homme d'esprit. Je parle en général. Comment voulez-vous que la critique et le public s'occupent de caprices d'imaginations fourbues, sans portée, sans saveur, de ces redites monotones qui ne partent que de la mémoire et jamais du cœur

palpitant, et que ne relève pas même le soin du véritable artiste? Le public français, il est trop vrai, n'est pas enthousiaste de vers et de poésie; le retenir sur d'incolores et stériles productions serait le plus sûr moyen de le rebuter pour toujours et d'avoir perdu sa confiance le jour où il conviendrait d'appeler son attention sur quelque belle œuvre, fille d'Apollon et de Minerve.

Décourager les vers médiocres, nous ne craignons pas de le redire, c'est encourager la poésie. La critique accomplit cette tâche autant qu'elle le peut en s'imposant la loi du silence sur toutes sortes de pauvretés plus ou moins prétentieuses. Mais en bonne justice, et sans s'y arrêter trop longtemps, il convient de signaler les publications qui sortent au moins de cette foule, et dont les auteurs, s'ils n'égalent pas les maîtres leurs devanciers, donnent ou l'espérance ou les gages du talent. D'ailleurs, ces œuvres imparfaites peuvent donner lieu à des observations intéressantes; elles permettent de suivre le mouvement de la poésie à notre époque et offrent ainsi à la critique littéraire une matière assez curieuse et un intérêt qui suffit.

C'est dans cette pensée que j'ai mis de côté, pour en dire un mot, quelques volumes qu'un rayon de poésie a touchés.

M. Valéry Vernier, dont j'ai cité quatre vers

médiocres et débraillés, en fait aussi de vifs, de fringants, de doux et faciles, point banals, de ceux, en les triant bien, qu'on a droit d'imprimer. Il a publié, il y a quelques années, *Aline*, sorte de roman en vers, qui pouvait passer pour un assez fort début.

Les filles de Minuit, c'est le titre de son nouveau recueil, sont en simple prose les inspirations du poète nées dans le silence de la nuit. « Il m'est arrivé, dit l'auteur dans son brin de préface, d'écrire de la prose à la clarté du soleil; je n'ai guère composé des vers que la nuit. » On peut indifféremment faire des vers le jour ou la nuit; l'heure, comme le temps, « ne fait rien à l'affaire. » Mais il ne faut pas que les vers nocturnes gardent quelque chose de la nocturne obscurité. *La Maison que Pierre le Grand a bâtie* et d'autre pièces du recueil sont un peu enveloppées de brouillard. Pensée et expression laissent l'esprit trop souvent hésitant. En regardant bien cependant, l'œil tire de cette brume quelque joli paysage ou tableau de genre, tandis que çà et là un regret touchant, une pensée virile, un franc sourire ou une belle larme vous retient. L'unité de ton et de sentiment manque un peu, les incorrections ne sont pas rares, et la rime, simple et bonne dans le récit, n'est pas assez habillée pour la stance ou le

sonnet. A tout prendre, M. Valéry Vernier est de ceux qu'on peut encourager; il est sérieux, sincère, très-capable, un jour ou l'autre, de quelque belle œuvre en prose ou en vers. Je soutiendrais volontiers la doctrine poétique qu'il m'expose dans une lettre aimable et spirituelle. Il tient pour la poésie qui touche et qui fait réfléchir, contre certaine école contemporaine de poésie aussi vide que prétentieusement inaccessible, qui ciselle gravement ses rimes difficiles, serait honteuse d'une bonne pensée ou d'une pensée quelconque, ne vise qu'à l'éblouissement, et ne se propose d'autre but que de stupéfier les bonnes gens.

En demandant du cœur et de la pensée à la poésie, je n'entends pas, ai-je besoin de le dire? la circonscrire en aucune façon. Je lui demande seulement de signifier quelque chose et d'être vivante. Qu'elle soit, à son choix, chrétienne ou païenne, croyante ou sceptique ; qu'elle s'élève, si elle peut, dans les sphères supérieures du lyrisme, au-dessus de la douce médiocrité des sentiments de la vie commune, pouvu qu'elle soit sincère et qu'on y sente une flamme.

Il y a de cette flamme dans les *Rimes neuves et vieilles* de M. Armand Silvestre, flamme trop matérielle, sans doute. Ne cherchez pas beaucoup l'âme *(psuchè)* dans ses *sonnets païens*, ardents et

nus, mais la poésie des sens, de l'essence d'amour brûlant, un hymme délirant à la beauté. Les pièces fort courtes qui composent ce recueil sont exécutées d'ailleurs avec un soin recherché et une assez belle *maëstria* qui relèverait même et purifierait des inspirations d'un ordre inférieur. La sincérité de ces inspirations profanes est-elle absolue ? Pas autant que le croit ou l'affecte le jeune poète. N'est point païen qui veut dans notre vieille société. George Sand, qui a décoré le volume d'une préface, l'a remarqué avec raison comme circonstance atténuante de cette trop sensuelle poésie. Un cri trahit toujours les lyriques de la beauté corporelle et les sceptiques les plus endurcis de notre XIXe siècle. Après avoir chanté sous toutes les formes l'idéal charnel, le poète finit toujours par lui reprocher de n'avoir point d'âme. Un des plus spirituels païens de notre âge, Théophile Gautier, causant un jour des chefs-d'œuvre de l'art antique, et croyant entrevoir quelque limite dans l'enthousiasme de son interlocuteur, lui disait avec un sourire : Vous êtes « infecté » de spiritualisme chrétien. Eh bien ! ils sont tous ainsi, ces ardents païens, et peut-être M. Théophile Gautier lui-même, tout ployés qu'ils semblent devant la plastique beauté.

Musset l'a dit :

Une immense espérance a traversé la terre ;
Malgré soi vers le ciel il faut lever les yeux.

Ce païen, M. Silvestre, il veut mouler, dit-il, sur le corps de sa belle, à la gloire de sa chair, en commençant par le cou, une amphore, deux coupes, et enfin... un bassin ! Et, ce disant, il moule un sonnet très-brûlant sur ces formes matérielles; mais il pleure de n'avoir rien à dire à la gloire de l'âme de cette belle :

O Rosa, fleur de chair, il te manque la vie !

La vie, c'est-à-dire l'âme, et ce n'est pas encore assez. Il lui faut l'immortalité, l'infini.

Si nous ne renaissons, Vénus, tu fus injuste ;
On doit être immortel rien que d'avoir aimé.

Ce n'est pas là du paganisme pur. Païens ou non, ces sonnets sont d'un poète. Ils ont de l'éclat et de la saveur. Il y a encore dans le volume de jolies petites pièces sous ce titre : *Mignon*, et d'agréables petits tableaux, ou des pensées poétiques exhalées en quelques vers brefs et vifs. L'auteur n'a eu qu'une mauvaise inspiration, c'est de les appeler *Prime-sauts* et *Tableautins*, affectation qui suffit à mettre de mauvaise humeur le lecteur bienveillant.

Les Chimères. Voilà un vrai titre pour un recueil de poésies. Les chimères : le monde meilleur de

nos illusions, de nos rêves ! Elle est quelquefois terrible aussi la Chimère. Elle a l'œil cruel au-dessus de la bouche amoureuse, et l'ongle du lion qui entre dans le cœur; c'est, je ne sais pourquoi, celle que M. Albert Mérat décrit dans un sonnet au frontispice de son livre; heureusement ce frontispice est trompeur, ce volume est traversé par de belles chimères, filles d'une imagination saine et d'un cœur où la douleur a pu pénétrer, mais qu'elle a parfumé comme un bon vase sans y aigrir la liqueur de poésie.

J'ai été surpris bien agréablement par la fraîcheur de ce petit volume. Des marines, des coins de paysage, des croquis de voyage, une montagne, une cathédrale, un tableau de maître, choses regardées avec des yeux d'artiste et de jeune homme amoureux, enlevées comme des aquarelles vives et nettes dans un joli sonnet ou dans quelques stances; des variations sur des airs connus sans doute, c'est-à-dire sur des sujets vieux comme la poésie et le monde, les yeux bleus, les roses, les serments trahis, les espérances éternelles, mais des variations spirituelles et émues, coquettes et tendres à la fois. M. Mérat est prime-sautier, tantôt gai, tantôt triste, toujours sincère. Le livre eût gagné à une révision plus sévère. Il faudrait faire disparaître les négligences parfois voulues,

les enjambements malsains, les césures perdues et quelques pièces tout entières. La dignité de la Muse, au milieu même de ses fantaisies, s'offense de certains badinages qui échappent de toute manière à la poésie et semblent une dérision qui l'insulte. Tel est cet hymne à l'huître, qu'on peut manger crue ou faire frire, « gober » ou mâcher simplement, le sonnet enamouré qui finit par cette invocation :

O toi qui fais aimer, ô toi que nous aimons !

Mettez cela dans un recueil gastronomique ou médical, mais pas ici. L'huître n'est pas une chimère, même aujourd'hui où, dit-on, les huîtres sont chères. Jugez si le contraste n'est pas trop fort, quand, quelques pages plus loin, on lit le beau sonnet adressé à M. Sully-Prudhomme, un poète nouveau dont je parlerai quelque jour, sur la *Chimère du bonheur* :

Le bonheur, ce n'est pas aimer, puisque l'on pleure.
Le bonheur, ce n'est pas savoir : on ne sait rien.
Est-ce vivre? La vie est-elle un si grand bien ?
Est-ce mourir? La mort n'est-elle pas un leurre ?

et qui finit ainsi :

Le bonheur, c'est marcher libre dans le devoir,
C'est s'élever sans fin vers l'infini savoir ;
Le bonheur, c'est aimer aussi, puisque l'on pleure.

Si j'avais la place, je citerais quelques fleurs

cueillies au pays de Bohême, au bord des eaux vives de la folle jeunesse, un peu trop dans les sentiers de Murger et d'Henri Heine :

> Plus tard, dans longtemps, je rêverai d'elle.
> Elle aimait le bruit, le sucre et les fleurs,
> Répétait souvent qu'elle était fidèle,
> Ecoutait mes vers, la cervelle ailleurs.

Est-ce d'une femme ou d'une levrette qu'il s'agit ? Heureusement on sort du doute à la dernière stance :

> Et toi, pour m'avoir jeune en ta mémoire,
> Place-moi parmi tes rêves constants :
> Ruches de velours et volants de moire,
> Et dis : Il m'aimait ! plus tard, dans longtemps !

Un sourire qui se moque d'une larme! Plus volontiers citerais-je encore quelques belles stances où le ton s'élève, où le souffle est pur et où respire un beau sentiment de la nature, comme ces vers écrits sur les sommets vierges des Alpes, et que je détache de la pièce intitulée *le Glacier*. M. de Laprade ne refuserait pas de les signer :

> Muets avec un air d'attention austère,
> Comme il sied qu'une foule assiste à ces combats,
> Les monstrueux rochers, premiers nés de la terre,
> Se dressent, spectateurs qui ne tressaillent pas.
>
> L'astre honneur du matin et de l'heure première,
> Comme un regard d'amour sur la terre avait lui ;
> Les cieux avaient leur grand sourire de lumière,
> Mais l'abîme gardait son incurable ennui.

Pas de rumeur, hormis parfois la voix profonde
Que, pareille aux captifs, exhale vers l'azur,
De la crevasse sourde où son angoisse gronde,
Une eau qui dans la nuit égare son flot pur.

Tout dort ; mais ce repos sinistre se lamente ;
Il fait froid sous le ciel allumé du midi,
Et l'on sent comme un mal inconnu qui tourmente
La montagne, cadavre encore mal roidi.

....

Qui me ramènera parmi les choses douces,
Dans les bois remplis d'ombre où j'ai senti germer,
Heureux, en m'allongeant sur le lit chaud des mousses,
Les vagues floraisons qui tendent à s'aimer ?

Ou bien aux champs joyeux, alors que l'été brille
Dans la grande beauté de ce cadre banal
Où passe, gaule en main, quelque robuste fille,
Lente sous le baiser du soleil matinal.

Les *Pensées tristes*, de M. Armand Renaud, sont d'une inspiration plus cherchée, moins primesautière que celle de M. Mérat ; mais l'étoffe assez brillante de ses vers a quelquefois des plis de sculpture, et le poète a çà et là des imaginations sombres qui saisissent assez vivement. Ainsi sa pièce intitulée *les Rats*. Trois malheureux, un vieillard, une femme, un enfant, cherchant leur nourriture dans les ténèbres infectes d'un égout de Londres, y trouvent une mort aussi atroce que leur misère. Quel sujet ! Oui, mais la sinistre vérité de la peinture excuse l'horreur du tableau, élève le sujet trivial à la dignité de la poésie, et la

pitié arrache au poète un cri éloquent. Il n'assiste pas avec l'impassible silence de la nature aux misères qu'il a racontées et aux effroyables contrastes de ce monde :

Cependant le soleil avec indifférence
Traîne tout pêle-mêle, à travers l'infini.
La joie est pour bien peu ; pour tous est la souffrance.
Tu le sais, ô soleil ! et n'en es pas terni !

Etoiles, vous aussi, pâles lueurs sereines,
Les lamentations abondent sous vos yeux ;
Et vous ne cessez pas de luire sur nos peines ;
Et, sans pitié de rien, vous rêvez dans les cieux !

Ces vers sont d'un vrai poète.

Je recommanderai aussi aux amis de la poésie M. André Lemoyne et ses *Roses d'Antan*. M. André Lemoyne a sa petite fiole d'élixir, à laquelle il ajoute quelques gouttes de temps en temps. L'élixir a de la force et de la douceur, et la fiole est travaillée avec un art délicat.

Madame Auguste Penquer, dans ses *Révélations poétiques*, témoigne d'aspirations très-nobles ; elle a un souffle lyrique assez rare dans une femme, un enthousiasme de poétesse qui ressemble à la foi. Elle a publié déjà et avec succès un autre recueil dont j'aimais mieux le titre plus humble et plus doux, *les Chants du foyer*. Un reproche seulement aux deux volumes : ils ont tort de porter en tête les lettres de baptême poétique que

signent avec une si banale prodigalité Hugo et Lamartine. Si la poésie n'est pas dans le livre, les certificats ne servent à rien.

M. Amédée Pichot, le sympathique et savant directeur de la *Revue britannique*, a réuni sous le titre d'*Arlésiennes* les légendes, contes et souvenirs de la terre natale, et quelques poésies d'un accent plus personnel venues pour ainsi dire au courant de la vie. Les regrets, les espérances, les pieux souvenirs, les effusions, les admirations, tous les bons, tous les nobles sentiments trouvent dans cet aimable volume leur naturelle et poétique expression. C'est un bouquet de fleurs cueillies le long du jour et liées le soir par une verte vieillesse. Il exhale un parfum si honnête, qu'on ne songe pas à le soumettre à une sévère critique. L'auteur peut offrir ce doux recueil à ses amis, et leur dire, en empruntant la légende de la préface de Gil Blas : *C'est là que vous trouverez l'âme du licencié Pedro Garcias.*

Ajoutons à cette revue quelques poètes et quelques productions estimables encore.

M. Aimé Giron écrit des vers rêveurs et croyants qui méritent un salut de sympathie; les vers tendres et simples de M. Ad. Michel et ceux de M. Bellier; les vers généreux de M. Auguste Parodi, *Passions et Idées,* ne méritent point le dédain;

les Chansons de vingt ans, de M. Barré, ont de la jeunesse et de la gaîté ; il y a de jolis vers dans *les Gerbes déliées*, de M. Louis Goujon, et *le Memento,* rimes et stances, de M. Henneguy, vaut un memento. Je m'arrête ; plus loin je tomberais au milieu des *rossignols* (terme de librairie affecté aux volumes dont le public n'a pas voulu), oiseaux qui ne rossignolent pas et ne peuvent servir, je l'ai dit, qu'à discréditer les vrais rossignols.

Pour les vrais même, hélas ! le temps, convenons-en, n'est pas propice. Les plus grands de nos poètes, ceux de la génération enflammée de 1830, ne trouvent plus les enthousiasmes d'autrefois. D'où vient cette indifférence ? La source est-elle tarie ? Les genres sont-ils épuisés ? Après la poésie religieuse, la poésie romantique, plastique, sceptique, n'y a-t-il plus rien ? Si, il y a ce qui est éternel, il y a ce qui est humain. Les illustres ont de la peine à se faire entendre ; toutefois, si on laisse mourir sans écho les *Chansons des Rues et des Bois*, on a recueilli les soupirs des *Destinées*, et on écoute encore l'âme humaine qui palpite dans la *Légende des Siècles* et *les Contemplations*. Des poètes que j'ai cités en cet article, lequel a pu s'imposer ainsi au public distrait ?

Quelques-uns ont le talent. On l'a même remarqué déjà, le talent, si l'on entend par là l'orfè-

vrerie poétique, l'art de travailler le vers, de ciseler la rime, n'a jamais été plus répandu qu'aujourd'hui. On sait broder de jolis vers, cueillir même çà et là un rameau d'or, et, en butinant dans ce qui se publie, un habile éditeur ferait une anthologie nouvelle qui aurait du prix. Ce qui est rare, même dans une pièce de vers isolée, c'est une pensée, une conception de l'imagination donnant à cette pensée l'intérêt et la vie. Ce qui est plus rare encore, c'est une inspiration unique dominant en maîtresse l'œuvre entière, une inspiration humaine et profonde qui, pour envahir le lecteur, ait commencé par s'emparer du poète et qui ait rempli tout son cœur. Voilà ce qui manque à la plupart des talents de nos jours, et pourquoi tant de jolies voix se perdent dans la solitude.

V

LE PSAUTIER DE M. DE SAINT-MAUR.

M. Hector de Saint-Maur vient de publier une traduction en vers des Psaumes qui me paraît sortir de la foule des traductions. On peut à peine compter le nombre des tentatives de ce genre qui ont été faites, sur les Psaumes, seulement depuis Clément Marot. On sait ce qu'elles valent en général ; j'excepte de cette foule quelques passages admirablement imités et égalés par Racine ; en revanche, j'y comprends ces imitations trop vantées de Jean-Baptiste Rousseau. On les fait apprendre dans les classes des lycées, et elles n'en restent pas pour cela moins médiocres. Mais, dit Bossuet dans une phrase latine que je traduis, « telle est la force, la suavité, la magnificence des cantiques de David, qu'elle éclate et nous pénètre à travers le voile grossier des versions les plus barbares. » La modestie de M. H. de Saint-Maur n'a pas voulu d'autre préface à son Psautier que cette épigraphe empruntée à Bossuet. Cependant sa version à lui

n'est, tant s'en faut, ni grossière ni barbare. A lui faire un reproche, je lui voudrais plutôt, comme aux autres, un peu plus de barbarie, moins de politesse et quelque chose de cette sauvagerie, de ces âpres et incultes saillies qu'on rencontre dans les chants des prophètes hébreux. Sa traduction est d'un style ferme et pur; elle est plus brillante et elle a plus de mouvement que toutes celles que j'ai vues. Elle est encore cependant, c'est aussi la faute de notre langue et de notre prosodie, trop compassée, trop calme, auprès de ces cris de douleur ou de triomphe qui font explosion dans les psaumes et en sont en quelque sorte l'impétueuse respiration.

Je viens de les relire, ces chants religieux et nationaux qu'Israël refusait de chanter sur la terre étrangère et qui ont ravi depuis la terre tout entière. La sublime grandeur de l'accent, l'incomparable richesse des images de cette poésie n'est plus à louer : c'est un lieu commun de critique littéraire. Ce n'est pas cependant ce qui m'y frappe le plus. Quel mouvement, quel torrent de passion, quelle frénésie lyrique ! Vous les psalmodiez à vêpres le dimanche, vous les murmurez à la synagogue; mais vous les représentez-vous entonnés dans le temple, à Jérusalem, par quatre mille lévites, au bruit des trompettes et des cymbales, des sistres et des psaltérions? Vous les ré-

citez, ces marseillaises sacrées, les yeux baissés, les mains jointes ou croisées sur la poitrine, dans un tiède recueillement; Israël les clamait, les bras tendus vers le ciel, l'œil noyé de larmes ou illuminé de joie triomphante. Aussi bien l'âme de ces chants est partie; leur esprit ne répond plus à l'esprit moderne, même à l'esprit des croyants. Le fidèle d'aujourd'hui, et surtout le chrétien, quand ilprie, se détache de la terre, vallée de misère; il offre en sacrifice au Seigneur ses épreuves et ses larmes, pour que le Seigneur lui donne en échange les félicités de la vie future. Son oraison est toute contemplative : il soupire après un royaume qui n'est pas de ce monde. La prière de David, c'est la prière militante pour la bataille de la vie, c'est l'hymne du combat, c'est le chant de Tyrtée, c'est le cri : *Au secours!* Le Dieu qu'il invoque l'a sauvé de la terre d'Egypte, l'a conduit et nourri dans le désert, a exterminé ses ennemis; c'est son allié. Israël l'appelle aux armes, et il vient. Ce Dieu ne s'est jamais incarné dans une enveloppe corporelle, c'est le Dieu caché. Mais le poète-prophète l'arrache à l'abstraction, et il personnifie cette spirituelle toute-puissance, non-seulement avec une richesse de figures et une grandeur sans égales, mais avec une passion, une force de vision qui dépasse toute incarnation. La source de poésie

s'est ouverte, les images tombent comme neige : Le Seigneur attellera le vent aux nuages, ils descendra sur les nuées, et le tonnerre de sa voix fera éclater les cèdres centenaires du Liban. Les flèches du céleste sagittaire briseront la mâchoire du méchant ; il lui rentrera son épée dans le cœur comme dans un fourreau. L'Eternel a ouvert les grandes ailes de sa colère. Les ennemis de David sont dispersés, fondus comme la cire devant le feu, dissipés comme la fumée ; ils ont fui en moins de temps que n'en met la paupière à retomber sur l'œil ! Le Seigneur justicier les enveloppe des eaux de sa fureur ! Le juste, qui n'a pour armure que son innocence, l'attendait dans sa fosse, comme le veilleur de nuit qui cherche l'étoile matinale ; Dieu le retire de l'abîme, l'habille de rayons, soutient les cordes de sa tente, étend sur lui ses tendresses comme un manteau ; et, quand il a sauvé le juste, retranché le méchant comme l'herbe, le Seigneur remonte : les portes du ciel haussent leurs battants sacrés, et le Roi de gloire rentre dans son palais où il se voile de sa splendeur et sombre dans la lumière !

Tout en admirant ces magnificences, il faut convenir que la passion humaine qui déborde dans les Psaumes tient encore du barbare et qu'ils sont bien marqués à l'empreinte du temps. Malheur à

qui n'est pas l'ami de David et le serviteur du Dieu qu'il invoque ! De ce Dieu on ne peut tarir la miséricorde, si l'on est des siens ; mais, si l'on n'en est pas, il a les mains pleines d'exterminations, et, dans ces chants sacrés, il passe par moments comme un souffle de terreur. Il y a du sauvage dans ces explosions de sensibilité ardente : fureur vengeresse, lamentations, cris d'amour, supplications désespérées ! « Que Dieu se souvienne des fils d'Edon, et qu'il écrase leurs petits enfants contre les pierres ! » Que pensez-vous de cette oraison de cipaye furieux qui termine l'hymne célèbre : *Super flumina Babylonis?* Quelquefois cependant la note est d'une douceur inexprimable ; car toutes les cordes de l'âme humaine ont vibré sur cette harpe primitive. J'ai dit que l'esprit moderne s'en est retiré. Toutefois, les cœurs blessés, comme celui de David, dans leurs affections les plus chères, et les cœurs parfumés de l'amour divin y trouvent encore çà et là des accents qui les pénètrent, et nulle part n'a été exprimé avec plus de force le néant humain, le contraste de la créature qui passe comme herbe et poussière, et de l'Etre éternel qui nourrit tout de son souffle et qui a tout créé.

Je m'oublie à parler des Psaumes, et je ne voulais que louer le Psautier de M. H. de Saint-Maur.

Il est complet, c'est son premier mérite : voilà pour l'éloge de la conscience, de la courageuse patience de l'auteur, qui a tout traduit et soigné également son long travail dans toutes ses parties. Mais M. de Saint-Maur ne mérite pas d'être loué seulement pour sa vertu, mais pour son talent. Il n'a pas réussi complétement; il n'a pu faire l'impossible. Transposer, à travers les siècles, et sans musique, l'hébreu des prophètes dans la langue de Fénelon, quelle tâche ! Il y a d'abord à la fidélité d'une version des Psaumes une difficulté insurmontable. On sait en effet que dans la poésie hébraïque les vers ne sont mesurés ni par le nombre des syllabes, ni par leur quantité prosodique ; une certaine symétrie dans les différentes parties du vers, le parallélisme des idées ressemblantes ou contraires y remplace la mesure, la quantité et la rime. Le vers français ne peut donc traduire le texte original que par analogie. M. de Saint-Maur a varié habilement ses rhythmes de toutes les manières, pour rendre au moins les mouvements divers de son modèle. Au surplus, comme la meilleure manière de louer des vers c'est de les faire se louer eux-mêmes, en voici quelques-uns de la façon de M. de Saint-Maur, c'est l'exorde du psaume XVII *Diligam te, Domine :*

Je t'aimerai, Seigneur, toi, mon roc élevé,
Ancre de mon salut, ô toi, ma forteresse !
C'est en toi que j'espère, ô Dieu qui m'as sauvé !
Je veux t'aimer, Seigneur ! Je t'aime avec ivresse,
Avec ivresse !

Car je le sais très-bien, quand je t'invoquerai,
De tous mes ennemis je serai délivré.
Les ombres de l'enfer voltigeaient sur ma couche,
Les cordeaux de la mort m'enveloppaient déjà,
Le torrent des méchants montait jusqu'à ma bouche,
Jusqu'à ma bouche !
Dans mon affliction, j'appelai Jehovah !

L'accent de ces vers est un peu trop moderne ; mais n'ont-ils pas du mouvement et du souffle ? M. de Saint-Maur s'était exercé déjà avec succès, il y a quelques années, sur le Livre de Job. Cette belle étude sur les Psaumes sera pour lui un titre de plus à l'estime des amis des lettres et de la poésie. Bien hardi qui mesure ses vers avec les chants des prophètes ! C'est une lutte trop inégale dont l'issue est connue d'avance. Seulement, si l'on n'y gagne pas la victoire, on y peut gagner de l'honneur, et l'on en sort, comme Jacob de sa lutte avec l'Ange, vaincu, mais fort.

LES FAUCHEURS DE NUIT

LES FAUCHEURS DE NUIT [1]

Sous cette dénomination expressive : *Faucheurs de Nuit,* dont le sous-titre du livre de M. E. Gourdon donne la traduction, il faut entendre les moissonneurs au visage sombre, à l'œil inquiet et vague, qui ne fauchent pas l'herbe de Dieu à la clarté du soleil, mais l'or et les billets de banque étalés sur les lustrines vertes des clubs, des casinos, des cercles borgnes, des tables d'hôte impures, des maisons de jeu publiques ou clandestines; faucheurs qu'une passion terrible enflamme et que rien n'abat : ni la moisson ingrate, ni le bien perdu, ni la fièvre et les émotions les plus poignantes; faucheurs qui ne s'arrêtent qu'à

(1) *Les Faucheurs de nuit; joueurs et joueuses,* par M. Edouard Gourdon.

l'heure inévitable où eux-mêmes ils sont fauchés.

Malheur trop souvent au travailleur, au vrai moissonneur, s'il lui arrive de s'aventurer sur ce champ fatal! Comment y penser sans se rappeler les vers admirables et sinistres d'Alfred de Musset?

Les croupiers nasillards chevrotent en cadence
Au son des instruments leurs mots mystérieux.
Tout est joie et chansons; la roulette commence;
Ils lui donnent le branle, ils la mettent en danse,
Et ratissant gaîment l'or qui scintille aux yeux,
Ils jardinent ainsi sur un rhythme joyeux.

L'abreuvoir est public, et qui veut vient y boire.
J'ai vu les paysans, fils de la Forêt-Noire,
Leurs bâtons à la main entrer dans ce réduit;
Je les ai vus penchés sur la bille d'ivoire,
Ayant à travers champs couru toute la nuit,
Fuyards désespérés de quelque honnête lit,

Je les ai vus debout, sous la lampe enfumée,
Avec leur veste rouge et leurs souliers boueux,
Tournant leurs grands chapeaux entre leurs doigts calleux,
Poser sous les râteaux la sueur d'une année,
Et là, muets d'horreur devant la destinée,
Suivre des yeux leur pain qui courait devant eux!

Dirai-je qu'ils perdraient? Hélas! ce n'était guère.
C'était bien vite fait de leur vider les mains,
Ils regardaient alors toutes ces étrangères,
Cet or, ces voluptés, ces belles passagères,
Tout ce monde enchanté de la saison des bains.
Qui s'en va sans poser le pied dans les chemins.

Ils couraient, ils partaient tout ivres de lumière,
Et la nuit sur leurs yeux posait son noir bandeau.
Ces mains vives, ces mains qui labourent la terre,
Il fallait les étendre, en rentrant au hameau,
Pour trouver à tâtons les murs de la chaumière,
L'aïeule au coin du feu, les enfants au berceau!

Les maisons de jeu d'Allemagne qui, pour la plupart, ferment leurs portes une moitié de l'année, ne sont pas, il s'en faut, les seuls ni les plus dangereux asiles ouverts aux péripéties des cartes ou du hasard. Sans parler du temple qui compte le plus de fidèles, la Bourse, et où se rassemblent les *faucheurs de jour,* Paris a toute l'année mille receptacles connus ou cachés où l'on peut assidûment jouer et se ruiner. La suppression de la Ferme n'a point supprimé un mal éternel comme le sont les passions de l'âme humaine; le 113 du Palais-Royal n'existe plus; il est remplacé par d'autres numéros qui changent le plus souvent possible pour déjouer la police; voilà tout.

M. Edouard Gourdon vient d'écrire sur ce sujet du jeu et des joueurs non pas un roman, mais une étude pittoresque, prise sur le vif de nos mœurs actuelles, pleine de détails curieusement fouillés dans les mystères de la vie parisienne.

Les conclusions de l'auteur n'ont pas sans doute grande signification. Il se borne à souhaiter que la loi, par des prescriptions, la police, par sa surveillance, continuent à limiter un mal qui ne semble pas pouvoir être guéri. Mais l'utilité, la moralité sont en dehors des conclusions du livre, dans la vérité sombre des peintures, dans l'éloquence de ces tableaux de perdition et de ruine, dans le sen-

timent honnête et attristé qui conduit la main du peintre et qui se montre sans emphase, à chaque ligne.

Il faut fuir la tentation; mais pour la fuir il importe de bien connaître tous les aspects perfides sous lesquels elle peut s'offrir; et si j'avais un fils, avant de l'envoyer étudier son droit ou sa médecine à Paris, je lui donnerais à lire le livre de M. Edouard Gourdon. Il y apprendrait tout ce dont il faut se défier, par quels chemins en apparence sans péril un jeune homme naïf peut être conduit à sa perte; de quels lieux, de quelles personnes, de quelles choses il faut s'écarter comme de l'engrenage fatal où l'on ne croit mettre que l'ongle de la main et où l'on peut passer tout entier, jusqu'à l'honneur. Rien de plus instructif et de plus effrayant que l'aventure racontée par M. Gourdon de ce jeune homme, l'orgueil et l'espoir d'une famille, qui, entraîné par un faux étudiant, pourvoyeur de tripots, finit par perdre la vie dans un duel contre un escroc.

C'est une curieuse revue que celle des différents types de joueurs que M. Gourdon fait passer sous nos yeux dans cette physiologie des jeux à Paris. Il y a le joueur d'occasion et le joueur de profession, le prudent, le hardi; celui qui sait profiter de sa veine et celui « qui manque d'estomac; » il

y a le joueur de cercle et le joueur de tripot; il y a la femme joueuse, celle qui est jeune et jolie, et celle qu'on appelle la mère Cagnotte, hideuse présidente des tables d'hôte. Il y a le joueur silencieux, concentré dans le gain et dans la perte; il y a le joueur bruyant et expansif, le *loustic*, celui qui a toujours le mot pour rire, appelle un louis une pastille, et qui, surpris par une invasion de police dans une maison de jeux clandestine, tandis que le commissaire procède dans une chambre voisine aux interrogatoires, propose aux autres, en attendant que leur tour vienne, « un innocent petit loto. » Il y a ce que l'auteur appelle les faucons, les pigeons, les mystérieux; il y a ce que tout le monde appelle les grecs. Il y a les joueurs qui ne jouent que ce qu'ils ont, et les joueurs qui empruntent ou qui jouent sur parole, et parmi ceux-ci les uns qui paient, les autres qui ne paient pas.

J'ai connu un type curieux de cette dernière espèce. Il tenait quelque part une plume. Plusieurs fois par semaine, en paroles grandiloques, il traitait les questions de haute politique et s'applaudissait des satisfactions données à l'honneur national. Ses dettes d'honneur en particulier, il les laissait indéfiniment en souffrance; il n'était jaloux que de l'honneur du pays. Je le recom-

mande à M. Gourdon pour le mettre dans sa galerie à la prochaine édition.

M. Gourdon n'a pas seulement peint au naturel et avec une vérité d'observation en quelque sorte photographique les différents types qui composent le monde des joueurs; il a décrit admirablement l'ivresse particulière que donne le jeu, et qui fait ressembler parfois cette passion à la folie. Un des traits les plus communs aux joueurs, c'est la superstition; à ce titre je signalerai aux lecteurs, dans le livre de M. Gourdon, le chapitre « des fétiches ». Le fétichisme n'est pas seulement la religion des peuplades sauvages de l'Afrique centrale ou de la Polynésie, c'est aussi celle des joueurs. Il donne lieu à des scènes qu'on dirait empruntées aux annales de Charenton ou de Bicêtre. On ne saurait croire, à moins d'en avoir été témoin, et M. Gourdon en cite des exemples incroyables, jusqu'à quel point peuvent influer sur la chance, dans l'esprit d'un joueur, une bague, une clef, un crayon, un bouton de guêtre! « Il est tel joueur, dit M. Gourdon, qui ne se dessaisirait pas de cet objet insignifiant, son fétiche, pour la moitié de la somme qu'il espère gagner avec lui. » Ici un cloporte est enfermé dans un tuyau de plume par un joueur heureux, et jeté, comme un talisman invincible, sur la table du cercle où il joue. Les

autres joueurs eux-mêmes ne peuvent se défendre devant ce cloporte d'un sentiment d'admiration et de crainte. L'heure de la perte arrive, et le fétiche déshonoré est jeté honteusement par la fenêtre. Tel joueur qui est malheureux se lève, change de place, va ouvrir ou fermer une porte, ou remuer une chaise pour changer la chance. Un autre n'avait-il pas eu l'idée merveilleuse de placer un garde municipal devant sa porte? C'était là son fétiche. Ainsi en règle avec le dieu, il va au cercle, perd une somme énorme, revient chez lui furieux, casse les vitres du concierge endormi et se voit traîné au poste par le factionnaire fétiche qui n'a pas reconnu son adorateur.

Un autre exemple amusant des illusions superstitieuses propres aux joueurs, c'est le trait de cet étranger qui avait perdu ce qu'il avait dans sa poche : trois cents francs. Il rentre chez lui chercher de l'argent. L'incendie est dans sa chambre. Il sauve à grand peine de son secrétaire en flammes trente mille francs. Il revient et s'écrie : Messieurs ! quelle chance ! si le dernier écu de mes trois cents francs m'était resté une minute de plus, je ne rentrais pas chez moi, et j'en perdais trente mille, toute ma fortune qui brûlait. Il y a une providence pour moi. Là-dessus il se rassied à la partie, joue ses trente mille francs et les perd.

M. E. Gourdon égaye ainsi, chemin faisant, par des anecdotes ou des traits de caractère, un sujet par lui-même assez sombre. Etrange passion que celle du jeu ! Qui en est complétement à l'abri? La cupidité, comme le croit M. Gourdon, n'en est pas le seul mobile, car si le jeu se déchaîne avec fureur au milieu de la civilisation matérielle de notre vieille Europe et de l'Amérique, on a joué à toutes les époques, et l'on peut voir dans Tacite que la forte et sobre race des Germains exposait au jeu sa liberté et sa vie. Le jeu, l'une des distractions inventées par l'homme pour se détourner de lui-même, comme dit Pascal, est de toutes la plus puissante. Le désir du gain, l'espoir surtout de regagner ce que l'on a perdu, les émotions diverses de joie et de peine, l'attente de l'imprévu, et ces battements du cœur devant le hasard inconnu, illimité,

Le hasard, noir flambeau de ces siècles d'ennui,
Le seul qui dans le ciel flotte encore aujourd'hui,

c'est tout cela qui allume et nourrit la passion du joueur qui peut être souvent un esprit distingué et un noble cœur. Hélas ! le hasard n'intervient pas seulement dans les parties qui se décident sur les tapis verts. Il est un jeu immense dont M. Gourdon n'a rien dit, et qui semble être un exemple de tous les jeux de fortune. Ce jeu, personne n'échappe

à ses vicissitudes: il vous abat, il vous élève ; les biens s'y distribuent comme à l'aveugle. De beaux joueurs, les plus fermes, les plus intelligents, les plus nobles, ceux à qui on aimerait voir la fortune sourire y perdent jusqu'à l'espérance; des joueurs vils et lâches triomphent sur leurs ruines. Ce sont des changements, des renversements inouïs : on a des fétiches devant lesquels on se prosterne tant que tout va bien; et, viennent les revers, on les brise avec fureur comme on les avait adorés. A ce jeu, on assiste bon gré malgré et, comme le paysan de la forêt Noire, muet d'horreur devant la destinée.

Et ce jeu, aucun gouvernement ne saurait le supprimer: les gouvernements eux-mêmes en subissent la loi, car ce jeu, c'est la vie! Heureux celui qui à vécu, qui a vu ces jeux de la force et du hasard, et qui conserve encore dans son cœur d'autres dieux! Heureux ceux qui, malgré l'expérience, continuent de croire à la providence cachée sous le hasard apparent des choses de ce monde! Heureux, parmi tant de convoitises, tant de démentis donnés par la fortune à la justice, ceux qui gardent leur âme croyante, pure, et plus forte que le hasard! Heureux les faucheurs d'or naïfs qui savent encore ce que vaut l'or qui se cache dans les champs au fond des marguerites et l'or tranquille des étoiles!

LES DÉCORATIONS

LES DÉCORATIONS

J'ai la plaque diamantée de grand-officier de la Légion d'honneur et la médaille militaire jaune à lisérés verts et les médailles multicolores, commémoratives des guerres de Crimée, d'Italie et de Chine, sans compter celle de la douloureuse expédition du Mexique. J'ai l'honneur de vous en faire part, ami lecteur. Toutefois, ne vous mettez en frais ni de congratulations ni d'envie jalouse : ces croix et ces médailles, vous pouvez les avoir à ma façon; je les possède en effigie seulement, sur planches gravées en couleur, nuancées, à vrai dire, et moirées en trompe-l'œil avec un relief surprenant, dans un beau volume in-4° plein de recherches rétrospectives et de documents assez curieux que vient de publier M. Steenackers, membre de la Société de l'histoire de France, sous

ce titre : *Histoire des Ordres de chevalerie et des distinctions honorifiques en France.*

« Histoires des distinctions..... » le titre seul fait penser. Comment accorder cette histoire, qui dure toujours, avec nos revendications égalitaires ou démocratiques ? Et serait-ce par hasard pour arriver à faire concorder ensemble les distinctions et l'égalité que ces distinctions sont répandues avec tant de profusion, et qu'elles vont chercher peu à peu tout le monde, ou plutôt que tout le monde vient les chercher ?

Il y a pourtant, tout de bon, un progrès égalitaire dans l'histoire de ces armoiries honorifiques, car on les voit longtemps confiées seulement à la noblesse, avant de descendre par degrés à tous les mérites. Sous Louis XIV, faute de titres nobiliaires, les Fabert, les Catinat, les Duquesne étaient inhabiles à porter les ordres royaux. Fabert avait refusé le cordon bleu du Saint-Esprit, qui exigeait quatre générations de noblesse, et le bâtard de Louis XIV, le comte de Toulouse, recevait à quatorze ans ce fameux cordon, tandis que Corneille, Racine, Molière, jugés trop vils pour des insignes de courtoisie et d'honneur, ne pouvaient obtenir que des pensions.

La Légion d'honneur est venue remplacer tous ces ordres aristocratiques supprimés par la Révo-

lution. Destinée à honorer tous les genres de mérites, les vertus civiles comme les vertus militaires, appelant à elle le simple soldat et le prince, elle peut passer, à ce titre, pour une institution démocratique. Elle ne s'est point établie pourtant sans contestation, et, à différentes époques, quelques libres esprits en ont demandé la destruction. Leurs efforts devaient être vains. Comment supprimer ce qui est fondé sur l'expérience du cœur de l'homme? « La nature de l'homme, dit Montesquieu, est de demander des préférences et des distinctions. » Montesquieu a raison. Et cette soif de distinctions n'a rien de vil en soi, elle vient de l'amour de la gloire et de l'honneur dont ces distinctions apparaissent comme les nobles insignes.

Sans doute il vaudrait mieux voir le bien et le faire sans briguer d'autre récompense que de l'avoir fait. Il est des cœurs, honneur de la nature humaine, à qui cette satisfaction suffit; mais la généralité des hommes veut des élus sur la terre comme au ciel, des récompenses dans ce monde comme dans l'autre. Et, à tout prendre, ces insignes d'honneur sont peut-être la plus idéale des récompenses, — à moins pourtant qu'ils ne soient envoyés en diamants.

Ce qu'il est permis sans doute de regretter, c'est

la façon dont sont distribués trop souvent ces beaux hochets. Instruments entre les mains du pouvoir, ils sont les dons non de sa justice, mais de sa faveur, et d'une faveur que la plupart du temps il faut solliciter, tandis qu'en pareille matière il devrait suffire d'avoir demandé pour ne pas obtenir.

Rousseau disait : « Tout est bon en sortant de la nature, tout se corrompt parmi les hommes. » Faudrait-il dire, ce serait peut-être plus juste, que les meilleures institutions sorties de la pensée du législateur se corrompent entre les mains des gouvernements ? En laissant de côté le peu d'à-propos de certains choix individuels, il y a des abus généraux et d'étranges abus dans la collation des croix et des rubans. Comme les gens d'église, par exemple, doivent prendre en pitié ces hochets de la vanité terrestre ! On voit pourtant, non sans étonnement, que s'ils les prennent en pitié, ils les portent avec plaisir.

Eh bien ! avec un peu de philosophie, on trouve un bon côté même aux abus, même aux répartitions trop peu équitables. Si les décorations étaient toutes données avec une parfaite justice, si elles ornaient invariablement le mérite et la vertu, il y aurait vraiment une assez dure humiliation à ne pas avoir à sa boutonnière un brin de ruban en présence de son prochain décoré et portant devant

vous ce signe de sa supériorité. Il est bon qu'il en soit autrement, et que les insignes de l'honneur, ne suivant pas toujours l'honneur, soient distribués, comme tous les biens de ce monde, un peu au hasard. C'est assez qu'ils excitent l'envie ; que du moins ils ne fassent pas affront ! Oui, il est bon que tel imbécile, tel plumitif officieux, qui a mendié la croix, l'ait obtenue, et que tel écrivain très-digne, mais suspect d'indépendance ou qui a refusé de la demander, en soit longtemps ou pour toujours privé. Il n'est pas mauvais qu'un petit stygmate de faveur s'attache à ces insignes de l'honneur, même quand ils sont bien portés.

Il est heureux aussi que quelques hommes illustres aient répudié absolument ce genre de récompense, que des hommes comme Berryer, Jules Favre, bien d'autres que je pourrais nommer, ne soient pas décorés, et qu'aucun gouvernement n'ait songé à changer en rosette ou en plaque le ruban de Lamartine, simple chevalier depuis quelque cinquante ans. Ainsi ces marques extérieures de la valeur personnelle ne prennent pas plus d'importance qu'il ne faut. Vous avez la croix ? tant mieux. Si vous l'avez méritée, portez légèrement ce grain de beauté à votre habit. Vous ne l'avez pas? consolez-vous. Ne vaut-il pas mieux qu'on se dise en vous voyant : Comment Z... n'est-il

pas décoré? que si on disait : Tiens! Z... est décoré; pourquoi a-t-on décoré Z...

Par exemple, si vous n'avez pas de décorations à mettre à votre boutonnière, je vous recommande de n'en pas médire trop fréquemment, de ne pas crier qu'il suffit de demander la croix pour l'obtenir, qu'on la donne à des goujats. Ne faites pas songer au renard qui trouve les raisins verts. Il y a de braves gens dont les propos à cet égard accusent de si vifs regrets, et qui reviennent si souvent sur ce sujet en faisant sonner leur indépendance, qu'on est tenté de leur dire : Demandez la croix et obtenez-la! Soyez moins vertueux et plus heureux!

Je m'arrête, mais je sens qu'il y aurait à ajouter un chapitre au travail instructif de M. Steenacker, une sorte de petit catéchisme à l'usage de ceux qui sont décorés et à l'usage de ceux qui ne le sont pas, pour leur apprendre, aux uns et aux autres, à bien porter leur croix.

LA VALLÉE DE MONTMORENCY

LA

VALLÉE DE MONTMORENCY

Souvent, quand le temps était sombre, ou quand il faisait sombre dans votre cœur, vous avez fermé les yeux comme pour échapper à la morne réalité et pour mieux voir ce que vous rêviez, et, dans votre rêve, presque toujours se levait alors quelque fraîche vallée semée de jolis villages, de riantes villas; le bois était au pied de la montagne, les sentiers étaient touffus, odorants. Vous aviez choisi un nid dans ce feuillage, quelque blanche maison aux volets verts. Il y avait un petit lac où se berçaient des cygnes; vous y aviez votre barque et l'amour. Vous viviez là délivré des bruits du monde, de tout ce qui vous fait souffrir, et vous étiez heureux !

Le décor de ce beau rêve est à la portée du Pa-

risien. Presque aux portes de la capitale, il peut voir au moins, quand il veut, la place de ce songe de félicité. S'il y avait un lieu qui pût fixer ici-bas le bonheur, oui, il s'arrêterait peut-être là, dans un pli de la vallée riante de Montmorency.

Les villages coquets sont étagés le long des collines et s'y éparpillent dans la verdure comme les blanches graines d'un collier de perles. Villages et hameaux se nouent les uns aux autres par des sentiers fleuris qui sont les fils de ce collier. L'horizon est ouvert, les pentes sont faciles. L'air est pur, imprégné de balsamiques odeurs qui viennent de la forêt. L'ami de la nature qui parcourt ces campagnes y rencontre à chaque instant des points de vue nouveaux, des perspectives inattendues. Il y a un air de gaîté répandu sur tout le paysage, un aspect de grâce accorte et de bonne humeur. La nature est souvent, et en France même, plus admirable; mais son plus frais sourire est ici. L'Allemagne, la Suisse, l'Italie offrent aux voyageurs des beautés de site plus grandes, plus touchantes ; mais il ne trouverait pas aisément ailleurs cet aspect riant, clair, sain et fort, caractère particulier de la campagne aux environs de Paris, marqué surtout dans cette vallée d'élection et qui constitue ce qu'on pourrait appeler le paysage gaulois.

Aussi, c'est le rendez-vous par excellence des bons Gaulois de Paris. Là-bas, là-bas, où fleurit le citronnier! soupirait la tendre Mignon. Là-bas, où rougit la cerise, la cerise de Montmorency! s'écrient les joyeuses Ninettes de Paris quand vient le dimanche et que mai a souri. On va battre la forêt, à cheval, à âne, et les cavalcades font retentir de cris et d'éclats de rire les échos de la forêt, au risque d'éveiller les vieux barons et les grandes ombres sérieuses qui hantent ces lieux où s'est reposé Catinat, où a rêvé Jean-Jacques.

Le chemin de fer du Nord vous transporte aujourd'hui, en une demi-heure, de la fournaise parisienne dans ce rafraîchissant Eden. Partez, vous êtes arrivé. Vous avez passé Montmartre, — le mont des Martyrs, — où saint Denis, saint Rustique et saint Eleuthère furent décapités. C'est là que saint Denis ramassa sa tête et la porta dans ses mains une lieue plus loin, où devait s'élever l'abbaye baptisée de son nom. La légende l'affirme, et pourquoi pas? Dans un pareil effort, on l'a dit, il n'y a que le premier pas qui coûte. Certains ajoutent même que, dans le trajet, le saint baisa tendrement sa tête à plusieurs reprises, action plus difficile à se représenter; mais les miracles sont l'épreuve de la foi.

Voici Saint-Denis même : la ville, l'église, l'ab-

baye. C'est la première station du chemin du Nord. Mais si vous descendez, adieu alors Enghien et Montmorency! La promenade ne sera pas pour aujourd'hui, ou il sera bien tard pour la commencer. Vous vous oublierez devant la vieille église, nécropole des rois, où fut sacré Pépin, où Henri IV abjura, où les vieilles armées de la France venaient prendre leur bannière, l'oriflamme, au cri de *Montjoye et Saint-Denis.* Vous vous oublierez, et pourtant aucune splendeur visible ne vous tiendra arrêté. Un torrent dévastateur a passé; l'homme a aidé aux ruines du temps. Saint-Denis, une des plus riches églises de l'univers, n'a pas seulement perdu ses joyaux, mais ses ossements et ses poussières. Les caveaux funèbres, à part deux ou trois mausolées, ne contiennent aujourd'hui que des pierres commémoratives, simulacre de ces tombes de rois poursuivis jusque dans la mort, quand la Révolution délirante voulut anéantir le souvenir même de la royauté. Mais on n'efface pas l'histoire, et c'est l'histoire de France qui habite ces cryptes et remplit le sépulcre vide. Passez donc, passez vite, pour ne pas rêver trop longtemps! Vous cherchez pourtant du regard la flèche de la sainte église, flèche funèbre que ne voulait pas voir Louis XIV de sa terrasse de Saint-Germain, et qui fut la

cause de Versailles. Atteinte par la foudre il y a quelque trente ans, cette flèche menaçait ruine. On a fait descendre du ciel la menace, on a démoli le clocher.

A peine la station de Saint-Denis est passée, on entre dans la vallée ouverte de Montmorency. La ville, — car c'est une petite ville plutôt qu'un village, — domine la vallée. C'est là le berceau de ceux qui prirent le nom de premiers barons chrétiens, de cette maison illustre dont relevaient plus de six cents fiefs, qui a donné à la France tant de grandes figures militaires, ducs, connétables, maréchaux, amiraux, grands-maîtres. C'est là que le premier de cette généreuse lignée, qui fut, celui-là, un bandit, Bouchard *le Barbu*, obtint de l'abbé de Saint-Denis dont il ravageait les domaines un bien appelé *Montmorentiacum*, et y construisit une forteresse dont les ruines mêmes ont disparu.

On descend de wagon à Enghien, un village moderne construit au pied des collines de Montmorency. Et tout de suite on va au lac, à ce petit lac dont vous avez rêvé, où de gentilles nacelles, suivies par des cygnes, vous invitent, et où se mirent toutes sortes de constructions champêtres, chalets suisses, villas gothiques, petites maisons blanches et coquettes que domine l'établissement des bains, l'hôtel des Quatre-Pavillons. Le parc

est auprès, un parc charmant, où l'on dansait il y a quelques années comme à Asnières, où l'on se promène paisiblement aujourd'hui. Avez-vous des rhumatismes, avez-vous mal à la gorge ou tout autre mal? vous avez un prétexte pour vous établir dans ce joli séjour. Il y a des eaux minérales à Enghien, et qui guérissent de plus en plus, à ce qu'il paraît. En effet, le nombre des baigneurs augmente chaque année, et l'on viendrait à Enghien comme à Bade, à Ems ou à Spa, pour peu que la mode s'en mêlât. Il faudrait seulement y laisser construire, comme en Allemagne, quelqu'une de ces maisons dites *de conversation*, où le malade incurable, amoureux de sa maladie, le joueur, pût dire deux mots à la Fortune.

Les baigneurs ne sont pas seulement à Enghien, ils sont répandus dans tous les alentours. Ils ont le choix au milieu de ces villages aux doux noms: Saint-Gratien, Eaubonne, Epinay, Andilly, Ermont, Montlignon.

Il fut un temps où cette vallée de Montmorençy fut, comme jadis Auteuil, le séjour de personnages célèbres, d'écrivains et de femmes spirituelles unis par l'amitié. On se promène dans les grands souvenirs comme dans la nature, et ces souvenirs sont un des enchantements du pays. A Saint-Gratien, bien fréquenté encore aujourd'hui, et où le

château de madame la princesse Mathilde s'élève à côté de la résidence d'été d'un journaliste célèbre, Emile de Girardin, s'était retiré le père *la Pensée*, le maréchal Catinat, fier de ses aïeux roturiers. Il y mourut, et l'on peut voir encore l'orme planté de ses mains près du château qu'il a habité.

Mais le génie du lieu, c'est Rousseau ; c'est le nom qu'évoque aussitôt la vallée de Montmorency à l'imagination du promeneur, comme Ferney fait murmurer celui de Voltaire. C'est là que le philosophe se promenait solitaire et sauvage, causant avec les fleurs, leur faisant ses *Confessions* avant la lettre, que les hommes n'ont point entendues, mêlant à leurs parfums les soupirs passionnés de son âme ardente et de son cœur ulcéré. L'ermitage qu'il a habité existe encore : c'était, à l'époque de Jean-Jacques, une vieille masure que Madame d'Epinay transforma en une habitation petite, mais commode, qu'elle offrit à Rousseau pour l'empêcher d'aller se fixer à Genève : « Mon ours, voilà votre asile, lui dit-elle, comme il le raconte dans ses *Confessions* ; c'est vous qui l'avez choisi, c'est l'amitié qui vous l'offre. » Il fut heureux quelque temps dans cet asile ; il en a retracé la mémoire dans des pages éloquentes :

« Quel temps, écrivait-il à M. de Malesherbes, croyez-vous que je me rappelle le plus souvent et le plus volontiers dans mes rêves ? Ce ne sont pas les

plaisirs de la jeunesse, ils furent trop rares, trop mêlés d'amertume... Ce sont ceux de ma retraite, ce sont mes promenades solitaires, ce sont les jours rapides, mais délicieux, que j'ai passés tout entiers avec moi seul, avec ma bonne et simple gouvernante, avec mon chien bien-aimé, avec les oiseaux de la campagne et les biches de la forêt, avec la nature entière et son inconcevable auteur. »

Mais ce bonheur sauvage, qu'il ne goûtait que dans la solitude, fut bientôt troublé, troublé par lui. Il était de ceux qui empoisonnent eux-mêmes leur félicité. Sa folle passion pour la belle-sœur de madame d'Epinay, madame d'Houdetot, aimée de Saint-Lambert, le poète des *Saisons*, sema la désunion dans le cercle intime qui s'était fait un nid dans ces ombrages, se réunissant tantôt au village de Sannois, chez madame d'Houdetot, tantôt au château de la Chevrette, chez madame d'Epinay. Jean-Jacques quitta l'Ermitage et s'établit un peu plus loin, à Montlouis. A l'Ermitage, il avait écrit *la Nouvelle Héloïse;* à Montlouis, il écrivit *Emile* et *le Contrat social.*

Cette petite habitation de l'Ermitage eut d'autres hôtes célèbres à divers titres. A la Révolution, la terre de la Chevrette, dont l'Ermitage était une dépendance, fut déclarée propriété nationale par le gouvernement républicain. Robespierre, en

cette maison de Rousseau, dressa, dans la nuit du 6 au 7 thermidor de l'an II (1793), la liste de proscription du canton de Montmorency. Quatre ans plus tard, Grétry l'acheta au prix de 10,000 fr. et résolut d'y finir ses jours. Il y mourut en effet en 1813. Malheureusement cette habitation de l'Ermitage a passé depuis de main en main; au milieu de ces mutations, elle a perdu son aspect. Elle a été outrageusement agrandie et embellie. La chambre de Rousseau est devenue une salle de billard, et le souvenir du grand homme n'a pas protégé le petit mobilier qui lui avait appartenu et qu'on y voyait encore il y a quelques années. On en a réuni seulement quelques débris qu'on montre dans une chambre du restaurant de *l'Ermitage,* près des célèbres châtaigniers de Montmorency.

A défaut de reliques, restent les souvenirs. Ils suffisent à peupler ces beaux lieux pour l'étranger qui vient les voir en passant. Pour l'habitant de Paris, leur visiteur accoutumé, ils font lever en outre dans la mémoire les souvenances personnelles qui effacent les plus beaux fantômes du passé historique. Pour moi, comme pour tous ceux qui ont grandi et vécu à Paris, cette vallée rappelle à mon cœur les plus aimables souvenirs d'enfance et de jeunesse.

C'était au temps du collége. J'achevais mes études à Henri IV. J'appartenais en même temps à l'institution Amiel, qui n'admettait qu'un nombre d'enfants limité, et dont le chef s'était fait le paternel ami de ses élèves. Le jour de sa fête, toute la pension allait cavalcader dans la forêt de Montmorency. On prenait des petits chevaux et des ânes sur la place du Marché, vis-à-vis de l'auberge à la double enseigne du *Cheval-Blanc*, peinte un jour, pour payer leur carte, par Isabey et Gérard, encore inconnus.

L'enseigne y est toujours. Le nom du propriétaire de l'auberge n'a pas changé non plus; c'est toujours Leduc, que nous prononcions gaîment : *le duc* de Montmorency.

Oh! les belles courses que nous faisions dans la forê ! Oh! les culbutes inattendues! Les selles qui tournaient, et les galops qui finissaient *ventre à terre!* Plus d'un, confiant dans sa monture et essayant de saisir une branche au passage, y demeurait suspendu comme Absalon : l'âne, délivré, passait entre les jambes du cavalier, et revenait tout seul. Comme nous étions joyeux, insouciants! Nous rentrions à la nuit, épuisés de fatigue. Quel bonheur!

J'ai aussi, comme tout le monde, sur le lac d'Enghien, *joué au lac*. Je croyais être amoureux.

Je ramais au crépuscule du soir. Les étoiles se levaient dans le ciel. J'avais devant moi, au fond de ma nacelle, deux yeux noirs qui me regardaient tendrement, et des lèvres qui murmuraient :

O temps, suspends ton vol !...

Un peu plus tard, et il y a déjà plus de quinze ans, — ce qui prouve que le temps n'écoute pas ce qu'on lui dit, — grâce à l'hospitalité d'une tante bien-aimée ; j'habitais, à Montlignon, « le lis de la vallée, » un pavillon où je m'oubliais dans une étude enchanteresse. C'est là que je commençai de transposer en français les vers de Dante. Combien de fois, distrait des splendeurs du vieux poète, je promenais mes regards sur l'admirable panorama que j'avais devant moi ! Il m'arrivait dans ce temps-là de me lever presque avec l'aube. Je voyais sortir peu à peu, des brouillards du matin, la colline et la forêt, et l'horizon immense, et la Seine qui tremblait dans le lointain. La vallée odorante fumait dans la brume comme une vaste coupe où brûlent des parfums; peu à peu, le brouillard s'envolait dans le soleil; alors le paysage étincelait, et la nature s'épanouissait devant mes yeux comme une jeune mariée qui laisse tomber ses voiles.

On dit que l'administration municipale de la Seine, qui veut transporter hors de Paris les cimetières, a choisi ces coteaux. Est-ce possible? Là où l'on errait avec tant de bonheur, en riant, en chantant, en oubliant ses larmes! Les morts y dormiront bien peut-être, pourvu qu'on ne les dérange plus. Mais quel voile de deuil jeté sur ta fraîcheur et sur ta grâce, ô vallée de Montmorency! Quand on t'aura changée en vallée de Josaphat, nous pourrons bien dire :

Nous n'irons plus au bois : les lauriers sont coupés!

UNE VIE DE FEMME

UNE VIE DE FEMME

Le mois dernier un nombreux cortége accompagnait au champ du repos la femme d'un des membres les plus distingués de l'Institut, M. Ad. Franck. Il a reçu ce jour-là des témoignages précieux et bien mérités de sympathie; dans la foule cependant qui composait le funèbre convoi, le petit nombre seulement de ceux qui avaient connu la femme exceptionnelle que la mort venait de frapper pouvait se rendre compte de ce que ce deuil avait de poignant, et apprécier l'étendue de la perte pour les proches et pour les amis.

Il est délicat de parler au public d'une personne dont la vie s'est passée à l'ombre, qui n'a jamais pensé à briller pour lui et a distillé dans l'obs-

curité de la vie intime le miel de son esprit et de ses vertus. Mais il y a des exemples sains et fortifiants qu'il sied de faire sortir de l'ombre où ils se cachent. On médit beaucoup de notre temps; il y prête sans doute. Il me paraît pourtant qu'on lui oppose, sans beaucoup de justice, des temps qui ne furent pas meilleurs, et qui eurent, comme le nôtre, quoique autrement, leur mélange de laideurs et de beautés morales. Pour ne parler que des femmes, on oppose volontiers à celles de notre époque, à nos épouses et à nos mères, les femmes de ce qu'on a appelé le grand siècle. Un éminent écrivain s'est épris d'une passion aristocratique, et, à force de talent, a presque fait partager au public sa faiblesse pour quelques nobles pénitentes de jadis, grandes vertus après le péché. Je me persuade qu'on trouverait, si on voulait les voir, dans la bourgeoisie et dans le peuple d'aujourd'hui, des femmes aussi distinguées de cœur et d'esprit, des figures aussi dignes d'admiration, aussi touchantes et plus pures que ces grandes dames d'autrefois, quelques-uns de ces types rares où se conserve l'honneur de la race humaine. Il faut les montrer quand on le peut, pour qu'ils servent de modèles. Si le modèle est difficile à atteindre, il satisfait au moins le besoin d'idéal qui est en nous. Cet idéal a, j'ose le dire, été réalisé par la femme d'élite

que j'entreprends de faire connaître. Puisque sa modestie ne peut plus souffrir de cette lumière, que son ombre excellente me pardonne !

Sa vie n'est point longue à raconter. Née en Lorraine, d'une famille juive nombreuse et dans une position de fortune médiocre, elle s'instruisit sans maître elle-même, et toute seule elle poussa ainsi fort loin ses études, car elle était douée des facultés les plus rares. Elle n'avait guère plus de vingt ans, qu'elle dut partir pour l'Alsace, entreprendre, dans une maison particulière, l'éducation de jeunes enfants. La mère de ces enfants mourut, et sur son lit de mort conjura la jeune institutrice de ne pas quitter encore les orphelins qu'elle laissait en bas âge. Déjà promise à l'homme éminent dont elle devait devenir la compagne, la jeune fille différa plusieurs années l'union où son cœur aspirait, en mémoire de cette prière suprême d'une mère. Entre elle et ces enfants ainsi adoptés s'établit un tendre lien qui survécut à la séparation, se renoua plus tard en se resserrant, et qui durera au-delà de la tombe. Elle avait été au milieu d'eux ce qu'elle fut plus tard comme épouse et comme mère, un chaud foyer de tendresse, l'exemple vivant et le bon génie. Mariée à l'homme de son choix, réalisant ainsi un rêve d'amour commencé dès l'enfance et qui dura jusqu'à la mort, à côté du

bonheur que peut donner l'échange complet de deux âmes, l'union la plus parfaite et sans nuages, elle eut à subir de cruelles épreuves. Les luttes obscures et incessantes contre les difficultés de la vie dans une position de fortune plus que médiocre, les inquiétudes, les soucis, les tracas matériels, accompagnement ordinaire de bien des existences, je n'en veux point parler plus qu'elle ne le faisait elle-même, permettant à peine de les deviner à ses amis les plus intimes. Elle triomphait de ces difficultés par ces qualités d'ordre, de prévoyance domestique, de douce et muette vigilance, par ces humbles vertus de ménagère, qu'on peut bien louer comme une rareté quand elles se rencontrent, sans leur nuire, avec le goût constant et le plus vif des choses de l'esprit, et avec la plus large culture intellectuelle. Le mauvais état de sa santé, qui la condamnait au repos et à la chambre, et l'avait retranchée depuis de longues années de ce qu'on appelle le monde, avait mis à une épreuve plus sérieuse sa haute raison, sa belle sérénité, et ne les avait pas troublées. Elle avait fait aux siens, au cher et laborieux compagnon de sa vie, à ses enfants, à ses amis, un petit paradis de son intérieur, qu'elle animait de sa bonne humeur, de la tendre chaleur de son âme et des grâces d'un esprit de feu qui s'échappait en saillies pleines de

malice, souvent de profondeur, et toujours inoffensives. Il y a des femmes, quelqu'un, je crois, a dit cela et c'est vrai, qui ressemblent aux tièdes climats du Midi. On est à Nice auprès d'elles, tant l'air y est doux. Celle dont je parle était de ces femmes-là. Tous ceux qui se sont assis à son foyer ont connu cette influence. Quelques illustres y sont venus; Alfred de Vigny attristé y retournait volontiers quand il n'allait plus nulle part. Un coup terrible vint un jour bouleverser la sérénité de cette atmosphère et glacer à jamais le sourire sur ces lèvres aimables. Elle perdit un fils adoré. Cet enfant, merveilleusement doué, s'était détaché à dix ans de l'arbre de vie comme un fruit trop précoce. Bien des années se passèrent, et c'était toujours hier. Le temps ne pouvait rien sur son âme profonde. Pourtant les succès croissants de son mari, l'établissement heureusement commencé de ses autres enfants semblaient devoir triompher de sa mélancolie, elle allait rendre à ces joies intimes leur sourire. Hélas! voilà que sa mère, sa vieille mère, tombe malade. A elle alors les forces reviennent, elle le croit du moins, car elle en a besoin pour l'œuvre pieuse qu'elle veut accomplir. Elle sort de la chambre qu'elle n'avait pu quitter depuis quinze ans, même pour conduire dans le monde ses chères filles; elle s'installe au chevet

maternel, elle y veille, elle s'y épuise. Elle ne voulait point voir mourir sa mère, et Dieu devait lui faire cette grâce. L'octogénaire survécut; ce fut elle qui mourut.

Elle n'avait pas attendu la maladie et les grandes inquiétudes pour montrer son dévouement filial. J'en veux dire un trait vraiment exquis dans sa simplicité. Strictement attachée aux pratiques de la religion juive, la bonne vieille mère de Mme Franck trouvait un peu lourde l'inaction obligatoire du samedi. Ce jour-là, chaque semaine, quelque chose de doux venait rompre cette monotonie. Elle recevait de sa fille, qu'elle habitât loin d'elle en province, ou dans le même quartier de Paris, une longue lettre, une causerie à la plume, qui lui faisait passer au moins une bonne heure. Et jamais, pendant de longues années, dans aucune circonstance, « la marée » n'a manqué. J'aurais pu citer bien d'autres traits, je ne crains pas qu'on me reproche de m'être arrêté à celui-là. Tout le monde est capable un jour ou l'autre de se dévouer à des parents vénérés, mais il y a quelque chose de plus difficile, de plus rare et peut-être de meilleur dans ces attentions délicates qui ne veulent qu'un petit effort, mais un effort qui dure toujours.

L'âme qui s'est envolée a répandu tous ses parfums dans cette correspondance avec sa mère,

comme aussi dans ses lettres à son mari et à ses enfants, quand, par accident, ils se trouvaient éloignés d'elle. Une amitié dont je m'honore a ouvert pour moi ce trésor et m'a permis d'en révéler quelque chose. Ce que j'en ai vu mériterait mieux qu'une reproduction partielle de quelques fragments. On composerait avec ces lettres un recueil intime dont le succès serait certain, autant que l'action en serait bienfaisante. Le style et la valeur littéraire en sont les moindres mérites. Je citerai seulement ici quelques pages des lettres de Mme Franck, de ses lettres de mère. Ces pages ajouteront quelques tons vivants à l'image que j'essaie d'évoquer; ils accuseront mieux la ressemblance du profil que je viens d'esquisser sur une tombe. Qu'on lise ces conseils maternels que Mme Franck adressait, à Trouville, à sa fille âgée de douze ans :

« Combien tu dois jouir de tes excursions dans un pays où la mer ne fait point de tort à la *nature verte*, et où tout prête à l'admiration ! Livre-toi à ce bon sentiment qui nous reporte vers l'auteur de toutes ces belles choses, et, en revenant sur terre, sois reconnaissante aussi aux excellents amis qui t'ont fourni l'occasion de contempler tant de merveilles; remplis-en tes yeux et tes souvenirs, et raconte-moi tout en rentrant. « Quiconque

a beaucoup vu peut beaucoup dire aussi! ton voyage dépeint *me* sera d'un plaisir extrême. » Il est certain que je crois y avoir été moi-même, et, en tout cas, je ne voudrais pas me substituer à vous pour les jouissances que le vieil Océan vous a déjà données; mon bonheur à présent est de vous savoir heureux, sains de corps et d'esprit, jouissant des bienfaits de ce monde, avec le désir de vous en rendre dignes, car la journée la plus remplie de plaisirs ne me paraît pas bien employée si elle n'apporte pas son grain de sable à l'édifice de notre amélioration; c'est heureusement un but que l'on peut poursuivre toujours et partout, dans la maladie comme dans la santé, dans la pauvreté comme au milieu des avantages de la fortune, pourvu que l'on s'acquitte d'une foule de petits devoirs auxquels on ne saurait jamais se soustraire. »

Elle écrivait encore à ses enfants ces lignes graves et douces :

« Je vous aime tous tendrement, mes chers enfants, je jouis de vos jeux, de vos promenades, de tout ce qui vous rend heureux; mais, comme c'est un bonheur qui ne peut durer, je me représente avec douceur le moment où vous animerez de nouveau la maison : j'espère que vous ne la trou-

verez pas trop triste au retour, quoique je n'aie pas le moindre cap ni la plus petite falaise à vous offrir; mais seulement un père et une mère qui vous aiment assez pour savoir se passer de vous. Pour moi, je m'y plais toujours, dans cette chère petite maison où j'ai déjà passé des heures si cruelles. Malgré mon état de maladie qui me condamne à l'inaction presque absolue, malgré tant de souvenirs douloureux qui remplissent une grande partie de ma vie, je trouve mon sort un des meilleurs de la terre, parce que peu de femmes ont un compagnon d'existence comme votre bon père, et parce que vous aussi, mes chers enfants, vous êtes pour nous un sujet de joie.

. . . .

« Si vous voulez vous faire une large part de jouissances dans la vie, quand vous allez vous être tous rapprochés, aimez-vous comme nous nous aimons entre nous. Rien n'a jamais égalé pour moi le bonheur que j'avais à me retrouver dans ma famille quand j'en avais été séparée; aujourd'hui encore, la perspective de passer quelques heures auprès de mon excellente mère, de mon frère, de mes sœurs, me sourit au-delà de tout; c'est là que j'ai trouvé mes consolations et mes joies; et je voudrais le même bonheur pour vous; en ce moment, cela vous est facile; le plai-

sir est un lien qui unit facilement des cœurs bien disposés; je souhaite qu'il en soit de même au retour, quand le côté sérieux de la vie aura reparu. »

. . . .

Les enfants ont grandi, l'enseignement s'élève, l'éducation continue. Après une lecture du livre catholique de Mme de Craven : *Récits d'une sœur*, elle écrit :

« Le livre de Mme Craven m'émeut beaucoup : ils sont là un tas de cœurs tendres, d'esprits élevés pour lesquels je sais que je serais un objet *d'horreur*, ce qui ne m'empêche pas d'admirer tant d'élans généreux, une si haute idée de la vie et de son emploi, une charité si ardente, et, quand je pense aux dispositions morales où me laissent ces pages, et à celles que me laisseraient certains matérialistes, mon choix est tout fait ; je ne puis penser que tout soit illusion dans ce qui est si conforme à notre nature et y fait régner tant de paix... Mais me revoilà dans mes raisonnements, et tu vas trouver ennuyeuse une mère qui *ratiocine* tant. »

Dans une autre lettre, à l'occasion d'un projet d'examen de conscience :

« Ton mot de *journal* m'avait un peu effrayée :

autant j'aime un sérieux examen de conscience, autant je crains ce piédestal que se dressent bien des jeunes filles pour s'y décerner des ovations intimes. Je n'ai guère vu qu'Eugénie de Guérin qui soit restée simple et naturelle dans ses épanchements, parce qu'elle était animée de deux sentiments profonds : l'amour de Dieu et celui de son frère. »

Je détache encore d'une lettre à ses filles ce portrait, où se déploie l'enjouement malicieux dont j'ai parlé, et qu'elle mêlait avec tant de charme à sa raison sévère :

« Le temps est incertain ce matin, comme c'est son devoir un jour d'excursion ; mais cette incertitude même est un bienfait, en comparaison des torrents d'hier ; c'est tout à fait comme le départ de X..., qui ne sera décidé que demain, mais dont la perspective me chatouille agréablement le cœur ; en attendant, il est venu faire ses adieux provisoires hier et nous dire un *petit bonsoir* qui s'est prolongé de neuf heures à onze heures. *Qu'ils sont beaux sur la montagne les pieds de X... qui s'en va!*

« Du reste, c'est votre père qui a essuyé le feu ; moi, j'étais accablée d'un de ces lourds sommeils qui font mon désespoir, et certes ce n'est pas X...

qui m'aiderait à le vaincre. Chaque fois que je le voyais tourner ses yeux luisants qui m'*hypnotisent* du côté de votre père qui avait l'air d'un martyr résigné, je fermais doucement les miens, je rêvais même une seconde ou deux, puis je m'éveillais brusquement, j'entendais X... rire aux éclats, agiter terriblement sa canne, qui m'hypnotise aussi; je souriais de cet air spirituel qu'on a toujours lorsqu'on dort et qu'on n'en veut pas faire semblant, et je recommençais *my nap*.

Mais ce qui est sorti de vraiment rare, de plus touchant de cette plume est à l'adresse de l'enfant envolé. Cachant ses larmes pour ne pas attrister les jeunes figures qui l'entouraient, la mère désespérée nourrissait son deuil en secret, et, pendant que les têtes blondes reposaient dans le nid incomplet, elle épanchait le soir sa douleur dans des notes intimes retrouvées depuis sa mort. Je ne crois pas que jamais la douleur maternelle ait trouvé des accents plus profonds, plus déchirants, et je dirai, plus augustes. Si l'enfant perdu avait pu entendre dans le ciel cette voix si tendre, il en serait descendu :

« Août 1853.

« La douleur est une telle condition de notre pauvre nature humaine, qu'on vous en décrit les

diverses périodes, les phases ascendantes et déclinantes, comme s'il s'agissait d'une épidémie *sans danger*, dont le cours est indiqué longtemps à l'avance. Vous souffrez aujourd'hui, vous serez à la torture demain, puis le mal décroîtra, et peu à peu il n'en restera plus de trace.

« C'est sans doute vrai en général, puisque l'impression générale est telle; mais, pour des êtres exceptionnels, aimés d'une manière exceptionnelle, il semble que chaque jour augmente le vide et la souffrance. La réalité ne m'apparaissait pas si morne et si désolée, même quand ton corps, privé de vie, était là sous mes yeux, même quand j'embrassais ta jeue glacée, ô mon cher enfant! L'excès de la douleur m'avait anéantie; tout flottait vaguement au dedans de moi; je ne sais quelle impression de terreur, de doute, de refus de croire à ce que je voyais, à ce que je touchais, amortissait l'horreur de la réalité. Aujourd'hui, cette réalité acceptée avec tant d'efforts, on ne peut plus s'y soustraire; la présence adorée manque à tout instant; l'âme a beau s'élancer suppliante dans l'espace et appeler en gémissant celui qui faisait le charme de la vie, le silence de la mort répond seul. O mon René, cette chère petite voix qui trouvait toujours le chemin de mon cœur, cette voix qui m'appelait si souvent, ni dans ce monde

ni dans l'autre je ne l'entendrai plus ! Si nous devons nous réunir un jour, les conditions de la vie seront tellement changées, que je ne puis admettre cette vague espérance comme une consolation.

« Jusque-là, quelle tâche il me reste à remplir! Cette grande activité me paraît impossible quand le ressort actif de mon âme est brisé. Je déplorais naguère l'inertie à laquelle me condamne mon mal; aujourd'hui ce mal n'existe plus pour moi; il me semble, au contraire, que mon corps seul a conservé la vie; mon âme, elle erre sans cesse avec toi, mon René, soit dans le souvenir, soit autour de cette pierre funéraire qui te recouvre, soit dans cette patrie invisible, seul refuge contre le désespoir; mais tout cela, tout cela n'est pas toi, mon enfant; ô douleur éternelle ! »

Plus tard elle écrivait encore :

« Bien des jours se sont écoulés depuis que je n'ai repris mes entretiens solitaires, hélas ! avec celui dont les moindres paroles me charmaient tant autrefois ; mais cet entretien se continue incessamment au dedans de moi, et l'image bien-aimée ne me quittera plus. Quelquefois des pensées plus salutaires se mêlent à mes cruels regrets, et je sens que toute ma vie, c'est-à-dire tout mon

cœur, ne doit pas être seulement avec le passé; en ne donnant à ce qui m'entoure que les soins matériels, que l'apparence de la sérénité, je m'acquitte en fausse monnaie de ma dette envers eux; mon excellent mari, le fils chéri qui me reste et ses sœurs, ô mon René! ont droit à mon bonheur, ou, si le bonheur est désormais impossible, à cette tendre sollicitude, à cette participation complète de leur vie qui ne peut s'allier avec une pensée fixe, douloureuse, implacable. Cher enfant, qui le premier obtins toutes mes caresses, et sur qui reposaient tant de nobles espérances, toi qui m'as aidée à supporter tant de peines que tu ignorais, aide-moi, d'un monde meilleur, à supporter ta perte et à me rendre digne de te rejoindre!

« Ces pensées de soumission, d'activité renaissante marqueraient-elles une phase nouvelle dans ma douleur? Serait-il vrai que ce que nous prenons pour de la force est souvent un premier pas vers l'oubli!... Ah! cette idée me fait horreur! Oublier mon René; y songer sans cette tendresse et cette émotion infinies que lui seul m'a données me paraît un sacrilége, et je répète chaque jour cette prière que j'ai lue quelque part: « Mon Dieu! « augmentez mon courage et laissez-moi ma dou- « leur! »

« Et puis, est-ce tout que pleurer et désirer

mourir? Si mon enfant existe quelque part, ce doit être dans quelque région sublime où son intelligence élevée, où son âme si tendre doivent trouver leur aliment; pour le rejoindre là-bas, pour ne pas soupirer après lui durant toute l'éternité, il faut s'élever, il faut grandir dès ce monde; il faut écouter cette voix austère qui nous appelle au devoir, même quand le devoir n'a plus le charme de la passion, même quand l'âme ulcérée aspire au repos; et puis j'ai tant de secours pour cela! Des êtres si aimés me restent; ils comptent sur moi, dois-je les abandonner lâchement, et, quand ils me tendent la main pour que je leur aide à traverser la vie, les repousserai-je pour me tourner uniquement où m'entraîne mon cœur? Fais un effort, ô mon âme, et l'espérance viendra peut-être en agissant comme si elle existait déjà. »

Je détache cet autre extrait des mêmes Notes.

« Hier, quand les sons du piano ont retenti chez moi pour la première fois (quatre ans après la mort de René, décembre 1857), au lieu de l'émotion douce que j'en attendais, j'ai senti au cœur comme une douleur aiguë, il me semblait qu'un vent froid passait sur ma tête et qu'une voix railleuse me disait : *Voilà comme passent les douleurs de la terre!* Ah! que cette douloureuse impression me

rassure, au contraire, et me témoigne que je ne sais, que je ne puis oublier les êtres si chers qui m'ont devancée dans la tombe.

« Vous oublier, c'est s'oublier soi-même.

« N'êtes-vous pas un débris de nos cœurs ? a dit le poète. Chers débris qui représentez la jeunesse, l'amour, l'espérance, oh ! que la vie paraît dépouillée sans vous !

« Cependant l'amour, et je ne sais quel bonheur mélancolique trouvé dans l'amour et le devoir, existent encore pour moi ; il me reste tant d'êtres chéris à aimer ! Mais les plus douces impressions se voilent de tristesse et de regret après tant de ruines ; il me semble que l'ange de la mort veille auprès de mon cœur et qu'il n'y laisse plus pénétrer que des accents affaiblis, quand ces accents sont joyeux, tandis qu'il l'ouvre largement devant les douleurs de ce monde. »

Quelle âme profonde ! Je ne crois pas que j'aie à me défendre de quelque émotion personnelle, et que je m'abuse sur la valeur de ces fragments. Ils sont exquis. Mais les commenter, à Dieu ne plaise ! Ce sont de grandes et sublimes larmes qui méritaient d'êtres recueillies, de retourner comme un hommage, de retomber comme une rosée sur la tombe de la femme qui a pu les verser. C'est tout

ce que j'ai voulu. Elle n'a pas songé, hélas! et là moins que jamais, à faire œuvre littéraire, je n'y songe pas pour elle. Et cependant, si la vraie littérature est celle qui attendrit l'âme en l'élevant, c'est de la littérature, et de la plus haute et de la plus belle. En effet, si l'on fait succéder la réflexion à la première émotion de ces pages, les plus mauvais doutes de l'esprit s'ébranlent. On se dit que la créature humaine, capable de souffrir ainsi et de penser ainsi dans sa souffrance, n'est pas un vil limon. Il semble impossible que ces facultés admirables d'amour soient éteintes dans le tombeau, et que l'âme riche d'une telle douleur ne retrouve ailleurs, par delà la mort, le trésor au moins de ses larmes.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

I. — Les Épitaphes 1
II. — Daphnis et Chloé 19
III. — Hégésippe Moreau 35
IV. — Sainte-Beuve 55
V. — Alfred de Vigny 67
VI. — John Lemoinne 93
VII. — Victor de Laprade 107
VIII. — Octave Feuillet 124
IX. — Madame de Gasparin 135
X. — Juliette Lamber 151
XI. — Émile Deschanel 167
XII. — Le Philosophe inconnu 177
XIII. — Louis Veuillot 191
XIV. — Mistral 205
XV. — Les Poètes nouveaux 225
XVI. — Les Faucheurs de Nuit 281
XVII. — Les Décorations 295
XVIII. — La Vallée de Montmorency 301
XIX. — Une Vie de femme 315

Coulommiers. — Typographie A. MOUSSIN.

52633606

